This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MAIRET'S

La Tâche du Petit Pierre

EducT
1608
210.450

SUPER

EdueT 1608.210.450

Harvard College Library

FROM

Mrs. J. C. Rumble

3 2044 102 860 236

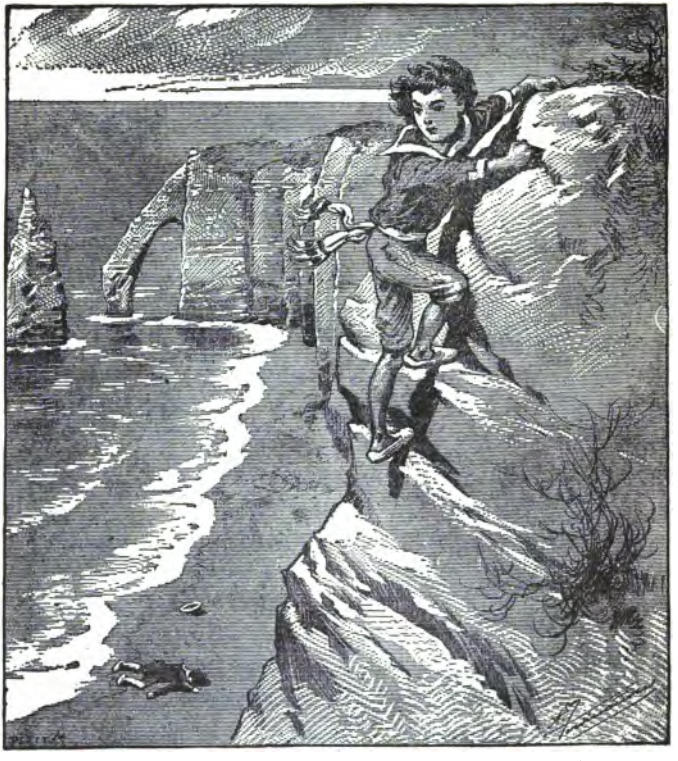
EdueT 1608.210.450

Harvard College Library

FROM

Mrs. J. C. Rumble

3 2044 102 860 236



Il commença la descente.

See page 66.

Heath's Modern Language Series

LA TÂCHE DU PETIT PIERRE

PAR

JEANNE MAIRET

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

EDITED WITH NOTES AND VOCABULARY

BY

O. B. SUPER
WHEN PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES, DICKINSON COLLEGE

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
BOSTON NEW YORK CHICAGO

Educ T 1608.210.450
V

Mrs. J. C. Fernald
Cambridge

COPYRIGHT, 1900,
BY D. C. HEATH & CO.

107

PREFACE

La Tâche du Petit Pierre is a very popular book in France, and has also become a favorite in this country so far as it has become known. This edition of the book has been prepared because there is at present no adequate edition with English apparatus. Owing to its length the story in its original form is likely to become tedious to students and has, therefore, been somewhat shortened. Aside from omissions, however, no liberties have been taken with the text, and what is given here is given in the exact words of the author.

This edition is intended for use in very elementary classes, and on this account the notes and vocabulary have been made unusually full.

O. B. S.

DICKINSON COLLEGE,
October, 1900.

LA TÂCHE DU PETIT PIERRE

I

LA MANSARDE VIDE

Les voisins disaient de Pierre Delsart: « c'est un petit homme! » Et, en effet, Pierre jouait beaucoup moins que les camarades, quoiqu'il aimât bien le jeu; il avait, tout enfant,[1] appris à aider sa mère; il l'avait aussi vue pleurer souvent; et la vue des larmes fait réfléchir, même les tout petits enfants.

La maman de Pierre était une ouvrière. Elle tirait l'aiguille du matin au soir, et malgré son travail, on était bien pauvre là-haut dans la mansarde; on y avait souvent faim et froid. Mais ces deux-là, la mère et le petit garçon, s'aimaient tant, qu'ils oubliaient, que le dîner avait été plus que maigre.

Ils habitaient une grande maison très haute et très laide, partagée en petits logements d'ouvriers. C'était comme une énorme ruche toute pleine d'abeilles. La ville s'appelait Saint-Nazaire; elle est située à l'embouchure de la Loire, et de là, de grands bateaux partent, pour aller loin, de l'autre côté de l'Océan. Mais, de la maison qu'habitait Pierre Delsart, on ne

voyait pas le port; on ne voyait qu'une rue étroite, sale et triste.

Un jour, la pauvre ouvrière tomba malade, et bientôt Pierre la vit mourir. Il n'y[1] comprenait rien; cela lui semblait une chose impossible. Les voisins plaignaient beaucoup le pauvre petit orphelin; ils auraient volontiers été[2] jusqu'au cimetière avec lui, mais c'était jour de semaine, et il fallait travailler!

Au moment où il allait partir, une petite fille qui parfois jouait avec lui, lui dit gentiment, en lui montrant qu'il pleuvait:

— Vois, Pierrot, le bon Dieu pleure avec toi...

Et elle aussi se mit à pleurer.

Pierre n'avait que dix ans;[3] on a beau être[4] un « petit homme,» à dix ans on est cependant bien enfant. Tout en marchant[5] sous la pluie, il se disait qu'il se trouvait maintenant seul au monde. Qu'est-ce qu'il allait donc devenir?[6]... Et, entre les sanglots qui le secouaient, cette pensée revenait sans cesse: « Qui m'aimera maintenant, qui prendra soin de moi, qui me donnera à manger?...»

Il faisait peine[7] à voir; et le prêtre pensait en lui-même que c'était bien dommage en effet que l'ouvrière ne pût emporter avec elle cet enfant désespéré.

On le fit sortir du cimetière, et machinalement il reprit le chemin de la maison. La pluie avait cessé, et brusquement le soleil de juin se montra, tout radieux.

C'était peut-être l'effet du soleil si chaud et si bon — mais il ne regrettait plus de n'être pas mort à côté de sa maman. Il n'était pas fâché de se sentir bien vivant.

Cependant, lorsqu'il se trouva devant la maison, les larmes lui revinrent aux yeux; d'abord, parce que son chagrin redevenait plus fort, à mesure qu'il montait l'escalier, que si souvent il avait monté, en tenant sa mère par la main; et aussi, parce qu'il sentait que les gens qu'il rencontrait s'attendaient à le voir pleurer.

La petite blondinette, sa voisine, lui[1] mit ses bras potelés autour du cou, et dit:

— Tu sais, Pierrot, le docteur a dit qu'il voulait te parler, et il veut que tu l'attendes dans la chambre. Veux-tu que j'attende avec toi?

— Oui.

Pierre n'en dit pas plus long.[2] Il était bien content de sentir Lisette à côté de lui.

Les enfants, se tenant par la main, entrèrent dans la chambre, et s'assirent tous deux sur une vieille malle toute basse.

Ils restèrent là quelque temps à ne rien dire, ayant une idée vague que l'on devait garder le silence. La chambrette était propre, mais bien nue; il n'y avait plus qu'une chaise de paille, outre le lit; c'est pour cela que les enfants s'étaient assis sur la malle.

Mais, par la fenêtre ouverte, on voyait un coin de ciel, tout bleu maintenant, et les hirondelles, avec leur petit cri joyeux. On ne pouvait voir autre chose. En grimpant sur l'unique chaise, on aurait aperçu des toits et des cheminées à perte de vue,[3] et très loin, un coin de place, où les gens qui passaient semblaient tout petits, comme les fourmis d'une fourmilière. Mais Pierre et Lisette ne songeaient pas à monter sur la chaise pour voir. Ils se contentaient

de regarder le bout de ciel bleu et les hirondelles qui volaient si vite.

Lisette cependant trouvait le temps long.

— Veux-tu goûter? dit-elle enfin, en tirant de sa poche un gros morceau de pain et un bout de chocolat.

Pierre n'avait rien pris depuis le matin, et goûter le tentait fort; mais il ne savait pas bien si, lorsqu'on a beaucoup de chagrin, il est permis d'avoir faim. Il secoua donc mélancoliquement la tête.

Lisette, qui l'observait du coin de l'œil, se mit à rire tout doucement, ce qui choqua beaucoup son ami; elle cassa un bout de pain et la moitié du chocolat.

— Je croyais bien qu'en me voyant manger, l'envie t'en[1] viendrait. C'est bon, le chocolat.

— Le pain est bon aussi; il est tout frais.

Pierre, en effet, semblait le trouver très bon.

— Qu'est-ce qu'il peut bien te[2] vouloir, le docteur?

Lisette était très curieuse. C'était par bonne amitié qu'elle avait proposé de tenir compagnie à son petit voisin; mais aussi par envie de savoir ce que le docteur dirait à Pierre.

— Est-ce que je sais? Peut-être aura[3]-t-il trouvé un peu d'ouvrage pour moi — je suis très fort pour mon âge, tu sais, — et maintenant il faut que je gagne ma vie...

Sa voix trembla de nouveau, car il pensait que sa maman ne pourrait plus travailler pour lui. Ses larmes tombèrent sur le pain, de façon qu'il pleurait et qu'il mangeait en même temps.

— Prends garde, Pierre, les larmes... ça ne doit pas aller avec le chocolat.

Lisette dit cela si sérieusement que tout d'un coup Pierre se mit à rire, et elle rit encore plus fort. Puis, ils s'arrêtèrent, honteux. Ils finirent leur goûter en silence.

Le docteur les trouva assis sur leur malle. Ils ramassaient les miettes tombées sur le tablier de Lisette, afin de ne rien perdre, et parce qu'ils avaient encore faim.

— Ah! te voilà,[1] mon garçon. J'ai à te parler, et il faut que ça aille lestement, car j'ai encore beaucoup de malades à voir. Toi, sors, et dépêche-toi!

Lisette était toute décontenancée; elle voulait entendre ce que le docteur avait à dire. Elle fit une si drôle de[2] moue que le docteur, qui était un peu brusque, lui[3] tira l'oreille en riant. Pierre lui souffla:

— Je te raconterai tout.

— Tout?

— Puisque je te le promets!

Alors l'enfant s'en alla, le coin de son tablier dans la bouche.

— Viens ici, mon petit homme, dit alors le docteur en s'asseyant sur la chaise de paille et en attirant Pierre vers lui. Quel âge as-tu?

— Dix ans et cinq mois, Monsieur le docteur.

— Bon! Tu sais répondre au moins, toi. As-tu du courage? Tu n'as pas facilement peur?

Pierre réfléchit; c'était un gamin à qui sa mère avait appris qu'il faut toujours dire la vérité, et toute la vérité.

— Je n'ai pas peur de me battre avec les grands; mais j'ai quelquefois peur dans le noir. Maman se moquait de moi; mais ça... c'est plus fort que moi.

— Elle avait raison de se moquer. On peut avoir peur, dans l'obscurité, de se casser le nez contre un meuble, voilà tout. Mais il ne s'agit pas[1] de t'envoyer dans le « noir,» comme tu dis. Il s'agit de t'envoyer tout seul à Paris; et je voudrais savoir si tu serais capable de ne pas perdre la tête dans les foules, de demander ton chemin, de faire pour le mieux si, en route, il t'arrivait quelque mésaventure? Réfléchis.

— Je crois que je pourrais faire cela. Maman m'envoyait faire toutes ses commissions. Maman me disait que j'étais un vrai petit homme...

— Eh bien, mon enfant, puisque tu es un petit homme, je vais te dire tout ce que ta maman m'a raconté avant de mourir. Souviens-toi que c'est comme si elle te parlait. Tu dois essayer de bien comprendre et de faire ce que tu crois qu'elle aurait désiré que tu fisses. Tu ne te souviens pas de ton pére?

— Si fait,[2] Monsieur! Il avait la voix très douce et des mains blanches.

— C'est ça même. Eh bien, Pierre, voici l'histoire de ton papa, et elle n'est pas gaie. Il avait un frère aîné, un grand travailleur, qui ne voulait pas être fermier comme son père, et qui, à Paris, avait déjà commencé à faire son chemin. Il appela son jeune frère auprès de lui, lui donna une bonne éducation, car le cadet était fort intelligent. Mais il aimait trop le plaisir; il voulait toujours s'amuser, et il se trouva avec des jeunes gens riches, tandis qu'il était pauvre: chose dangereuse. Un soir, il joua et perdit; il joua pour se rattraper et perdit bien plus encore. Alors, comme il fallait payer quand même,[4] il vola une grosse somme à son patron.

— Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai!... cria le petit garçon hors de lui.[1] Mon papa n'était pas un voleur!...

— C'est ta mère qui me l'a raconté pour que je te le dise: elle ne le pouvait pas.[2] Pleure, mon petit homme, ces pleurs-là te feront du bien. Mais écoute la suite, et tu en arriveras à plaindre ton père au lieu de le maudire. Le patron alla trouver le frère aîné, qui était déjà assez connu comme avocat, et lui raconta la chose. Pour le frère aîné, c'était le déshonneur, ou c'était la ruine. Il préféra la ruine. Pour payer la somme, il donna tout ce qu'il possédait et il s'endetta fortement; mais à une condition, ce fut qu'il n'entendrait plus jamais parler de son jeune frère; que celui-ci quitterait la France. Le cadet s'en alla et ne revit jamais son aîné. Mais, pendant les années qui suivirent, il ne songea qu'à une chose: se réhabiliter, se faire pardonner. Il alla en Amérique, où il rêvait de faire fortune, et où il faillit mourir de faim. Puis, son désir de revoir la France fut tel qu'il s'embarqua sur un navire marchand où il travailla comme manœuvre pour payer son voyage. Le navire le déposa à Saint-Nazaire, d'où il n'est plus sorti et où il est mort, il y a quatre ans.[3] Il avait une belle écriture et trouva un travail de copiste. Comme voisine, il avait une jeune ouvrière qui cousait du matin au soir. Elle consola le triste jeune homme et devint sa femme. Elle l'encourageait à racheter sa faute; car, avant de l'épouser, il lui avait dit toute la vérité. Il rêvait des choses héroïques, que jamais il ne put accomplir, et mourut désespéré. A l'avenir, mon enfant, il faut

te souvenir du repentir et oublier la faute. As-tu compris?

— Oui, Monsieur... murmura Pierre, entre deux sanglots.

5 — Maintenant, voici ce que ta maman mourante voulait que tu fasses. Ce que ton père n'a pas pu accomplir, elle te charge de le faire pour lui. Elle veut que tu ailles trouver ton oncle...

— Mais, s'il ne voulait pas revoir papa, pourquoi 10 me recevrait-il, moi qu'il ne connaît pas, moi qui arriverais auprès de lui comme un mendiant! Non, Monsieur le docteur, trouvez-moi un travail et laissez-moi rester ici; je deviendrai un ouvrier.

— Tu feras ce que tu voudras. C'était le désir de 15 ta mère, mais ce n'était pas un ordre. Je lui ai offert d'écrire à ton oncle, mais elle s'y est refusée; une lettre ne lui rappellerait que le triste passé; tandis qu'elle s'imaginait, la pauvre femme, que s'il pouvait te voir, il t'aimerait, — il lui semblait si naturel qu'on 20 t'aimât! Elle se persuadait que, plus tard, tu trouverais le moyen de lui payer la dette de ton père, avec la tienne.

— Je ferai tout ce qu'elle désirait, dit Pierre, en séchant ses larmes.

25 — Très bien, Pierrot. Je t'emmène avec moi. J'ai parlé de toi à quelques clients, et on m'a donné l'argent de ton voyage. Il y a de quoi[1] arriver à Paris. Là, tu t'informeras où demeure maître Pierre Delsart; il s'appelle comme toi, donc tu n'oublieras pas son 30 nom. As-tu compris?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, viens.

— Je voudrais bien dire adieu à Lisette — et aux autres.

— C'est juste. Puisque tu es déjà un petit homme, je vais te parler comme à un homme. Les dettes de ta maman sont payées; le propriétaire prend le restant des meubles pour ce qui lui était dû. Fais un paquet de ton linge, dis adieu à tous ceux qui étaient bons pour ta mère; puis, viens chez nous.

Le docteur s'en alla vite, vite.

Lisette, qui avait guetté le départ du docteur, trouva son ami, les yeux très rouges, qui faisait un paquet de ses vêtements: c'était un bien petit paquet. Pierre lui dit qu'il allait partir pour Paris, où il avait un oncle. Bien sûr, qu'il ne lui raconta pas ce qu'avait fait son papa! De cela il ne parlerait jamais; mais il y penserait toujours. Il ferait si bien, serait si brave et si sage que l'on finirait bien par oublier le passé.

Tous les voisins lui dirent adieu bien cordialement. La maman de Lisette lui donna une belle pièce de dix sous toute neuve, et la petite fille pleura parce qu'elle n'avait rien à donner au voyageur. Puis, vite, elle courut dans un coin et rapporta une poupée en porcelaine grande comme un petit doigt d'enfant et qu'elle aimait beaucoup: elle la fourra dans le paquet de Pierre, sans rien dire.

Les enfants du docteur — il y en avait quatre — prirent possession de Pierre dès qu'il parut. D'abord, ils ne surent que se dire, et se regardèrent avec un grand sérieux; puis l'aîné, qui avait un an de plus que Pierre, lui dit:

— Sais-tu jouer aux billes?

Et, comme Pierre savait très bien jouer aux billes, la glace fut vite rompue, et comme il était fort adroit et jouait mieux que le fils du docteur, il ne pensa plus qu'à sa partie.

5 On lui fit une place à table entre les deux aînés, et il mangea de grand appétit, trouvant tout bien bon. C'était la première fois qu'il voyait une table bien servie et une nappe toute blanche. Il déplia sa serviette comme son voisin, et l'imita si bien en toutes 10 choses, que le docteur, qui l'observait, se prit[1] à sourire.

Après le dîner, le bon docteur décrocha une carte et expliqua à Pierre le chemin qu'il devait prendre. D'abord, au matin, on le mettrait sur un bateau qui le 15 mènerait à Nantes. Là, il devait se faire indiquer la gare et prendre un billet de troisième classe. Le docteur Dubois et sa femme comptèrent l'argent du voyage, en recommandant à l'enfant d'en avoir grand soin. Puis, Mme Dubois prit dans sa bourse quelques 20 pièces blanches; décousant la doublure de la veste, elle glissa l'argent en dedans et fit quelques points pour le tenir en place.

— On ne sait pas ce qui arrivera; tu seras peut-être content de retrouver ces piécettes, mon enfant. 25 Pierre la remercia bien fort.[2] Il lui semblait que le monde était peuplé de braves gens. Il devait apprendre un peu plus tard, qu'à côté des braves gens, il y en a d'autres.

Mais cette pensée ne troubla pas son sommeil, 30 lorsqu'on lui eut fait un lit sur le canapé du salon.

II

EN VOYAGE!

Le voyage du petit Pierre commença par une belle matinée ensoleillée. Le docteur l'installa et se hâta de quitter le bateau pour commencer ses visites. Pierre, en le voyant partir, courut après lui:

— Eh bien, qu'est-ce donc encore? 5

— Monsieur le docteur, vous devez me trouver bien mal élevé. Je crois que je ne vous ai même pas dit merci. C'est que je ne savais comment le faire; mais...

Et les yeux de l'enfant finissaient la phrase le mieux 10 du monde.

— Bah! nous nous comprenons, n'est-ce pas? Lorsque tu seras installé chez ton oncle, tu m'écriras un petit mot. Allons, adieu!

Un remous de mer faisait danser le bateau, et, dans 15 l'eau jaunâtre, il se formait de petits tourbillons, amusants à voir. C'était la première fois que l'enfant quittait la terre ferme, et la sensation d'abord fut plus curieuse qu'agréable, car la tête lui tournait un peu. Mais il se fit[1] assez vite au mouvement, et il ouvrait 20 ses yeux tout grands pour mieux voir l'eau et les rives.

Il commençait donc son voyage: il était tout fier de ne pas avoir peur le moins du monde! Il est vrai que, blotti dans un coin du bateau sur un tas de 25 grosses cordes, son argent dans la poche, et un bon

déjeuner dans son paquet, il n'y avait pas grand courage à déployer pour faire le brave!

Pierre ne se lassait pas de regarder les rives basses, dont la verdure était si doucement jolie.

5 Mais, quand il eut regardé pendant une grande heure ce spectacle qui ne variait pas beaucoup, Pierre se mit à regarder un peu aussi autour de lui. Des paysans, embarqués ici ou là, avaient apporté des cages de volailles, ou des légumes, pour les vendre 10 à Nantes.[1] Des paniers, pleins de poissons, dont l'odeur arrivait jusqu'à l'enfant, encombraient le pont. On causait beaucoup, on riait, et personne ne prenait garde au petit voyageur blotti dans son coin. Et cela chagrina le petit voyageur, à la fin; on n'aime 15 pas à se sentir tout seul dans une foule.

— Ah! pensait-il en lui-même, si seulement ces gens-là savaient que je m'en vais tout seul à travers le monde, à la recherche d'un oncle qui habite Paris et qui est avocat... ils feraient attention à moi, bien 20 sûr!

Pierre ne savait pas au juste ce que c'était qu'un avocat.[2] Seulement, chez le docteur, il avait entendu dire que les avocats portaient une robe... Ce devait être très beau, et c'était quelque chose d'être le neveu 25 d'un tel homme!

Les rêves de grandeur étant revenus à cette petite tête, Pierre se leva, et, son paquet à la main, se promena comme les autres, la tête haute et le regard fier. On ne fit, du reste, pas plus attention à lui que lorsqu'il 30 était dans son coin.

Enfin, comme il devait bien être onze heures, Pierre, retrouvant son coin inoccupé, s'y installa de nouveau

et fit honneur à son déjeuner. Puis, pour se distraire, il sortit son argent de sa poche et se mit à le compter. Jamais il n'avait eu une pareille somme en main: il était tout fier.

Le petit homme n'avait pas passé aussi inaperçu qu'il le croyait. Deux individus, qui jouaient aux cartes sur un tonneau vide, suivaient ses mouvements. Lorsque Pierre compta son argent, les deux joueurs se lancèrent un regard.

Alors, comme si la partie était finie, ils se dirigèrent, sans se presser, du côté de l'enfant, et, appuyés sur le bastingage, ils se mirent à fumer des pipes qui sentaient mauvais, et à causer.

La fumée était si âcre, qu'elle fit tousser Pierre.

— Ah! tu n'aimes donc pas le tabac, mon petit voyageur? Tu verras comme tu trouveras ça bon, plus tard!

— Oh! la fumée ne me gêne pas, Messieurs, dit Pierre très poliment.

Il était heureux qu'on fît un peu attention à lui.

— Tu vas à Nantes, pour y rester, que[1] tu as ton paquet à côté de toi?

— Je vais bien plus loin, dit Pierre, je vais à Paris.

— Et on te laisse aller comme ça, tout seul?

— Maman est morte... et la voix de l'enfant trembla... et je vais rejoindre mon oncle à Paris. Il est avocat et — ajouta Pierre avec importance — il porte une robe.

— Ah! bah... Mais tu dois être de la haute,[2] alors?

— Plaît-il?[3] fit Pierre qui ne comprenait pas.

— Tiens! dit le second qui n'avait pas encore parlé, nous allons à Paris aussi. Seulement nous,

qui ne sommes pas de la haute, nous prenons des troisièmes.[1]

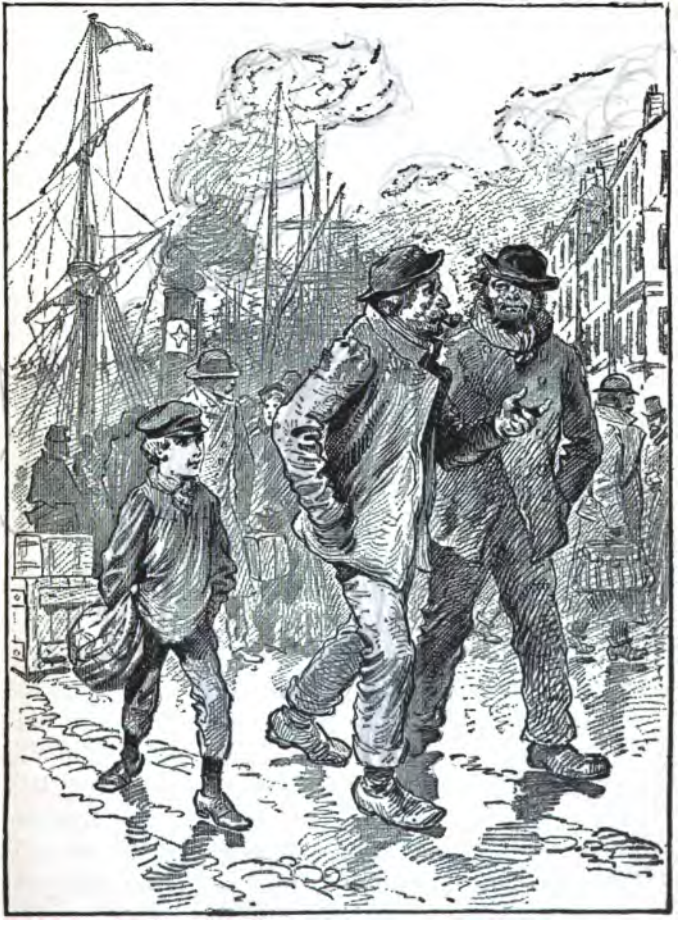
— Ah! et moi aussi, répondit Pierre, je n'ai pas assez d'argent pour aller en première classe, ou même en seconde... Est-ce que la gare est loin du débarcadère?

— C'est un peu compliqué. Faut[2] prendre une rue, puis une autre, aller à droite, à gauche... mais puisque nous y allons, tu nous accompagneras: nous te prendrons ton billet avec les nôtres.

— Ah! Messieurs, que vous êtes bons! Depuis que ma pauvre maman est tombée malade, je n'ai trouvé que des gens charitables qui m'ont toujours aidé. Et bientôt les deux voyageurs eurent repris leur partie de cartes que l'enfant fut autorisé à regarder.

Lorsqu'on approcha de Nantes, il y eut un grand remue-ménage. Pierre se sentit un peu effrayé de tout ce bruit, et, tenant son paquet bien à la main, il ne perdit pas de vue ses nouveaux amis. Il leur était bien reconnaissant, car il aurait eu peur de perdre son sang-froid au milieu de cette foule affairée.

La ville apparut enfin. C'était bien plus beau que Saint-Nazaire, et déjà Pierre se sentait un peu moins loin de Paris qu'auparavant. Paris, ce devait être comme Nantes, seulement plus grand et plus bruyant encore. Enfin, le bateau s'arrêta tout près du quai; on jeta une passerelle, et les voyageurs, à la file, sortirent deux par deux. On faisait tant de bruit, et il venait tant de bruit du quai et de la grande rue au delà, que l'enfant en fut ahuri. Quelle chance d'avoir trouvé tout de suite des protecteurs qui voulaient bien se charger de lui!



Quelle chance d'avoir trouvé tout de suite des protecteurs qui voulaient bien se charger de lui !

Les deux protecteurs n'étaient nullement ahuris; ils devaient avoir l'habitude des foules; ils manœuvraient habilement et bientôt dépassèrent les autres voyageurs. L'un d'eux jeta un regard derrière lui:

— Viens-tu, petit? fit-il.[1]

— Oui, Monsieur, — oh! je ne vous ai pas perdus de vue un instant!

Et les petites jambes faisaient de grands efforts pour prendre l'allure des longues jambes. Les deux hommes riaient entre eux et parlaient un jargon que Pierre prit pour une langue étrangère.

On quitta bientôt la grande rue, et la gare devait en effet être bien loin, car les deux « protecteurs » promenèrent l'enfant à travers un dédale de petites rues. Enfin, on arriva à une promenade plantée de grands arbres, et où se trouvaient des bancs. Un des hommes dit:

— Toi, reste avec le camarade. La gare est tout à côté;[2] je m'en vais prendre nos billets pour le prochain train.

Pierre ne comprenait pas bien pourquoi ils n'allaient pas tous les trois à la gare. Mais il n'osait pas en faire la remarque, et il s'assit tranquillement auprès de l'autre homme.

Il y avait des promeneurs sous les arbres; des mamans qui tenaient leurs enfants par la main; d'autres enfants encore qui faisaient des pâtés de sable sous la surveillance de leurs bonnes. Cela intéressait Pierre qui, de cette façon, ne trouva pas le temps trop long.

Du reste, celui qui était allé à la recherche des

billets revint bientôt. Il avait l'air fort contrarié, et cria de loin :

— Nous sommes flambés !

Pierre comprit qu'être « flambé » devait être une chose très fâcheuse, car les deux compagnons prirent un air consterné. L'homme continua :

— Il y a bien un train qui part ce soir, mais c'est un train pour les gens riches, — pas de troisièmes. Faut que nous attendions celui de demain matin.

Pierre avait envie de pleurer. Qu'allait-il faire dans une ville qu'il ne connaissait pas ? Où passerait-il la nuit ? Il se dit bien que le moment était venu de faire preuve du courage et de l'énergie que le docteur lui attribuait. Mais le premier moment fut dur, et sa lèvre inférieure se mit à trembler.

— Pleure[1] pas, petit ! Tu resteras avec nous, et nous partirons ensemble demain, à la première heure.

— Merci, Messieurs... mais j'aurais bien voulu partir ce soir.

— Prenez un billet de première alors, mon prince ! fit le second.

Cette moquerie acheva notre héros, qui se mit à pleurer tout à fait.

— Laisse-le, toi, veux-tu ? Allons faire un tour au jardin botanique ; puis, nous trouverons un coin où faire dînette ensemble, comme de bons amis.

Pierre, qui avait très honte de sa faiblesse, sécha bien vite ses larmes. Tenant son ami par la main, il prit bientôt plaisir à tout ce qu'il voyait.

Le jardin botanique lui sembla le plus bel endroit du monde. Pierre ne regrettait presque plus de ne

pouvoir prendre le train du soir. Il se sentait devenir un grand voyageur.

Il fut tout à fait gai lorsque ses deux compagnons, ayant acheté un pain, de la charcuterie et deux bouteilles de vin, trouvèrent un endroit un peu en dehors de la ville, où l'on s'installa pour faire dînette, comme ils disaient. On avait marché beaucoup pour arriver jusque-là; c'était tout à fait à la campagne, et l'un des hommes, qui avait découvert à côté une grange, déclarait qu'on dormirait sur des tas de foin bien mieux que sur un lit, et qu'au moins, il n'y aurait pas de note à payer.

Pierre était tout content de penser qu'il ne lui faudrait pas dépenser de son argent. La promenade de l'après-midi lui avait donné grand'faim, grand'soif aussi, et les hommes l'encourageaient à boire beaucoup. Mais il n'y avait pas d'eau; ils disaient que l'eau n'était faite que pour les canards, et le vin pour les hommes. Pierre, pour montrer qu'il était bien un homme, but plus que de raison.

Bientôt il parla sans cesse, ne sachant pas ce qu'il disait; la tête lui tournait. Il eut cependant conscience qu'on le mena à la grange voisine, et que le foin faisait un très bon lit; seulement des brins lui chatouillaient un peu les joues et lui entraient même dans les narines. Cela le contrariait, car il avait bien sommeil!

Enfin il oublia ses aventures, les brindilles du foin ne le gênaient plus: Pierre dormait profondément.

Lorsqu'il se réveilla, le soleil brillait joyeusement. Un nouveau jour d'été s'était levé pour réjouir la terre. Pierre se souleva sur son coude et chercha à

se rappeler où il se trouvait, et comment il avait ainsi dormi dans le foin. La lumière du matin entrait par les fentes de cette grange, à demi ruinée, et par la porte entr'ouverte; de grandes toiles d'araignées pendaient aux solives.

L'enfant qui, bientôt, se rappela tous les événements de la veille, chercha ses deux protecteurs; mais il ne les vit pas. Il ne vit aucune empreinte dans le foin qui fît penser que les hommes eussent couché dans la grange. Doucement Pierre les appela, mais aucune réponse ne vint; il était bien décidément tout seul.

Enfin, il s'élança hors de la grange et appela plus fort. Il reconnut l'endroit où il avait dîné avec les hommes, la veille; les deux bouteilles vides gisaient à terre, ainsi qu'un papier gras qui avait enveloppé le jambon: mais c'était tout. Pierre se trouvait dans un champ désert; la grange devait appartenir à une grande ferme dont vaguement il apercevait le toit à travers les arbres. Si le fermier venait à savoir qu'il avait passé la nuit dans son foin, il serait peut-être très fâché. Pierre se secoua, fit tomber les brins de ses cheveux et de ses vêtements, et se hâta de rejoindre une route qui longeait le champ. Là, il chercha de nouveau ses amis. Décidément, ils l'avaient abandonné. Apercevant un peu plus loin un lavoir, il y courut pour se débarbouiller. En ôtant ses vêtements, il trouva la poche de sa jaquette bien légère; il y plongea la main; la poche était vide.

Alors, enfin, Pierre comprit que ses deux protecteurs étaient deux voleurs.

Comment maintenant irait-il jusqu'à Paris, à la recherche de son oncle l'avocat?

III

TOUT SEUL!

POUR le coup[1] Pierre ne se sentit nullement héroïque. A mesure que l'idée de l'abandon absolu où il se trouvait entrait dans sa tête, son grand courage s'en allait. Il tremblait si fort qu'il dut s'asseoir.

Enfin, la première émotion passée, Pierre chercha à réfléchir. Qu'allait-il faire?

S'il avait eu l'adresse de son oncle, il aurait pu lui écrire et lui raconter son aventure. Mais une lettre envoyée à M. Delsart, Paris, n'avait peut-être pas grand'chance de lui parvenir. Puis, comment attendre la réponse? où l'attendre? Écrire au docteur?... Ah! non; il aurait trop honte.

Donc, il fallait que Pierre se tirât d'affaires[2] tout seul, et qu'il se rendît à Paris sans argent. La chose n'était pas facile. Mais se lamenter n'avancerait à rien.

Pierre acheva donc sa toilette, fit sa prière du matin avec plus de ferveur que d'ordinaire, et se sentit renaître. Il retrouva dans son paquet, que les voleurs avaient dédaigné, un bout de pain de la veille; il était un peu sec, mais, avec de l'eau bien fraîche, cela passa tout de même. En refaisant son paquet, la poupée en porcelaine tomba à terre. Pierre la ramassa, et il lui semblait alors que sa petite amie Lisette lui disait bonjour. Il mit la poupée dans sa poche à la place de l'argent volé.

Il n'y avait qu'une chose à faire. Aller à pied jusqu'à Paris. Cela prendrait beaucoup de temps, sans doute, mais quand on est bon marcheur, on arrive tout de même. Seulement comment mangerait-il, et où coucherait-il ?

Alors, tout d'un coup, Pierre se rappela les pièces blanches que la femme du docteur avait cousues dans la doublure de sa jaquette. Il tâta vivement l'étoffe ; elles y étaient bien, — heureusement les voleurs ne les avaient pas découvertes !

Pierre se dirigea vers le fleuve, qu'il apercevait à une petite distance. Il avait des idées assez vagues sur la géographie, mais il savait, du moins, qu'en remontant le courant, il s'éloignerait de Nantes et qu'il ne pouvait se tromper beaucoup de direction. Pour le moment, son meilleur guide serait sûrement la grande rivière,[1] qui brillait si joyeusement sous le soleil déjà chaud.

Et, au milieu de son véritable chagrin, Pierre sentit une curieuse exaltation. Il regardait voler les oiseaux et leur disait : « Je suis libre comme vous, comme vous je vais à l'aventure, comme vous je trouve l'air bien pur, et la rivière bien joyeuse ! . . . » C'est-à-dire que Pierre, qui n'était qu'un petit garçon, ne disait pas cela au juste, mais il le sentait vaguement, et marchait la tête haute.

Il alla ainsi pendant trois bonnes heures sans s'arrêter. Puis il fut moins fier ; il était fatigué et il avait faim. Le soleil chauffait fort, et notre voyageur, avisant quelques beaux arbres à une cinquantaine de pas de la route, s'installa à l'ombre et, avant bien longtemps, il s'endormit. Lorsqu'il se réveilla, une

grande heure plus tard, il avait encore bien plus faim.

Avec mille précautions, il fit glisser une des pièces blanches hors de la doublure de sa jaquette, en ayant grand soin de voir si personne ne l'observait, précaution un peu tardive, et inutile dans ce coin désert. Puis, avec une aiguille enfilée qu'il avait prise dans le panier de sa pauvre maman, notre petit héros fit quelques points, assez maladroitement, pour refermer de nouveau la doublure. Cette aiguille, que sa maman avait tenue entre ses doigts, ramena les pensées de l'enfant vers ce jour si triste où il avait suivi le cercueil de la pauvre maman.

— Ah! maman, tu verras: je ferai si bien que tu seras contente de moi. Je te promets d'être très courageux; je te promets de ne pas avoir peur!

Se sentant presque réconforté, il reprit son chemin; et, trouvant un village à peu de distance, il acheta du pain. On peut vivre avec du pain, et heureusement Pierre n'avait pas été élevé à faire le délicat. Il s'assit sur une borne, à l'entrée du village, et mangea d'un tel appétit que le pain lui parut exquis. Et tout en dînant ainsi, il regardait jouer des gamins.

C'était un gentil village, tout contre la rive. Un peu plus loin se trouvaient quelques belles fermes, ombragées de grands arbres. Ah! s'il n'avait pas eu un oncle à Paris, Pierre n'aurait pas demandé mieux que de rester toujours dans un village pareil, travailler aux champs, soigner les bêtes.

Tout en pensant à ces choses, il regardait jouer les gamins; et bientôt, n'y tenant plus,[1] il fourra le reste

de son pain dans son paquet et se jetant dans la partie, il s'écria :

— Mais, c'est pas[1] comme ça qu'on joue aux billes ! Tiens, vois plutôt...

Les autres le regardaient faire ; et, comme Pierre jouait aux billes comme pas un,[2] tout le monde voulait être de son côté.

La partie fut des plus animées. Pierre, après tout, n'était qu'un enfant ; et les enfants aiment tous à jouer. Il y mettait une telle passion qu'il oublia son oncle, son voyage, ses grandes ambitions ; il ne pensait plus qu'aux billes.

D'autres enfants s'étaient joints aux premiers ; tous les petits du village s'attroupaient autour du nouveau venu[3] qui savait si bien jouer ! Pierre était tout heureux et fier de son succès.

On appelait les enfants. Les mamans, sur le seuil de la porte, tenant les tout petits sur le bras, criaient aux autres : « Ohé, vous n'avez donc pas faim ? v'là[4] la soupe qui refroidit... »

Cela rappela au petit orphelin que personne n'était là pour avoir souci de lui ; et, tristement, il alla reprendre son paquet. Il ferait encore un bout de route avant la nuit et chercherait quelque grange hospitalière pour y dormir ; ou, à défaut de grange, le gazon lui suffirait. Heureusement que les nuits de juin ne sont pas trop froides.

Les enfants étaient rentrés chez eux et le village devenait silencieux ; les hommes revenaient du travail, fatigués, et ne faisaient nullement attention à ce petit voyageur au milieu de la route. Le plus grand des garçons pourtant n'était pas encore parti,

et regardait le joueur de billes avec une certaine curiosité :

— Et toi, où vas-tu manger la soupe?

— Il n'y a pas de soupe pour moi, répondit Pierre, j'ai encore du pain que je mangerai un peu plus tard, pour ne pas avoir trop faim la nuit...

— Et où coucheras-tu?

— Ah! ça, je n'en sais rien. Je voyage. Je vais à Paris.

— A Paris?

— Oui, à Paris. Je devais aller en chemin de fer; mais on m'a volé mon argent. Aussi, je vais à pied.

Cette chose sembla si extraordinaire au petit paysan qu'il ouvrit de grands yeux ronds, et ne dit plus rien, mais disparut comme par enchantement.

Pierre, qui aurait voulu entendre un « bon voyage[1] ! » au moins de son nouvel ami, fut décontenancé par cette disparition; et, prenant son paquet, se mit en route assez tristement. Il n'avait pas fait vingt pas que l'enfant le rattrapait et lui faisait rebrousser chemin.

— Tu mangeras la soupe avec nous. Maman veut bien.[2] Elle dit qu'elle n'aime pas les vagabonds, mais tu n'es pas un vagabond, n'est-ce pas? Viens donc.

Et Pierre se trouva bientôt attablé dans une cuisine de ferme, où il y avait beaucoup de monde. La soupe aux choux sentait bon, et son nouvel ami veilla à ce qu'il en eût une fameuse portion!

Alors il lui fallut raconter son histoire. Et il avait un air si honnête qu'on le crut sur parole; même la fermière, qui n'aimait pas les vagabonds. Le fermier

lui donna quelques indications très simples sur la route à suivre. Le lendemain, après une bonne nuit, la fermière lui fourra dans son paquet un pain et un peu de lard afin qu'il n'eût pas, ce jour-là du moins, à dé-
5 penser ses pauvres sous.

Plus tard, tout ce commencement de voyage parut à l'enfant une vraie partie de plaisir. Il faisait connaissance avec le fleuve; il était surtout content lorsque la grande route le ramenait tout près du bord. Il
10 s'arrêtait parfois pour baigner ses pieds, gonflés par la marche.

Marcher, toujours marcher, des jours et des nuits, par le soleil, par la pluie aussi, sous le vent des orages d'été, cela devenait à la fin autre chose qu'une partie
15 de plaisir! . Au bout d'une semaine le temps se gâta tout à fait; et trouver, la nuit, un gîte possible, quelque étable abandonnée, n'était pas toujours facile. Alors il fallait s'arrêter dans une auberge de village et payer son abri.

20 Cependant, jamais il ne désespéra. Tous les matins, sa prière faite, il se mettait en route. Il traversait des villages, des bourgs, des villes même; mais il ne s'arrêtait guère que dans les petits villages. Ailleurs, il avait peur. Dans les villes, on le regardait de travers,
25 comme si être pauvre et voyager à pied, un paquet à la main, était un crime. Si on allait le prendre, le mettre en prison comme vagabond! Et le pauvre petit, dont les notions à ce sujet étaient vagues, hâtait le pas, se dépêchait de quitter les rues de la ville, et ne se sentait
30 en sûreté qu'en pleine campagne, et surtout au bord du fleuve.

Au bout d'un certain temps, Pierre allait toujours,

marchait, marchait; mais il le faisait presque machinalement. Il avait éternellement faim; n'osant acheter qu'un peu de pain, il ne pouvait jamais satisfaire aux besoins de son estomac.

Quelquefois, il trouvait une mère de famille qui, attendrie en le voyant si pâle, avec ses yeux d'affamé, lui donnait un bon repas. Mais il ne fallait pas compter souvent sur de pareilles aubaines.

La faim et la fatigue finissaient par brouiller ses idées. Il lui semblait que la vie à Saint-Nazaire avec sa pauvre maman était chose arrivée dans une existence antérieure; il n'avait plus qu'un souvenir effacé du docteur Dubois et de ses quatre enfants; il se rappelait à peine sa petite station au village où il avait joué aux billes. Une chose cependant restait dans sa mémoire. Il lui fallait arriver jusqu'à Paris; il fallait, par sa bonne conduite, faire oublier à son oncle la faute de son pauvre papa.

Il était bien loin maintenant, le pauvre Pierrot, des idées de grandeur qui avaient été la cause de ses malheurs! S'il s'était tenu tranquillement dans son coin de bateau, s'il n'avait pas étalé son argent, s'il n'avait pas senti le besoin de parler de son oncle l'avocat, qui portait une robe, est-ce que les deux voleurs auraient fait attention à lui? Il serait maintenant à Paris, et depuis bien longtemps encore, et toutes ses misères seraient finies! Il regardait ses vêtements qui tombaient en loques, ses souliers percés qui laissaient voir ses pauvres pieds meurtris... Pour sûr, son oncle, si jamais il arrivait jusqu'à lui, aurait honte d'un tel neveu et le prendrait pour un mendiant!

Un jour vint, cependant, où Pierre dépensa ses der-

niers sous pour acheter du pain. Il le mangea, et alors, il ne lui resta rien. Il fut presque étonné de n'en être pas plus désespéré. Il était si las... si las!

Il aurait au moins fait tout ce qui dépendait de lui pour obéir aux dernières volontés de sa maman. Et, si maintenant il tombait, épuisé et mourant de faim, eh bien! il n'y aurait pas de sa faute. Et il continua à marcher, en trébuchant de faiblesse.

Dans le lointain, au bord de l'eau, il aperçut un grand château ruiné, juché sur une haute colline, et ce château lui semblait bâti de marbres précieux semés de diamants et de rubis. Des fées habitaient sûrement ce château; si au moins elles voulaient bien[1] le secourir!

Il faisait très chaud, et Pierre était fatigué à en mourir. La seule idée qui se dégageait dans le vague de sa pauvre intelligence, c'était l'idée du repos: tomber quelque part, dormir, ne plus se réveiller.

Il quitta le bord de la rivière, enjamba une barrière. Dans un pré, il entrevoyait des meules de foin, et Pierre y tomba sans connaissance, comme mort.

On travaillait dans ce pré, qui appartenait à un gros fermier, seulement on travaillait plus loin. Mais le fermier, qui s'appelait Pichon, et qui surveillait tout son monde, vint à passer auprès de la meule.

— Holà! camarade! On ne dort pas dans mon pré. Détale!

Le fermier secoua l'enfant, qui ne bougea pas. Alors, il le souleva dans ses bras. Six mois auparavant, le fermier avait perdu un petit garçon de l'âge de Pierre, son aîné, et il lui semblait le tenir encore dans ses bras, car le petit corps inanimé était presque froid.

Le fermier Pichon était réputé un homme un peu dur, qui faisait marcher son monde à la baguette. Mais aucune femme n'eût porté un enfant avec plus de précautions qu'il ne porta ce garçonnet, qu'il ne connaissait en aucune façon, qu'il avait été tout prêt à rudoyer, mais qui lui rappelait son pauvre petit Jean.

La ferme, une belle ferme, basse et large, qui se cachait au milieu des arbres, n'était pas loin; et, arrivé au seuil, Pichon s'écria:

— Eh! la maman, où es-tu donc?... Tu m'as dit que si, en fauchant, on attrapait un nid de perdreaux, je devais t'apporter les petits; voici un oiseau de grande taille tombé du nid.

La fermière, étonnée, regarda la figure toute blanche de Pierre et dit:

— Mais il est mort... mort comme..

— Comme notre petit Jean, n'est-ce pas? Il lui ressemble, je crois bien. Mais non, il n'est pas mort, le cœur bat. Seulement, il me fait bien l'effet d'être tombé évanoui, faute d'avoir mangé depuis longtemps déjà.

— Est-ce possible? Un enfant qui meurt de faim!

Et vite, la fermière, active et adroite, coucha l'enfant dans le lit du petit Jean, et, lui ouvrant de force les dents serrées, lui introduisit un peu de cordial.

Bientôt Pierre revint à lui, et ouvrant de grands yeux, soupira d'aise. Il était dans un lit, et une femme, jeune comme sa maman, le soignait. Il se persuada que cette maman-là ne le renverrait pas avant de lui avoir donné un morceau de pain.

— J'ai si faim, si faim! murmura-t-il.

On le fit manger, mais très peu à la fois. Et enfin, il s'endormit profondément, d'un bon sommeil calme, qui lui faisait presque autant de bien que les bouchées qu'on lui avait fait avaler.

5 Pierre ne se réveilla qu'au matin. Et il fut longtemps avant de comprendre ce qui lui était arrivé.

Lorsque la fermière entra, Pierre la regarda en souriant :

— J'ai presque cru hier que vous étiez maman...

10 — Eh bien ! mon petit homme, je vais faire comme aurait fait ta maman. D'abord, prends cette soupe ; puis nous causerons.

En effet, on causa.

Pierre, une fois de plus, raconta son histoire, et, 15 une fois de plus, on le crut sur parole. Quand il eut fini, il ajouta :

— Et maintenant, je ne sais plus comment faire pour aller trouver mon oncle, l'avocat.

La Pichonne[1] (c'est comme cela qu'on l'appelait 20 parce qu'elle était la femme de Pichon), réfléchissait en regardant l'enfant que son mari et elle avaient sauvé d'une mort certaine.

— Écoute, petit. Mon homme est bien disposé pour toi ; mais il n'est pas toujours tendre, et surtout il 25 n'aime pas les inutiles. En ce moment, on embauche tous les travailleurs qui veulent faire une besogne sérieuse ; tu es petit, mais dès que nous t'aurons remis sur pied, tu pourrais très bien aider les hommes. Dis à Pichon : « Je voudrais travailler chez vous, » et il 30 ne refusera pas. Il te payera comme les autres, ni plus ni moins. Quand tu auras amassé une petite somme, on te mettra en chemin de fer, et tu iras

trouver ton oncle, si bon te semble. Ou bien tu resteras à la ferme et nous ferons de toi un bon cultivateur, et ce ne serait pas par charité seulement qu'on te garderait!

C'était la grande saison de travail aux champs, et Pierre fut bien aise de prouver qu'il n'était pas un des « inutiles » que le fermier n'aimait pas. Il était souvent bien las lorsque venait le soir. Mais il mangeait bien, il se fortifiait à vue d'œil,[1] et tout le monde était content de lui.

Il semblait à notre pauvre petit bonhomme, qui avait failli mourir de faim, dont les étapes interminables, le long de la route, avaient épuisé les forces, sinon le courage, qu'il était entré dans une sorte de paradis.

Il lui vint alors une grande tentation: rester auprès de ces braves gens qui l'avaient accueilli. Oui, — mais que deviendrait alors sa grande résolution?

IV

LE PETIT PRINCE CHARMANT

Le son d'une musique de danse, très gaie et très bruyante, remplissait les salons de M. et Mme Delsart. Dehors, il faisait froid et triste, une tristesse de novembre; mais au milieu des fleurs on ne pensait pas au ciel gris et au vent aigre. On fêtait le dixième anniversaire de la naissance du petit Maurice Delsart par une matinée costumée.[2]

Les mamans, assises le long des murs, causaient entre elles, et tout en causant,[3] suivaient de l'œil leurs

enfants, qui toujours leur semblaient plus jolis, plus mignons et mieux costumés que les enfants des autres. Elles ne résistaient pas au plaisir de citer leurs gentilesses, leurs mots amusants; et comme les autres
5 désiraient tout autant parler des leurs, elles ne s'écoutaient, les unes les autres, que pour trouver le moment exact où elles auraient la parole à leur tour.

Les petits êtres, si admirés de leurs parents, se tenaient assez gauchement, les garçons avec les gar-
10 çons, les filles avec les filles. Ils étaient tous très heureux, au fond, de leurs jolis costumes, mais ils n'y étaient guère à leur aise. En général, il faut un certain temps avant que les enfants, rassemblés ainsi sous les yeux des grandes personnes, arrivent à s'amuser.

15 Mme Delsart allait ici et là, un peu rouge de ses efforts, grondait les grands garçons qui ne voulaient pas danser et qui restaient dans les coins à se faire des niches[1] sournoisement.

— Mais ils n'ont pas l'air de s'amuser du tout, ces
20 petits-là! Qu'est-ce qu'ils ont donc?[2] Et toi, Maurice, qu'est-ce que tu fais là avec Paul? — il faut danser avec une petite fille, entends-tu?

— Oui, maman...

Et Maurice, obéissant, alla inviter une petite dan-
25 seuse avec l'espoir qu'elle refuserait. Mais elle ne refusa pas. Et les deux enfants valsèrent avec des mines d'enterrement.

Maurice était un petit bonhomme tout blond, un peu frêle, avec de grands yeux bleus et des cheveux cou-
30 leur de paille un peu roussie par le soleil. Ç'avait été un crève-cœur pour la maman quand il lui avait fallu couper ses cheveux qui bouclaient naturellement,

et étaient fins comme de la soie. L'enfant était costumé en Prince Charmant; un prince de contes de fées, qui portait de petites culottes en satin blanc brodé d'argent, un justaucorps de même étoffe et un petit manteau sur une épaule, blanc aussi, mais doublé de bleu clair. Ce qui enchantait Maurice, c'était sa petite épée qui pendait au côté; seulement l'épée se mettait entre les jambes, ce qui gêne pour valser et même pour marcher. Les grandeurs de ce monde se payent souvent cher.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont donc?... répétait Mme Delsart. Son mari qui passait à ce moment lui dit en souriant:

— Ce qu'ils ont? Ils sont gênés par les grandes personnes; et, jouer à des jeux bruyants les amuserait bien plus que de danser, comme au cours.[1] Allez toutes, Mesdames, prendre une tasse de thé au buffet, et si, d'ici à dix minutes, vous n'êtes pas assourdies par le bruit de ce petit monde-là — je consens à donner ma langue au chat... tout avocat que je sois![2]

Les mamans, qui ne s'amusaient pas follement non plus, ne demandaient pas mieux que de quitter leurs chaises; et bientôt le salon fut abandonné aux petits.

— Viens ici que je te bande les yeux, Maurice.

Maurice se laissa faire, tout en ayant un peu peur pour sa toque en satin blanc ornée d'une grande plume qui retombait gracieusement. Bientôt les enfants avaient oublié qu'ils étaient costumés, et jouaient au colin-maillard avec autant d'entrain que s'ils eussent porté leurs blouses du matin.

Mme Delsart, qui avait quitté ses amies, un instant, pour retourner au salon, en eut quelque dépit.[3]

— C'est bien la peine[1] de donner un bal costumé pour que les marmots jouent au colin-maillard !

— Si cela les amuse plus que de faire comme les grandes personnes ? Vous voulez qu'ils s'amusent comme vous entendez qu'ils s'amusent ! Ils se révoltent, et ils ont bien raison !

Mme Delsart haussa les épaules et retourna au buffet. Son mari, ayant mis les petits en branle, s'esquiva avec quelque vague idée que fumer tranquillement un cigare dans son bureau, ne serait pas une chose déplaisante. Pour arriver à son bureau il fallut traverser l'antichambre, remplie de domestiques en livrée qui attendaient les ordres des maîtres. M. Delsart, entendant du bruit à la porte donnant sur l'escalier, se retourna pour voir ce que ce bruit signifiait. Il distingua une voix d'enfant, au milieu des rires des laquais. Il s'arrêta pour mieux entendre.

— Je veux voir M. Delsart. Il faut que je le voie. Je suis venu de Saint-Nazaire pour le voir ; je vous dis que c'est mon oncle ! . . .

— Faites entrer le prince ! Il a un déguisement réussi au moins, celui-là !

— Qu'est-ce que tout ce bruit ? demanda M. Delsart.

En voyant le maître de la maison, les valets, honteux, se turent. Alors le domestique de l'avocat s'avança :

— Monsieur, le concierge a eu bien tort de laisser monter ce petit vagabond, qui prétend . . .

Le « petit vagabond » qu'on avait fait descendre de force, remonta en courant. Il était tout pâle, et il avait peine à contenir ses larmes.

— Monsieur, Monsieur . . . vous m'écouterez au

moins, vous! Il faut que je voie M. Delsart, il le faut, il le faut! Voilà des mois que je voyage; je viens de bien loin, rien que pour le voir[1] — et voilà qu'on me jette à la porte, parce que je suis pauvre et mal vêtu... 5

— Calme-toi, mon petit homme. Je suis M. Delsart; que me veux-tu?

Pierre, car c'était lui, fut tellement saisi, qu'au premier moment il resta sans parole, et devint tout blanc d'émotion. C'était donc là son oncle, l'avocat, qui demeurait dans une si belle maison, et qui recevait des enfants en vêtements d'or et d'argent. Comment oserait-il lui parler? 10

— Eh bien? reprit M. Delsart, non sans impatience.

— Monsieur — je voudrais bien vous parler seul. 15

M. Delsart hésita un instant; mais les yeux de Pierre suppliaient si bien, qu'il céda. Sans un mot, il le fit passer dans son bureau et s'assit à une énorme table, chargée de papiers. Pierre se tint debout devant lui; le cœur lui battait très fort. Mais il comprit qu'après avoir tant souffert pour arriver jusqu'à son oncle, ce n'était pas le moment de faiblir. 20

— Je me nomme Pierre Delsart, Monsieur, et je suis le fils de votre frère, Maurice Delsart.

M. Delsart, à cette chose extraordinaire, inattendue, se souleva à demi; puis, se remettant, il regarda longuement l'enfant, qui faillit mourir de peur. 25

— Qu'est-ce qui me prouve que tu es le fils de mon frère?

Pierre n'avait pas songé à cela. Il dit presque hardiment: 30

— Je vous le dis, Monsieur. Et je n'ai jamais menti.

Il avait un air si fier, ce petit bonhomme en haillons, que l'avocat eut un demi-sourire, et dit d'un air moins hostile :

— Je ne voudrais pas te froisser, mon enfant ; mais c'est un peu par profession que je demande des preuves. J'avais un frère, il est vrai ; mais voilà quinze ans que je n'ai reçu de ses nouvelles.

Pierre avait envie de pleurer, en songeant combien son papa avait été malheureux pendant ces années ; et ce fut d'une voix tremblante qu'il dit :

— Ah ! Monsieur, il n'y a pas longtemps que je sais pourquoi mon papa était toujours si triste ! Maman n'avait jamais voulu me le dire ; mais elle me l'a fait dire, après sa mort, par le docteur. C'est par lui que je sais combien vous aviez à vous plaindre de lui ; et cependant je crois que si vous l'aviez vu si triste, cherchant toujours quelque moyen de se faire pardonner — et n'en trouvant pas — travaillant dur, mais ne gagnant presque rien, si vous l'aviez vu, mourant... je crois vraiment, Monsieur, je crois vraiment, mon oncle, que vous lui auriez pardonné. Et la seule idée de mon pauvre papa, c'était celle-là : se faire pardonner. Moi, je suis encore bien petit, mais je crois pourtant qu'un jour j'arriverai à m'acquitter envers vous de la dette de mon père. Maman, à son lit de mort, m'a chargé de cette tâche. Je suis venu de Saint-Nazaire pour vous dire cela. On m'a volé mon argent à Nantes ; et alors, j'ai voyagé à pied, j'ai marché des semaines, je ne mangeais que du pain ; quand je n'ai plus eu de pain, je suis tombé mourant. De braves gens — ah ! il y en a beaucoup dans le monde — m'ont accueilli, m'ont guéri ; j'ai gagné chez eux de quoi faire le reste

du voyage en chemin de fer. Ce matin, j'ai trouvé votre adresse, et me voici. Me croyez-vous, maintenant, mon oncle?

— Oh! mon brave petit Pierre, oui, je te crois, je te crois sans preuves, va! Et mon pauvre frère est mort... et il t'avait donné mon nom. Ah! mon petit héros! Écoute, il y a beau temps[1] que je lui ai pardonné, à ton père; longtemps que je cherchais à découvrir ses traces, sans y réussir!

Et l'avocat prit dans ses bras l'enfant mal vêtu, que les domestiques avaient raillé et chassé. A ce moment la porte s'ouvrit et Mme Delsart s'arrêta à la porte, n'en pouvant croire ses yeux.

— Que faites-vous là? On vous demande, on vous cherche, et vous vous enfermez avec un vagabond?

M. Delsart fut un peu déconcerté; mais il garda dans sa main la main de l'enfant, et dit non sans fermeté:

— Ce « vagabond,» ma chère amie, est le fils de mon frère; il s'appelle Pierre Delsart comme moi, et je lui ai promis qu'il serait notre second fils.

— Mais vous êtes fou!...

— Nous réserverons la question de ma folie pour plus tard, je vous prie. Si vous ne voulez pas de mon neveu chez nous, je le placerai ailleurs; mais je vous adresserai, au moins, une demande: celle de ne pas influencer mon fils, — notre fils — au sujet de son cousin. En voilà assez pour le moment. Je pense que je trouverai, parmi les vêtements de Maurice, quelque chose qui pourrait aller à Pierre; en tout cas je vais essayer. Miss Nancy doit être dans sa chambre....

Mme Delsart se mordit les lèvres, mais elle ne dit

plus rien; et Pierre, tout malheureux d'avoir « fait gronder »[1] son oncle, suivit celui-ci. Il était un peu ahuri par ce court dialogue.

Miss Nancy, l'Anglaise qui élevait le petit Maurice, lisait un roman près de sa fenêtre et se leva à l'approche de M. Delsart. Il lui expliqua en deux mots de quoi il s'agissait.[2] Elle s'écria:

— *Good gracious!...*

Mais elle trouva de suite ce qu'il fallait. Elle était active et adroite, malgré les gestes un peu raides de tout son corps, fort maigre. Mais elle avait un bon sourire, et, tout en ne comprenant pas ce qu'elle disait, il lui souriait aussi; même, il avait parfois envie de rire.

Les vêtements de Maurice étaient bien justes.[3] Mais comme miss Nancy, après avoir bien lavé notre voyageur, lui passa un costume de marin en laine souple et élastique, cela allait encore.[4] Pierre se regardait dans la glace, ne se reconnaissant pas. Au lieu du petit vagabond aux haillons honteux, il vit un beau petit garçon au visage énergique, aux yeux très noirs, aux cheveux qui bouclaient naturellement; les mains et les pieds de cet enfant du peuple étaient remarquablement petits et bien faits; il chaussa facilement des souliers de Maurice.

M. Delsart, riant de la métamorphose du petit, s'écria gaiement:

— Allons voir maintenant si les domestiques te jetteraient à la porte!

Et, gravement, il repassa par l'antichambre, où les laquais se levèrent à son approche. Et, tenant Pierre par la main, M. Delsart entra au milieu des enfants, qui s'étaient remis à danser.

— Je vous amène un nouveau camarade, mes petits amis; et toi, Maurice, viens ici.... Tu m'as souvent demandé un frère ou une sœur: voici un grand frère que tu aimeras beaucoup, j'en suis sûr. C'est ton cousin Pierre Delsart. Allons... embrassez-vous, mes enfants!

Tous les petits danseurs s'étaient arrêtés subitement, et tous regardaient curieusement ce nouveau venu. Pierre, ébloui par toutes ces lumières, par le scintillement des vives couleurs des costumes, par les broderies d'or et d'argent sur la soie et le satin, par tous ces jolis enfants blancs et roses, aux longs cheveux dorés, — se tenait tout contre son oncle. Il lui semblait entrer dans un monde de féerie, et il avait un peu peur.

Maurice, le petit Prince Charmant de cette féerie, s'avança à l'appel de son père. Il était très étonné, mais les étonnements des enfants ne durent guère. Il avait souvent demandé, en effet, un petit camarade, un frère, — ce n'est pas gai de jouer seul toujours! — et celui-ci lui irait[1] fort bien; il était seulement un peu grand. Maurice l'eût préféré plus petit que lui-même. Un des étonnements du Prince Charmant fut de voir que son nouveau cousin était habillé comme lui-même l'avait été, la veille seulement: cela lui fit plaisir. Maurice était un petit garçon très affectueux, très câlin; aussi, après avoir regardé son nouvel ami avec un grand sérieux, il lui jeta les deux bras autour du cou:

— Je suis content que tu sois mon frère! dit-il.

Pierre aurait bien voulu dire quelque chose de gentil aussi; mais il était si ému que les paroles restaient dans la gorge. Seulement, il embrassa Maurice bien fort, tout en ne lâchant pas la main de son oncle.

— Là ! Voilà la présentation faite. Maintenant, si nous faisions une grande partie de loup et d'agneau ?

— Oui ! . . . oui ! . . . crièrent les enfants, qui aimaient bien mieux les jeux bruyants que les valses ou les polkas.

En un clin d'œil la ronde se forma : Pierre fit le loup pour commencer, et Maurice l'agneau.

M. Delsart observait son neveu. Il avait été élevé en enfant du peuple. Serait-il brusque, brutal ? Mais M. Delsart fut bien vite rassuré. Rien qu'à voir[1] la façon dont il ramassa une toute petite fille qui était tombée et qui pleurait, il était évident que Pierre ne serait jamais brutal.

Bientôt ce fut Pierre qui joua avec le plus d'entrain. Il n'avait plus peur ; il s'amusait beaucoup. Heureusement, les petits bonshommes de dix ans passent vite de l'émotion à l'oubli. Comme au village où, lorsqu'il jouait aux billes, tous les marmots voulaient être avec lui, ici, tous ces jolis enfants suivaient Pierre, comme leur chef naturel. Il y a partout, parmi les petits comme parmi les grands, ceux qui commandent et ceux qui obéissent.

Alors vint le goûter des enfants. Les plus petits étaient attablés et mangeaient gravement. Les plus grands mangeaient debout. Et je vous donne à penser si tous, petits et grands, après tant de belles parties, ne firent pas honneur aux bonnes choses qui couvraient les tables ! Pierre était déjà l'ami de tout le monde. Le petit homme, qui avait, comme nous l'avons déjà vu, un certain penchant à la vanité, tenait déjà la tête haute.

En passant non loin d'un groupe où Mme Delsart

causait avec d'autres belles dames, il entendit ces paroles :

— Oh, ce n'est qu'un petit orphelin que mon mari a recueilli par charité....

Pour le coup,[1] la vanité de Pierre reçut une piqûre qui la dégonfla subitement. Il baissa la tête, et les larmes lui montèrent aux yeux. Mais c'était, au fond, un enfant très raisonnable. Il comprit que la femme de son oncle n'avait aucune raison de l'accepter comme l'avait fait l'oncle lui-même. Il prit une résolution bien ferme : celle de mériter qu'un jour sa tante l'aimât, elle aussi. Ce serait peut-être difficile, mais s'il échouait, il n'y aurait pas de sa faute.

V

UNE VIE TOUTE NOUVELLE

Deux semaines après l'arrivée de Pierre chez son oncle l'avocat, notre petit homme écrivait au docteur de Saint-Nazaire. C'était l'oncle lui-même qui avait pris la peine de raconter au docteur Dubois les aventures du petit ; et maintenant il avait signifié à son neveu que c'était à son tour de répondre au cordial petit mot que le docteur avait envoyé.

Pierre ne trouvait pas sa tâche très facile. Il écrivait fort mal et faisait des pâtés ; et, comme il ne manquait pas d'amour-propre, il n'aimait pas à comparer son écriture avec l'écriture de Maurice, plus jeune que lui de dix mois. C'est que Maurice avait déjà appris bien des choses que Pierre ignorait encore. Pierre

avait été un peu à l'école primaire, mais assez irrégulièrement, dans les derniers temps, à cause de la maladie de sa maman. Maurice prenait des leçons d'un jeune professeur qui venait tous les matins, et il
5 lisait de l'anglais avec miss Nancy. Le professeur était très content de son nouvel élève, Pierre; l'enfant, se sentant en retard, faisait de grands efforts pour rattraper son cousin. Maurice n'aurait pas demandé mieux que de flâner, pendant des mois et des mois afin
10 de se laisser rattraper, — ce qui était fort gentil de sa part.

Mais, pour le moment, il ne s'agissait pas de leçons à apprendre; il s'agissait d'une lettre à écrire. Pierre se trouvait tout seul dans la grande chambre qu'il oc-
15 cupait avec son cousin, et qui leur servait de salle d'étude aussi bien que de chambre à coucher.

Pour se donner des idées, Pierre regardait autour de lui. Les enfants s'habituent vite aux choses nouvelles, surtout lorsque ces choses sont agréables; mais, de
20 temps en temps, le petit garçon se demandait s'il ne faisait pas quelque rêve merveilleux, et si, bientôt, il ne se réveillerait pas tout en haillons et perdu dans le vaste monde.

Puis ses yeux voyagèrent aux deux grandes portes-
25 fenêtres qui ouvraient sur une terrasse, où il devait faire bien bon jouer en été! Seulement, maintenant, il faisait trop froid pour y jouer beaucoup.

Puis, toutes ces pensées n'avançant pas beaucoup sa tâche, Pierre regarda fixement son papier blanc, après
30 avoir remarqué que leur petite pendule marquait deux heures. Maurice était sorti avec sa maman et devait rentrer à trois heures pour une leçon; il fallait donc

qu'il eût fini dans une heure, afin de travailler avec son cousin. Pierre se sentit de plus en plus incapable de composer une belle lettre, mais en tout cas, il ferait preuve de bonne volonté. Et voici ce qu'il trouva au bout de sa plume maladroite: 5

« Monsieur le Docteur,

« Je ne sais pas écrire des lettres; c'est la première que je fais et vous vous en moquerez peut-être. Mais, au moins, Monsieur, je voudrais bien vous dire que je ne suis pas ingrat. Je pense souvent à ce soir où j'ai 10 dîné avec vous tous; et où madame Dubois a cousu les pièces blanches dans ma jaquette; sans ces pièces-là je serais mort de faim, pour sûr!

« Ici, il n'y a pas de danger que je meure de faim! Je ne sais pas si je ne deviens pas gourmand! Je sais 15 que j'ai toujours peur d'être vaniteux — ce qui serait bien bête, et ce qui m'a déjà joué de vilains tours.

« Tout le monde est très bon pour moi. Seulement mon oncle n'est pas souvent à la maison; et quand nous sommes à table, Maurice et moi, il ne faut pas que nous 20 fassions du bruit, car mon oncle regarde son assiette, les sourcils froncés, comme si son assiette lui disait de belles choses. J'étais bien étonné de ne pas voir mon oncle porter une robe; mais il paraît que ce n'est que là-bas[1] qu'il en porte une — je voudrais bien le voir! 25 L'autre jour, il y avait un journal ouvert sur la table du salon et j'y ai vu le nom de mon oncle — et cela m'a rendu tout fier!...

« Je vis tout le temps avec mon cousin Maurice. Nous nous aimons beaucoup. Je lui raconte tout ce 30 que je faisais là-bas, à Saint-Nazaire, et comment j'ai

voyagé tout seul, et comment, à la ferme Pichon, je soignais les bêtes et j'aidais les hommes dans les champs. Il trouve ça très drôle; mais, s'il y avait été, il l'aurait trouvé moins drôle peut-être, lui qui n'a jamais eu faim, ni porté une jaquette où il y avait un trou! Sa maman n'aime pas beaucoup que je lui raconte ces choses-là; mais, quand on est ensemble, il faut bien causer, n'est-ce pas? et moi je ne sais pas inventer des histoires. Lui, il en invente tout le temps — c'est à mourir de rire! La maman de Maurice ne m'aime pas, et ça c'est très naturel. Elle me fait peur, elle a toujours de si belles robes!

«Hier soir, on nous a permis d'aller voir ma tante avant qu'elle n'allât[1] à un grand dîner. Ah! Monsieur, que c'est donc beau d'être une dame et d'avoir tant de belles choses: ça doit être comme ça dans le royaume des fées. Maurice et moi nous nous tenions par la main et nous tournions autour pour mieux voir. Mon oncle attendait, son chapeau dans la main. Il avait l'air ennuyé; peut-être qu'il n'aime pas les dîners et les bals. Alors moi, qui n'avais plus peur, je me suis écrié: «Que vous êtes donc belle, ma tante!» Mon oncle s'est mis à rire et ma tante m'a donné une tape sur la joue en disant: «Tiens! il est moins bête que je ne l'aurais cru — ce moutard!» J'étais tout honteux. Mais mon oncle, qui était impatient, dit: «Venez donc, nous serons encore les derniers . . . comme toujours. — Je viendrai quand je serai prête,» et elle ne se pressait pas. Enfin, quand ils sont partis, j'ai entendu la femme de chambre dire au domestique: «On voit bien que c'était elle qui avait la grosse fortune . . .» Qu'est-ce que cela veut dire?[2]

« Monsieur le docteur, voilà que j'ai couvert deux feuilles de papier, et tout de même je ne vous ai pas fait de lettre. J'ai raconté des bêtises; c'est parce que je ne sais pas encore comment cela se fait, une lettre. Quand le professeur, qui est content de moi, me l'aura appris, je vous enverrai une — la plus belle que je pourrai. Jusqu'alors, au moins, vous saurez que je vous suis bien reconnaissant, à vous, et à madame Dubois, et à vos enfants.»

PIERRE DELSART.

« Si vous allez encore à la vieille maison, dites à Lisette, s'il vous plaît, que je garde sa petite poupée. Maurice et moi nous lui avons fait un joli lit, avec une coquille de noix; c'est miss Nancy qui nous a montré comment cela se faisait.»

Pierre, qui ne savait pas faire les lettres, avait pourtant bien raconté comment se passait sa vie dans la maison de son oncle. Maurice et lui étaient perpétuellement ensemble; et Maurice n'aurait pas su comment se passer de son cousin. Ils faisaient des parties de tout genre, entre les leçons; et lorsqu'il y avait un peu de soleil, ils jouaient surtout dehors, sur la grande terrasse.

Certes, Pierre était reconnaissant, très heureux d'être logé dans une si belle maison, de jouer avec son cousin, et de faire son éducation avec lui. Mais il y avait pourtant des moments où il lui semblait être prisonnier, dans une tour enchantée, comme les princesses des contes de fées. Il étouffait; il avait besoin de plus d'air qu'on n'en pouvait respirer dans ce bel appartement bien chauffé.

Les jours heureux étaient ceux où M. Delsart trouvait moyen de passer une heure avec les gamins. Alors, les livres étaient jetés de côté, les jouets abandonnés; et Maurice grimpait sur les genoux de son père, tandis
5 que Pierre se tenait debout devant lui.

Et on causait... on causait! L'avocat savait parler aux enfants, chose que ne savent pas toutes les grandes personnes. Il grondait parfois, mais doucement, en homme qui sait que les petits ne peuvent pas être
10 parfaits. Le jeune professeur se plaignait de Maurice, et, un jour, le papa lui dit très sérieusement:

— Tu es encore bien petit, Maurice, mais, enfin, ce que tu es maintenant, tu le seras probablement plus
15 tard. Et j'aurais un bien gros chagrin si mon fils ne me faisait pas honneur!

— Je n'aime pas cette conversation-là... dit le petit malin en faisant une si drôle de mine[1] que son père ne put s'empêcher de sourire.

20 — Je me doute vaguement que tu en préfèrerais une autre. Je suis pourtant bien forcé de te dire quand tu me fais de la peine....

— Je ne t'en ferai plus, mon petit père chéri; je ferai mes devoirs aussi bien que Pierre. Là, es-tu content?
25 Viens jouer aux soldats; et tu me raconteras les batailles de Napoléon.

— Jouer, jouer! Tu n'as que cela en tête. Moi, à ton âge...

— Toutes les grandes personnes vous disent ça...
30 à ton âge. Est-ce qu'on peut jamais se rappeler ce qu'on faisait quand on était petit? Puisque je te promets, papa, de faire tous mes devoirs! Mais, tu sais,

il faut pourtant que Pierre me rattrape : ce ne serait pas gentil de ne pas l'attendre.

— Il te rattrapera, et il te dépassera ; sois sûr de cela.

Et il resta quelques moments silencieux, car M. Delsart ne pouvait dire aux enfants à quoi il pensait. Son petit Maurice lui rappelait un autre Maurice, le père de Pierre, qui, lui aussi, avait été un enfant caressant et charmant, mais fou de plaisir. Et, pensif, il passait la main sur la tête de son neveu. Pierre le regardait, un peu étonné, cherchant à bien comprendre ce qui attristait l'avocat. Mais celui-ci se contenta de dire :

— Aime bien ton cousin Maurice, mon enfant ; aime-le plus que toi-même...

Pierre se rappela plus tard ces paroles qu'il n'avait pas bien comprises d'abord.

Son oncle ne lui donna pas le temps de lui demander des explications. Il s'était emparé des soldats de plomb et leur faisait faire des évolutions qui enchantaient les deux garçons. Ils trouvaient tous deux que c'était bien dommage que M. Delsart eût tant à faire au Palais ![1]

Les jours où M. Delsart n'entrait pas dans la chambre des enfants se passaient d'une façon un peu monotone : la leçon du professeur du matin, et les devoirs à faire ; la promenade après le déjeuner avec miss Nancy ; puis la leçon d'anglais, le jeu, le dîner, pour lequel il fallait toujours être habillé de nouveau.

Comme l'oncle, le plus souvent, rentrait dans son cabinet de travail, après le dîner, et que Mme Delsart, quand elle n'allait pas s'habiller, lisait en bâillant, ou jouait un peu avec Maurice, tandis que Pierre faisait semblant de regarder des images — celui-ci avait hor-

reur de ces soirées! Jamais sa tante ne jouait avec lui. Lorsque, l'après-midi, elle emmenait son fils dans sa voiture, elle laissait généralement Pierre à la maison.

Il se disait, en lui-même, que c'était bien naturel
5 que sa tante ne l'aimât pas, mais il en souffrait tout de même sans pouvoir mettre sa souffrance en paroles. Jamais l'idée de se plaindre ne lui fût venue; et de quoi, en effet, se fût-il plaint! Mais souvent il se promettait que, lorsqu'il serait un homme, il gagnerait
10 beaucoup d'argent pour rendre à Mme Delsart ce qu'il lui avait coûté.

Cette pensée avait pris possession du petit Pierre, et le rendait très sérieux; trop sérieux pour un enfant.

Un soir, en particulier, ces idées tourmentaient
15 Pierre, pendant que Maurice bavardait avec sa maman, et lui racontait les petits événements de la journée. Et, comme à chaque instant, le nom de Pierre revenait sur les lèvres du petit garçon, sa mère le posa à terre.

20 — Tu es impatientant avec ton Pierre, — Pierre ici, Pierre là! Est-ce que tu es un bébé, qu'il te faut toujours suivre quelqu'un?

Mme Delsart aurait voulu rattraper ses paroles; mais il était trop tard. Pierre qui, distrait, suivait va-
25 guement le bavardage de Maurice, regarda sa tante avec un grand sérieux, et, de ses yeux trop pleins deux grosses larmes tombèrent sur une belle image. Il eut honte, et, avec son mouchoir, il essuya soigneusement le livre; il craignait que sa tante ne le grondât, mais
30 elle n'en fit rien. Alors, de son côté de la table, Pierre dit très doucement:

— Madame, voulez-vous que je m'en aille? La Pi-

chonne, là-bas, m'a bien dit que peut-être on ne m'aimerait pas ici, parce que Paris est une grande ville, où je serais de trop sans doute; elle m'a dit que je pouvais rentrer chez eux. Il y a, même l'hiver, du travail. Voulez-vous que je m'en aille, Madame? Plus tard, quand je serai grand, je tâcherai de gagner de l'argent; je mettrai tous mes sous de côté, pour vous rendre ce que vous avez dépensé pour moi.

Pierre disait tout cela bien tranquillement, sans s'étonner qu'on ne l'aimât pas. Mais Maurice, trop surpris d'abord pour bien comprendre, s'élança enfin, et jeta ses deux petits bras autour du cou de Pierre.

— Je ne veux pas que tu t'en ailles, je ne le veux pas!... Qu'est-ce que je ferais donc sans toi, maintenant! J'irai avec toi, si tu vas chez la Pichonne. Et le petit trépignait et sanglotait. Sa mère eut toutes les peines du monde à l'apaiser, et ce ne fut qu'en lui promettant que Pierre resterait, qu'elle put enfin le calmer. Alors elle se tourna vers Pierre, et lui dit:

— Moi, j'aime les enfants qui sont des enfants, et qui ne parlent pas de gagner de l'argent et de payer des dettes. C'est pourtant vrai que cela m'agace d'entendre toujours parler de Pierre, Pierre... Mais, parce que je suis agacée cela ne veut pas dire[1] que je sois fâchée de t'avoir ici, n'est-ce pas? Tu pourrais me comprendre si tu voulais, puisque tu est raisonnable. Tâche de le faire. Tu resteras avec Maurice, parce qu'un enfant seul s'ennuie, et que je ne veux pas que mon fils s'ennuie! Si tu veux que je t'aime, tâche de gagner mon affection.

— J'essayerai, ma tante.

Pierre avait dit cela avec une telle émotion, un tel

désir d'être aimé, lui aussi comme Maurice était aimé, que Mme Delsart en fut touchée. Elle resta un moment indécise; puis se mit à rire. Vraiment, cela l'amusait. Elle s'écria:

— Eh bien! viens m'embrasser, mon neveu! Qui sait si un jour, je ne me figurerai pas que tu es le frère de Maurice... Là, là, c'est bon! c'est bon! Allez vous coucher tous deux, et soyez bien sages.

VI

POUR LES VACANCES DE PÂQUES

VERS la fin de l'hiver, le petit Maurice tomba malade. Il n'avait rien de particulier, aucune maladie déterminée; mais des accès de fièvre qui venaient sans cause apparente. « Il a grandi trop vite,» disait le médecin. Il ne travaillait pas, et ne tenait plus[1] qu'à jouer. Mais il voulait que Pierre prît sa leçon tout près du lit, ou du fauteuil où on l'installait.

— Tu auras tout le temps de me rattraper, maintenant, disait-il. N'en fais pas trop, car, alors, ce serait à moi à te rattraper, et ce ne serait pas là mon affaire.

Mme Delsart n'était plus mondaine du tout; elle ne voulait aller nulle part, et restait des journées entières auprès de son fils. Elle ne savait pas très bien le soigner, parce qu'elle n'en avait pas beaucoup l'habitude; elle faisait de son mieux, et riait avec l'enfant de ses propres maladresses.

Maurice ne voulait pas permettre à Pierre de le quitter. Les deux enfants bavardaient ensemble, et la

maman les laissait faire. Car, elle-même, lorsqu'elle avait raconté une histoire, presque oubliée, n'avait plus grand'chose à lui dire; tandis que Pierre n'en finissait pas de raconter les choses qu'il avait vues. Ce qui amusait Maurice, plus que tout le reste, c'était ce qui se faisait à la ferme Pichon. Il fallait toujours recommencer: décrire la grande cuisine qui servait de salle à manger, la table immense en bois blanc, sans nappe, les jambons, les bouquets d'oignons, les herbes odoriférantes qui pendaient des solives du plafond; puis la Pichonne, qui servait la soupe, une soupe aux choux qui sentait bon.

Puis, c'était des histoires d'animaux: les troupeaux de vaches et de bœufs, les veaux qui suivaient leur mère, gauches sur leurs longues pattes, mais, courant tout de même, dès leur naissance; les agneaux si gentils, tout blancs. Ou bien, Pierre parlait du travail dans les champs, sous le soleil, à la clarté des étoiles, Tout cela amusait Maurice bien plus que ses livres d'étrennes.[1]

Mme Delsart supportait beaucoup mieux la présence de Pierre qu'elle ne l'avait fait dans les commencements. Elle comprenait que, sans lui, Maurice se fût ennuyé pendant cette longue maladie, qui n'était pas une vraie maladie, en somme.

— Je crois que j'aime bien être un peu malade, dit un jour Maurice en voyant tout son monde autour de lui.

— Je crois bien, petit paresseux, plus[2] de leçons, plus de devoirs!

— Ça, c'est vrai, répondit l'enfant, trop sincère pour ne pas admettre la paresse comme une cause de bien-

être. Mais, je ne voulais pas dire cela, au juste... et tu sais, papa, je ne tiens pas[1] à ce que Pierre me dépasse; aussi, quand je serai bien et fort de nouveau, je ferai tous mes devoirs, tu verras! Mais, ce que je
5 voulais dire, c'est que maintenant le salon n'est plus au salon, il est ici! C'est ça que j'aime. Pierre me raconte la Pichonne et la ferme... c'est çà qui est amusant! Quel dommage que tu sois un avocat, papa! Vois-tu, si nous avions eu une grande ferme à nous,
10 et des cochons, et des vaches, et des poules...

— Merci bien, dit en riant Mme Delsart; je ne me vois pas en fermière.

— Ah! je sais bien que ça ne se pourrait pas. On ne peut pas avoir tous les bonheurs.

15 M. Delsart semblait réfléchir; puis il dit, en jouant avec les mains trop blanches et trop maigres de son fils:

— Si tu voulais bien manger ce qu'on t'apporte, et prendre toutes les médecines, nous pourrions peut-
20 être te montrer une vraie ferme. Que dirais-tu, si j'écrivais au fermier Pichon de vous faire une place, à tous deux, pour les vacances de Pâques?

Maurice devint rouge de plaisir.

— Tu ferais cela, papa?

25 Mme Delsart s'écria:

— Mais, jamais de la vie! Jeter un enfant délicat, qui relève de maladie, au milieu de paysans! Vous n'y pensez pas...

— J'y pense si bien, ma chère amie, que le docteur
30 et moi nous avons parlé longuement de la chose. Il ne s'agit naturellement pas d'enlever Maurice de son lit, par ce mauvais mois de mars, pour le transporter

à la ferme; mais Pâques ne sera que tard cette année, et si Maurice veut bien tâcher de manger un peu...

— Maman, s'écria l'enfant les yeux tout brillants, je crois que j'ai faim. Si tu me faisais donner[1] un œuf à la coque? 5

Mme Delsart fut si heureuse de lui voir prendre son œuf, de bon cœur, qu'elle en riait d'aise.

— Vois-tu, lui dit son mari, vois-tu, les enfants malades devinent parfois ce qui pourrait les guérir.

A partir de ce moment, les deux garçons ne parlaient plus que des vacances de Pâques. Maurice se remettait petit à petit. Avant longtemps il put reprendre, en partie, sa vie d'autrefois; mais on ne le forçait nullement à travailler. Ce fut lui-même, un jour, qui demanda à faire une dictée avec Pierre, parce qu'il ne voulait pas être dépassé. Puis, travailler à deux est bien moins ennuyeux que travailler seul. M. Delsart fut très heureux de ce changement; il dit un jour à Pierre:

— Tu vois, mon petit homme, que tu m'es utile.

Si Pierre fut joyeux d'entendre ces paroles, je vous le laisse à penser!

VII

A LA FERME PICHON

Par une belle matinée d'avril, un monsieur et deux enfants qui, depuis le départ de Paris, ne tenaient pas en place, et bavardaient... bavardaient! descendirent à la station d'Amboise.[2]

M. Delsart avait tenu sa promesse; il menait les cousins passer leurs vacances à la ferme Pichon, qui se trouvait à quelques kilomètres de la ville. A la station, on prit une voiture.

5 Pierre était devenu tout silencieux. Il reconnaissait si bien l'aspect du pays; le grand château en ruine dominant la rivière, qui, dans une hallucination d'enfant à demi mort de faim, lui était apparu comme une chose fantastique, bâtie de pierres précieuses, dont les 10 reflets dansaient au soleil brûlant. Puis, il se vit à côté de son petit cousin, habillé comme lui, sûr maintenant de recevoir une bonne éducation, sachant qu'il ne dépendait plus que de lui-même de faire un bon usage des avantages de sa position.

15 Le fermier s'était un peu fait tirer l'oreille[1] pour recevoir les deux cousins. Il n'avait pas l'habitude de prendre des pensionnaires chez lui, et sa ferme était une ferme sérieuse où tout le monde travaillait dur, et où personne n'avait le temps de s'occuper des 20 petits Parisiens.

Mais, une gentille lettre de Pierre avait complètement gagné la fermière, qui avait un faible pour l'enfant mourant qu'elle avait rappelé à la vie. Puis le petit garçon promettait que ni lui ni son cousin ne don- 25 neraient d'embarras. Il connaissait bien toutes les habitudes de la ferme, puisqu'il y avait travaillé; il y travaillerait encore, et Maurice aussi. Seulement Maurice, moins que lui, parce qu'il avait été malade et qu'il n'était pas fort.

30 Puis la Pichonne calculait qu'avec le prix de la pension elle agrandirait son poulailler. Son mari ne fut pas insensible à ce dernier argument, car les poulets de

sa ferme avaient une certaine réputation dans le pays. On pourrait peut-être s'arranger avec ces « gens de Paris » pour des envois réguliers de volaille, de beurre et d'œufs.

Elle avait mis sa robe des dimanches pour recevoir 5 les Parisiens, et se tenait sur le seuil de la maison lorsque la voiture roula dans la cour.

M. Delsart fut très satisfait de l'aspect de la ferme. On entrait par une grande porte en bois; la cour était très propre. La maison, basse et vaste, bien séparée 10 des autres bâtiments, qu'on apercevait plus loin, était ombragée de beaux arbres; des poules se promenaient; un grand chien vint flairer les voyageurs. M. Delsart fut aussi poli avec la fermière qu'il l'aurait pu être avec les plus grandes dames, et la fermière, bien à son aise, 15 répondait sans le moindre embarras:

— En voilà un changement, mon petit Pierrot! — Ah! Monsieur, si vous l'aviez vu, quand mon mari me l'a apporté dans ses bras... il était blanc comme mon tablier; nous avons cru un moment que jamais il n'en 20 reviendrait. C'est drôle comme on s'attache aux êtres qu'on sauve...

— On aime bien aussi ceux qui vous sauvent, dit Pierre lui jetant les bras autour du cou.

Maurice ne quittait pas son cousin d'une semelle;[1] il 25 était un peu dépaysé. Il n'avait jamais vu une ferme; et la grande cuisine, toute nue, avec ses chaises de paille et ses jambons pendus au plafond, son énorme cheminée avec un grand pot en fer suspendu au-dessus du feu — tout cela l'étonnait, et il ne savait au 30 juste comment répondre à la fermière qui parlait un peu haut et avait des gestes un peu brusques. Mais

vaches. Il lui semblait que le jour ne commençait jamais assez tôt pour ce qu'il avait à faire.

Les petits Parisiens ne donnèrent aucun mal; ils s'amusaient tout seuls, et Pierre, qui avait pris à cœur les recommandations de son oncle, veillait sur Maurice.

Les grands travaux qui se faisaient dans les champs, à cette saison, n'étaient pas de ceux auxquels les enfants pouvaient aider, comme ils l'auraient pu faire à la moisson, par exemple; aussi restaient-ils surtout autour de la ferme. Ils s'intéressaient beaucoup aux animaux. Il y avait des couvées de petits poussins tout drôles, couverts de leur duvet jaune clair, qui suivaient leur mère. Une poule avait couvé des canards, et les canetons s'obstinaient à aller à l'eau, ce qui faisait jeter[1] des cris d'effarement à la poule.

Tous les matins, ils cherchaient les œufs frais pondus, et les apportaient à la Pichonne qui, le plus souvent, les expédiait à Paris; mais elle en gardait toujours pour le déjeûner de ses petits pensionnaires.

Puis il y avait leur jardin à cultiver: un bout du potager, auquel personne ne devait toucher. Pierre et Maurice bêchaient, plantaient, arrachaient les mauvaises herbes avec une belle conviction. Les heures s'écoulaient ainsi sous le ciel capricieux du printemps; les petites joues, rouges de l'effort continu, recevaient l'air frais et pur, et chaque jour les enfants se fortifiaient. Personne n'aurait cru que Maurice relevait de maladie; il n'avait jamais été si heureux, et il déclarait, à la grande satisfaction des gens de la ferme, qu'il ne comprenait pas qu'on pût choisir de vivre dans une ville quand il y a des champs autour!

M. Delsart avait exigé des enfants que, tous les

jours, ils écrivissent quelques lignes; cela ferait une sorte de journal qu'ils devaient envoyer tous les trois ou quatre jours. Maurice, lorsque venait le soir, avait si hâte de se coucher que le plus souvent Pierre tenait la plume, et racontait leur vie. M. et Mme Delsart pouvaient ainsi suivre les enfants, jour par jour, heure par heure, presque, et ils s'applaudissaient fort de les avoir ainsi lâchés en pleine campagne.

Seulement, les vacances ne pouvaient pas durer éternellement, et le jour du départ arriva, au grand désespoir de tout le monde. M. Delsart, très occupé, ne put venir chercher les enfants, et ce fut sa femme qui arriva un beau matin. La Pichonne, qui avait été fort à son aise avec le célèbre avocat, le fut beaucoup moins avec cette élégante Parisienne. Cependant Mme Delsart était arrivée avec l'intention d'être fort aimable; et, dans un sac de voyage, elle avait fourré des cadeaux pour chacun des petits Pichon, qu'elle sut appeler par leurs noms.

Mais, dans tout ce qu'elle faisait, on sentait qu'elle jouait à la reine qui veut se faire bien voir[1] de ses sujets; et la Pichonne, qui était très fière, n'aimait pas du tout être traitée en inférieure.

En examinant son fils, en le voyant si fortifié, les yeux brillants, les joues fermes et roses, Mme Delsart se tourna vers la fermière, de vraies larmes dans les yeux, et s'écria en lui tendant la main:

— Oh! Madame, je vous suis bien reconnaissante. C'est qu'il a une mine de santé... et si vous l'aviez vu il y a deux mois! Nous croyions le perdre... et c'est affreux de voir dépérir un enfant.

— J'en sais quelque chose, Madame, répondit la

fermière, qui pensait à son aîné, au petit Jean qu'elle avait perdu. Elle ajouta: Et Pierre! Est-il assez solide, ce gaillard-là?

— Oui, oui. Mais Pierre n'avait pas été malade, lui.

Mme Delsart se rappela alors qu'elle n'avait pas encore embrassé le neveu de son mari. Pierre l'avait bien remarqué, lui. Alors, elle l'embrassa au front.

Puis on visita tout le domaine particulier de la fermière, et Mme Delsart fit un arrangement avec elle pour les provisions de toutes les semaines.

Enfin, il fallut dire adieu, et la Pichonne en avait le cœur gros,[1] tout comme les enfants, car elle s'était fort attachée à tous deux. Au moment où l'on montait en voiture, la fermière prit le petit Pierre à part et lui dit:

— Tu sais, Pierrot, si tu es malheureux avec cette belle dame-là, viens me trouver; il me semble que tu m'appartiens un peu, et tu serais fermier comme nous autres. Elle a des airs, cette tante de Paris! C'est pas[2] comme l'oncle, qui n'est pas fier, lui! Enfin, souviens-toi, petit!

— Merci, maman Pichon! je m'en souviendrai. Mais, si ma tante ne m'aime pas maintenant, elle m'aimera peut-être un jour. Nous verrons bien!

Et, bravement, le petit homme monta dans la voiture et s'assit en face de sa tante. Aussi longtemps qu'ils purent voir la ferme, les cousins envoyèrent des adieux à la Pichonne en agitant leurs mouchoirs. Ils avaient été si heureux, pendant plus de trois semaines, à la ferme!

VIII

LA VIE DE TOUS LES JOURS

QUAND il fallut reprendre la vie de tous les jours, les leçons régulières, les promenades avec miss Nancy, Pierre et Maurice trouvèrent la chose dure. Je dois dire que Pierre n'était guère plus raisonnable que son
5 petit cousin. Il sentait plus vivement encore, peut-être, que Maurice ce besoin d'indépendance, cet amour du plein air, ce désir d'être son propre maitre, qui est au fond de nous tous. Le jeune professeur trouva ses deux élèves assez peu attentifs.

10 M. Delsart en fit des reproches à Pierre, qu'il était habitué à trouver si raisonnable. Mais Pierre, après tout, n'était qu'un petit garçon de onze ans, et nous savons que les petits garçons traversent parfois de mauvaises périodes, où ils prennent tout de travers.
15 Aussi, au lieu de ne voir dans la gronderie très amicale de son oncle qu'un intérêt sincère, il se dit à part lui:[1] « Mon oncle croit avoir acheté ma sagesse en m'adoptant; je n'ai pas le droit d'être paresseux ou inattentif; on me paye pour servir de modèle à
20 Maurice ».

Ce qui le fit revenir à de meilleurs sentiments, ce fut de voir que Maurice, encouragé par son mauvais exemple, ne travaillait plus du tout; il voulait jouer tout le temps. Un jour Pierre surprit un curieux
25 regard, moitié moqueur, moitié triomphant, de Mme Delsart, et l'entendit dire à son mari:

— Eh bien! il m'a tout l'air de faire assez triste figure,[1] votre petit héros!

M. Delsart ne répondit pas; mais il regarda Pierre d'un air si triste, que celui-ci aurait voulu se jeter dans ses bras et lui promettre de mieux faire pour l'avenir. Mais son orgeuil l'en empêcha. La résolution était prise tout de même, et il fit de son mieux pour oublier les délices de la ferme Pichon et rattraper le temps perdu.

Maurice, très gâté par sa mère et les amies de sa mère, possédait une armoire toute pleine de jouets: depuis des soldats de plomb jusqu'aux inventions les plus récentes, chemins de fer mécaniques, qui se remontent et courent tout seuls, bateaux à vapeur, jouets très chers et compliqués, qui amusent souvent plus les grandes personnes qui en font cadeau que les petits qui les reçoivent.

Et, de tous ses jouets, celui qu'il préférait — au grand étonnement de sa mère, — c'était le couvercle détaché d'une vieille malle hors d'usage: un couvercle bombé, fort grand, que l'enfant agrémentait d'une voile fabriquée avec un vieux torchon, piqué dans un manche à balai, et de deux petits bancs. Cela faisait un navire d'une espèce toute particulière.

Les deux petits garçons s'embarquaient gravement, prenant comme provisions de voyage les débris de leur goûter; et le balancement du couvercle retourné, simulait le ballottement du vaisseau sur les vagues d'un océan inconnu. Maurice, alors, inventait des aventures extraordinaires; tantôt on rencontrait une baleine — et que d'efforts il fallait pour l'éviter, pour

ne pas être engloutis, renversés par un coup de sa queue énorme !

A d'autres moments, on abordait à une île déserte toute remplie des fleurs des tropiques et d'oiseaux au plumage extraordinaire ; ou bien, on pénétrait dans un pays hostile, où nos héros déployaient une valeur extraordinaire. Les ennemis tombaient autour d'eux comme des soldats de plomb ; ils délivraient des princesses enchantées, prisonnières dans des tours d'ivoire hautes de cent pieds ; et, triomphants, arrivaient à la capitale dont les maisons étaient bâties d'or, d'argent et de pierres précieuses. Quand on est lancé aussi bien que Maurice, à quoi bon faire des économies ?[1] Les peuples, vêtus de pourpre, les acclamaient rois, et ils prenaient gravement possession de leur nouveau trône — jusqu'au moment où la voix trop connue de miss Nancy les appelât à descendre de leurs grandeurs, pour venir réciter la leçon d'anglais, ou changer leurs jaquettes pour le dîner....

Pierre, qui ne savait raconter que ce qu'il avait vu, écoutait son cousin, qui allait, qui allait, et qui jamais ne s'arrêtait faute d'invention !

— Comment trouves-tu tout cela ? lui demandait-il.

— Sais pas ![2] Ça me vient...

— Mais, disait Pierre le positif, notre couvercle ne bouge presque pas, et nous traversons des océans — des mers qui ne sont pas sur la carte, tu sais !

— Qu'est-ce que cela fait ?[3] Nous les voyons bien, n'est-ce pas ? nous voyons nos îles, nos villes bâties en or ; nous sentons l'odeur des fleurs, une odeur plus forte que l'odeur des roses que maman achète.

— Tu crois ?...

Pierre n'était pas bien convaincu de voir tout cela, ni de sentir cette odeur si forte des fleurs imaginaires. Mais enfin, puisque Maurice en était sûr, lui!

Il commençait à faire très chaud. Mme Delsart n'avait plus ni dîners ni soirées; elle trouvait que la nature avait mal fait les choses en introduisant dans l'année une saison où l'on a trop chaud, et où l'on ne danse plus. Mais juillet approchait, et il fallait s'occuper de l'installation d'été. Le médicin voulait l'air de la mer pour Maurice, qui allait bien, mais qui grandissait toujours un peu trop vite pour ses forces.

Miss Nancy les quittait, au grand déplaisir de Mme Delsart; celle-ci ne comprenait pas comment on pût songer à rentrer à Londres pour se marier! Mais miss Nancy, sans doute, ne jugeait pas la chose au même point de vue. Un beau jour elle embrassa les enfants, tandis qu'une larme coulait le long de son nez un peu pointu et rouge, et leur disait:

— *Good bye, my darlings!...*

M. Delsart consola sa femme, et tâcha de lui persuader que la femme de chambre, qu'elle emmenait avec elle, pouvait suffire au service des petits comme au sien, puisqu'ils devaient loger à l'hôtel, et que cette jeune personne n'aurait pas de devoirs bien compliqués.

— Les enfants n'ont pas besoin d'être surveillés; ils s'amuseront toute la journée à courir, pieds nus, sur le sable, et sauront bien rentrer à l'heure des repas, — c'est tout ce qu'il faut. Ils n'abuseront pas plus de leur liberté, au bord de la mer, qu'ils n'en ont abusé à la ferme Pichon, n'est-ce pas, les enfants?

Pierre et Maurice, très fiers de la confiance qu'on

leur témoignait, promirent tout ce qu'on voulait. Mme Delsart trouvait qu'on traitait beaucoup trop ces petits-là comme des hommes; mais, enfin, elle serait là.

5 Cette vie de bains de mer était tout autre chose que la vie de la ferme, mais elle avait bien son charme aussi. A l'heure du bain, c'était un va-et-vient perpétuel; des cris, des appels, des groupes qui couraient vers la vague en se tenant par la main, puis des écla-
10 boussements, des rires, des effarouchements de petits enfants qui avaient peur, qui se débattaient en hurlant.

Ce qui était bien amusant, c'était de voir des messieurs en costume de bain se promener sur des pé-
15 rissoires, des petits bateaux minces et longs qui dansaient sur les vagues, où il y avait juste la place pour une personne. Ces périssoires, souvent, se retournaient, jetant le baigneur à l'eau: cela ne le gênait pas, puisqu'il nageait alors, rattrapait son embarca-
20 tion, et, non sans peine, reprenait sa place, ruisselant d'eau, sous le soleil qui, vite, le séchait.

Après le bain et le déjeuner, les deux enfants étaient libres de jouer tant qu'ils voulaient, ou de s'installer à l'ombre, quand il faisait trop chaud, et lire quelque
25 joli livre. Vêtus en petits marins, les jambes nues, ils pouvaient courir sur le sable mouillé tant qu'ils voulaient.

Quelquefois on jouait en bande. Il se trouvait beaucoup d'enfants à l'hôtel où les Delsart logeaient;
30 des petits, en général, car les grands n'étaient pas encore en vacances. Pierre, qui se trouvait être le plus âgé de la bande, en était le général. Il diri-

geait les travaux de cette architecture de sable qui, de tout temps, a passionné les petits « travailleurs de la mer » :[1] ces beaux forts, ces châteaux entourés de fossés pleins d'eau, bâtis avec tant de soin, comme si, quelques heures plus tard, la marée ne devait pas tout détruire; laissant, à la place de ces travaux multiples, la nappe étincelante du sable fin, sur lequel les vagues seules ont laissé leur douce et régulière empreinte. Et, plus tard, que[2] de fortifications faites avec du sable ne cherche-t-on pas à bâtir — en oubliant que la marée doit passer par là, et tout détruire là où elle passe!

Un jour où il faisait très chaud, les plus enragés joueurs attendirent que le soleil fût un peu moins brûlant pour commencer leur grande partie. Pierre et Maurice emportèrent chacun un livre, et allèrent à la recherche d'un peu d'ombre.

De chaque côté de la plage, des falaises montaient doucement. Il y avait de grands rochers qui donnaient une belle ombre épaisse, puis, au pied des falaises, très irrégulières en cet endroit, des anses tapissées d'un sable doré. Pierre trouva un bon endroit où l'ombre semblait noire, mais Maurice voulait aller plus loin.

— Viens, Pierre! J'ai découvert de là-haut une petite anse, parmi les rochers, où on serait bien[3]... c'est comme une salle d'un château de fée avec un tapis en poudre d'or. Il doit y faire bien plus frais qu'ici.

— Non, non! Tu sais bien qu'on nous a défendu d'aller dans ces coins, d'où on ne peut plus sortir, une fois que la marée monte un peu. Quant à descendre d'en haut, tu sais bien que ce ne serait pas possible:

c'est comme une muraille de maison. Non, restons ici, il y fait très bon.

Maurice se résigna, mais pas de bon cœur.

On était pourtant bien à l'ombre dans le coin choisi
5 par Pierre; le sable était doux, et des quartiers de roche, par ci par là, pouvaient servir ou de sièges ou de tables, à volonté. Pierre s'était jeté à plat ventre,[1] son livre posé devant lui, ses mains enfoncées dans ses cheveux tout frisés, et il lisait avec délices. Une
10 fois qu'il était bien en train de lire, il n'entendait plus rien, il oubliait le monde extérieur, il ne savait plus du tout où il était. Il avait déjà commencé la merveilleuse histoire de *Simbad le marin*[2] qu'il lisait pour la première fois.

15 Le livre de Maurice le passionnait beaucoup moins. Bientôt il le jeta de côté, pour le lire avec son cousin; mais ce n'était pas commode. Alors il voulut causer; mais Pierre était si absorbé qu'il répondait à peine, et les conversations de ce genre manquent d'intérêt.
20 Alors il reprit son histoire, mais décidément, cela ne l'amusait pas. Maurice eut un instant l'idée de retourner à l'hôtel chercher un autre livre; puis il se décida à aller regarder, de là-haut, l'anse qui était comme une salle pour les fées. Il n'y descendrait
25 pas, bien sûr, mais il pouvait au moins aller encore une fois la voir.

Il se leva, jeta un regard à son cousin, plus absorbé que jamais; puis il grimpa le long du rocher, sans que Pierre se doutât le moins du monde qu'il se trouvait
30 seul avec Simbad le marin.

Il en était au moment où Simbad et ses compagnons, après le naufrage, abordent à une petite île

noire, ou ce qu'ils prenaient pour une île. Ils y font du feu, et voilà l'île, une énorme baleine, incommodée par la chaleur, qui plonge et jette à l'eau les imprudents naufragés. A cette conclusion inattendue, Pierre éclata de rire, tout haut.

Il lui sembla que quelque chose répondait à son rire, quelque chose qui ressemblait à un cri de terreur. De suite Pierre bondit; il avait cru reconnaître la voix de Maurice, seulement cette voix était toute changée. Il regarda autour de lui. Maurice avait disparu.

Alors, comme dans un éclair, le sens de la réalité lui revint. Il n'hésita pas un instant. Il savait parfaitement ce que signifiait ce cri, et d'où il venait. Il monta la falaise en courant.

IX

L'ACCIDENT

Du haut du rocher, Pierre, se penchant, regarda. Sur le sable le petit garçon gisait, immobile. Pierre l'appela, mais aucune réponse ne vint. Malgré la distance, il vit que son cousin était blanc. Était-il mort?

Personne ne répondit aux cris de Pierre. Pour obtenir du secours il faudrait aller jusqu'à la plage; car, par cette grande chaleur, il n'y avait guère chance de trouver des promeneurs sur la falaise. En un instant Pierre calcula le temps qu'il faudrait pour aller jusque-là, et pour en revenir. Il n'y fallait pas songer.

Ce qui préoccupait le petit garçon, c'était la marée montante. Il connaissait bien, pour l'avoir souvent

observée, la façon dont les vagues montaient, montaient : une vague forte et large, suivie d'autres qui semblaient impuissantes à arriver jusqu'à la marque de la première ; puis tout d'un coup une qui arrivait de loin et qui faisait sauver, avec des cris, les enfants qui jouaient, et les mamans installées sur des chaises. Et ce que regardait Pierre, les yeux dilatés par la terreur, c'était la marque laissée par la dernière vague : cette marque touchait presque à l'endroit où était tombé Maurice. Dans dix minutes l'anse serait presque pleine d'eau, et l'enfant, tout doucement, serait pris par la marée et roulé, envoyé à la grande mer. Or, pour aller et venir de la plage, il savait qu'il faudrait plus de dix minutes.

Une fois que sa résolution fut prise, Pierre n'hésita pas un instant. Il n'y avait qu'une chance de sauver son cousin, c'était de descendre auprès de lui et de le porter hors de l'atteinte de la marée.

Il commença la descente.

Il ne s'agissait pas[1] de trembler maintenant. Il tâcha de ne penser à rien autre qu'au meilleur endroit où trouver un appui ; toute son intelligence, toute sa volonté, se concentraient dans cet effort. D'abord, la chose fut aisée ; le haut de la falaise, déchiqueté, offrait toutes les facilités voulues. Mais bientôt il se trouva au bord de ce qu'il avait lui-même appelé « une muraille de maison.»

Vue de près, la muraille était moins complètement muraille qu'il ne l'avait cru. Seulement, pour aller, d'un fragment de roche saillante à un autre, il fallait parfois un effort inouï ; une de ses jambes tâtait dans le vide, pendant que l'autre restait sur un bout de

roche, et que les mains se cramponnaient si fort que le sang jaillissait.

Mais Pierre ne sentait aucune douleur. Il voulait arriver jusqu'à Maurice; il n'avait que cette préoccupation-là. Arrivé à mi-hauteur, il crut qu'il allait avoir le vertige; la tête lui tournait: il avait eu le tort de regarder tout en bas. Il ferma alors les yeux, et resta immobile quelques instants, sachant qu'il serait dangereux de continuer sa route dans de telles conditions. Lorsqu'il les rouvrit, il était de nouveau maître de lui.

Il avançait pourtant, très lentement, mais il avançait. Il lui sembla même que la descente devenait un peu moins difficile, lorsque, tout d'un coup, il sentit une sueur froide lui perler au front. Arrivé à un fragment de roche qui formait une marche plus large que les autres et où les deux pieds posaient en même temps, ce qui ne lui était pas encore arrivé, il vit que la muraille, au-dessous de cette petite plate-forme, se dérobait, n'offrait plus le moindre appui. Il était perché à une hauteur encore assez considérable; il ne pouvait plus penser à remonter — du reste ses forces s'épuisaient — et comment descendre maintenant? comment arriver jusqu'à Maurice?

A ce moment, il osa enfin regarder Maurice. Il jeta un petit cri de terreur. Déjà la marée, qui semblait monter si lentement, si doucement, était arrivée jusqu'à l'enfant, immobile et tout blanc; déjà les vagues lui léchaient les pieds, et même les jambes, jusqu'aux genoux. Arriverait-il à temps — et comment?

Pierre, alors, calcula la distance qui le séparait de l'anse. Il était au-dessus de l'eau, une eau qui, déjà, pouvait être assez profonde; sa chute serait amortie,

mais ne serait-il pas entraîné au large, lui[1] qui n'était guère fort nageur? Mais il n'y avait pas de choix. Il s'élança dans le vide et tomba avec un grand bruit d'éclaboussement.

5 Un peu étourdi, mais sain et sauf, Pierre se releva en secouant l'eau qui lui entrait dans les yeux et les oreilles. Il était bien tombé, et, malgré la lourdeur de ses vêtements mouillés, il courut vers Maurice.

Prendre l'enfant doucement dans ses bras, le tirer 10 hors de l'eau, le déposer tendrement sur le sable sec, ne fut que l'affaire de quelques secondes. Alors, en lui faisant un lit aussi commode que possible, Pierre vit que son petit cousin s'était, en tombant, cassé le bras gauche. Pierre, qui avait été si brave jusqu'alors, 15 se mit à pleurer. Il savait pourtant que Maurice n'était pas mort, car le cœur battait et, des lèvres blanches, sortait un souffle tout faible. Il n'était qu'évanoui.

Mais, n'allait-il pas mourir faute de soins? Pierre, 20 hors de lui,[2] courait dans l'étroit espace que la marée lui laissait, cherchant un moyen d'appeler au secours. Il se rappela leurs jeux dans le vieux couvercle de la malle, où, naufragés imaginaires, ils appelaient au secours en agitant leurs mouchoirs.

25 Autour d'un côté de l'anse, le côté opposé à celui par lequel Pierre était descendu, se trouvait comme une frange noire de roches jetées les unes sur les autres. Ces roches sortaient à moitié de l'eau, et Pierre se dit que, tout au bout, il aurait plus de chances d'attirer 30 l'attention que dans le creux profond de l'anse.

Ce n'était pas chose facile de sauter de rocher en rocher, par-dessus les flaques d'eau; et, plus d'une fois,

Pierre tomba en se meurtrissant les genoux et les mains. Mais il voulait arriver tout au bout de la muraille de rochers, et il y arriva, non sans peine.

Alors, se dressant sur la dernière roche, il agita son mouchoir trempé par l'eau de mer, en criant de toutes ses forces.

Et toujours, on ne venait pas! Il continua machinalement à agiter son mouchoir en se disant que peut-être, pendant ce temps, Maurice se mourait!...

Enfin, une barque, qu'il n'avait pas vue parce qu'elle venait derrière lui, glissa tout près de son rocher, et une voix d'homme lui dit:

— Mais qu'as-tu,[1] mon enfant, que fais-tu donc là?...

— Ah! Monsieur, ah! Madame... vite, vite... Maurice... il se meurt, il est tombé de là-haut.

Il était hors de lui, le pauvre enfant, se sentant subitement faible.

— Prends-le dans tes bras, mon ami, dit une douce voix de femme; il va se trouver mal.

Pierre connaissait le jeune couple qui, ainsi, venait à son aide: un monsieur de Paris avec sa jeune femme. Ils s'en allaient souvent en barque; le mari ramait; ils avaient l'air d'aimer à être ainsi seuls sur la grande mer. Ils revenaient de leur promenade, lorsque la jeune femme, de loin, aperçut les signaux désespérés de Pierre.

Elle prit l'enfant dans ses bras et l'enveloppa d'un petit châle blanc, car il grelottait dans ses vêtements trempés; son mari poussait la barque vers l'anse, au fond de laquelle gisait Maurice. Il sauta à terre en s'éclaboussant un peu et souleva le plus doucement

possible le petit blessé, qui se mit à gémir. La petite figure blanche se contractait douloureusement, mais l'enfant ne reprit pas ses sens.

— Comment cela est-il arrivé? demanda le jeune homme.

— Voilà, Monsieur, nous lisions à l'ombre là-bas. Puis, tout d'un coup, j'entendis un cri. Maurice m'avait quitté; il avait eu envie que nous nous installions dans cette anse, et je n'avais pas voulu; c'était défendu. J'ai compris tout de suite. Je l'ai vu en bas, et la marée montait. Il n'y avait pas le temps d'aller jusqu'à l'hôtel; alors, je suis descendu pour que la mer ne le prenne pas.

— Descendu... comment? par où?

— Mais par là, répondit Pierre en désignant la muraille de rocher; et il ajouta: C'est moins difficile que ça n'en a l'air.[1]

Tout un rassemblement s'était formé aux abords de l'hôtel. Mme Delsart, effrayée de la longue absence des enfants, envoyait à leur recherche. Lorsque, de loin, elle aperçut Maurice inanimé dans les bras du Parisien, elle jeta un cri terrible:

— Il est mort, il est mort!

— Nullement, Madame. Voyez, il a repris connaissance. Seulement, il souffre un peu, il s'est cassé le bras.

Le monsieur faisait de son mieux pour rassurer la mère terrifiée. Il déposa l'enfant sur un lit et, de suite, demanda l'adresse de M. Delsart. Il pensait à tout; la dépêche arriverait à temps pour que le père pût prendre le train du soir, et amener un chirurgien. En attendant, il ferait prévenir le médecin de l'endroit. Alors, sa femme et lui se retirèrent, non sans avoir em-

brassé de nouveau Pierre, à qui personne autre ne songeait.

Il restait à regarder son cousin qui s'agitait en gémissant. Tout d'un coup, Mme Delsart vit Pierre. Elle se retourna, furieuse. 5

— Va-t'en![1] C'est toi qui l'as mené au danger; c'est ta faute s'il est blessé; s'il meurt, ce sera à toi que je le devrai. Depuis que tu es entré dans la maison, il ne lui arrive que des choses fâcheuses. Depuis que tu es entré dans la maison, il m'aime moins, il ne songe 10 qu'à jouer avec toi. Tu me l'as pris. Je te déteste. Va-t'en!

Pierre la regardait, très effrayé. Il ne lui vint même pas à l'idée de dire: c'est moi qui l'ai sauvé... il avait peur, et ses yeux, ouverts démesurément, suivaient 15 tous les mouvements de cette mère, qui lui jetait ainsi furieusement sa haine à la figure. Il s'en alla avec le sentiment d'une injustice atroce qui l'accablait, et dont il ne savait comment se défendre.

On avait transporté le lit de Maurice dans la cham- 20 bre de sa mère. Pierre se réfugia dans la chambre à côté que, depuis l'arrivée à l'hôtel, il avait partagée avec son cousin. Il s'assit piteusement dans un coin, trop malheureux même pour pleurer.

Il n'avait pas mérité cette colère de sa tante, cette 25 haine affreuse qui lui faisait si mal. Il avait fait de son mieux.

A travers la muraille très mince, il entendait des pas dans la chambre à côté, il devinait que le médecin du pays était là et qu'il faisait mal à Maurice, dont les 30 cris arrivaient jusqu'à lui. Cela le fit pleurer, lui qui n'avait pas trouvé de larmes pour son propre chagrin.

Alors il se fit moins de bruit à côté; Maurice ne criait plus. Et Pierre restait là tout seul, ne songeant même pas à bouger de sa chaise.

Il avait très mal à la tête et il était horriblement triste. Plus il songeait à cette injustice cruelle de sa tante, plus il en souffrait, et plus aussi l'indignation s'éveillait en lui. Ce n'est pas qu'il se fît à lui-même une grande idée de ce qu'il avait accompli pour sauver Maurice: cela lui semblait tout simple et tout naturel. Mais il avait conscience d'aimer Maurice autant qu'il eût pu aimer un vrai frère. Et être chassé de la chambre où son cousin souffrait le révoltait.

Il s'en voulait[1] de n'avoir rien trouvé à dire à Mme Delsart, d'avoir eu peur. Puis, comme il était très raisonnable pour son âge, il chercha à comprendre pourquoi la mère de Maurice avait été si cruelle pour lui; elle voyait son fils blessé, mourant peut-être, et elle s'imaginait que c'était par sa faute, à lui.[2]

Et, tout en ruminant ces choses, l'enfant finit par s'assoupir, sans songer à quitter sa chaise, la tête appuyée contre le mur. Personne n'avait pensé à lui; il était resté tout seul pendant ces heures lugubres.

Lorsque Pierre se réveilla, il faisait nuit. Se trouver ainsi seul « dans le noir » lui fit d'abord peur, comme dans le temps où il était petit; mais il eut vite honte de cette faiblesse. De nouveau il entendit du bruit dans la chambre à côté, et il crut reconnaître la voix de son oncle. Il se leva, mais non sans peine, car il avait mal partout; sa tête bourdonnait, et tout son petit corps souffrait; chaque mouvement était douloureux.

Très doucement, il ouvrit la porte; et, comme une grande nappe de lumière arrivait jusqu'au milieu du corridor, il comprit que la porte d'à côté était ouverte. Il se glissa sans bruit jusque-là et s'effaça vite dans l'ombre, car on faisait sortir sa tante, qui pleurait. Alors il s'aventura un peu plus près.

Son oncle était debout auprès du petit lit, et un monsieur inconnu préparait des morceaux de linge et d'autres affaires, dans un coin; il était aidé par le médecin que Pierre avait vu plus d'une fois à l'hôtel. L'enfant eut un mouvement de joie insensée, car il entendit Maurice crier:

— Je veux Pierre, je veux Pierre!

— Me voici.

Pierre, sans bruit, s'était glissé auprès du lit, et de suite les deux enfants se tenaient la main. Maurice trouvait cela très naturel. Ils ne se disaient rien, mais ils se regardaient.

— Faites sortir cet enfant, dit le grand chirurgien de Paris, d'un air bourru. Si j'ai renvoyé la mère, ce n'est pas pour laisser entrer un gamin.

— Va-t'en, Pierre, lui dit son oncle, il ne faut pas que tu restes.

Pierre sentit les larmes lui monter aux yeux. Ce n'était pas dit de la même façon que le « va-t'en » de sa tante; mais c'était le même mot.

— Je ne veux pas qu'il s'en aille; je ne le veux pas! s'écria le petit malade.

— Monsieur, dit Pierre, je vous promets d'être bien sage; je ne dirai pas un mot. Seulement je lui tiendrai la main, et ça lui donnera du courage.

Le chirurgien regarda l'enfant et dit d'un ton tout changé :

— Tu peux rester, mon petit.

Et tout le temps, pendant qu'on remettait le pauvre bras cassé, Pierre ne broncha pas. Il tenait la main de son cousin ; les deux enfants ne cessèrent de se regarder. Une fois, Maurice, à bout de forces, jeta un cri terrible, et Pierre se sentit devenir tout étrange.

— Il va se trouver mal, dit le chirurgien, qui avait fini, et qui donnait des ordres pour l'arrangement de l'appareil.

— Non, Monsieur, non. Maurice a encore besoin de moi.

— C'est fini, mon petit homme, ton frère ne souffrira plus.

Le chirurgien les prenait pour deux frères ; cela fit plaisir à Pierre.

— On peut faire revenir Mme Delsart.

Pierre, lorsqu'il entendit ces mots, embrassa son cousin, qui n'avait plus besoin de lui ; et, sans bruit, il se glissa hors de la chambre, juste à temps pour éviter sa tante.

Bien sûr, son oncle était prévenu contre lui ; il pensait, comme sa femme, que c'était à cause de lui que Maurice s'était cassé le bras.

Pierre n'avait plus la force de s'indigner de cette injustice, plus cruelle pourtant que toutes les autres. Il se traînait à peine, et des frissons lui couraient par tout le corps ; il avait froid et très chaud en même temps ; jamais il n'avait senti rien de pareil.

Il se sentait seul, absolument seul dans le monde. L'image de sa mère surgissait nettement dans son

esprit troublé, sa mère, qu'il se reprochait souvent d'oublier un peu, au milieu des splendeurs de sa vie nouvelle. Maintenant, toutes les autres images s'effaçaient de son esprit, tandis que celle-là devenait de plus en plus nette; il oubliait presque son oncle, sa tante et ses mots cruels; il oubliait même Maurice.

Il s'était jeté sur son lit, mais il n'y trouvait guère de repos; l'oreiller le brûlait, les couvertures le brûlaient. Il s'agitait sans cesse, et sans cesse il répétait ces mots:

— Maman, Maman... ma chère petite Maman!...

X

FRÈRES!

Le lendemain, de bonne heure, la jeune mariée frappa discrètement à la porte de Mme Delsart, pour avoir des nouvelles du petit blessé.

— Entrez, chère Madame, lui dit joyeusement M. Delsart, et voyez comme il est calme. Comment pourrons-nous jamais vous remercier suffisamment, vous et votre mari!

— Oh! notre part a été bien légère. Si vous voyez encore votre fils vivant, ce n'est pas à nous que vous le devez...

— A qui donc, alors, chère Madame? fit[1] Mme Delsart.

— Mais à son cousin, au petit Pierre.

— Comment cela? demanda M. Delsart. J'avais

compris, au contraire, que Pierre était la cause — bien involontaire sans doute — de ce terrible accident.

— Mais il ne vous a donc rien raconté?...

— Non, dit Mme Delsart un peu embarrassée, se rappelant sa violence de la veille.

Alors, ce que Pierre n'avait pas raconté, la jeune femme le raconta. En terminant, elle dit:

— Où est-il donc? je voudrais bien l'embrasser.

— Le fait est qu'au milieu de nos émotions nous l'avons un peu oublié. C'est lui qui a tenu la main du petit, et lui a donné du courage, pendant l'opération. Puis il a disparu.

— Du reste, ajouta Mme Delsart, Pierre est assez grand garçon pour se mettre au lit seul.

M. Delsart s'était précipité dans la chambre à côté, et une exclamation douloureuse appela les deux femmes auprès de lui. Pierre, toujours dans ses vêtements qui avaient été trempés la veille, était jeté à travers son lit; la tête se tournait et se retournait d'un mouvement machinal et presque automatique. Il ne reconnut ni son oncle, ni personne, et il répétait indéfiniment d'une voix navrée « maman, maman ...ma petite maman...» et cela faisait bien mal à entendre.

Le médecin, lorsqu'il arriva, trouva Pierre atteint d'une fièvre des plus graves.

Mme Delsart ne quitta plus le chevet de l'enfant. Elle était toute changée: s'il mourait, ce serait elle qui l'aurait tué, elle en était persuadée. Aussi la mère de Pierre, si elle avait vécu, n'aurait guère montré plus de dévouement que ne le fit cette mondaine.

On s'attache beaucoup à un enfant malade que l'on soigne; c'est une telle joie quand le médecin trouve la fièvre diminuée, une telle angoisse lorsque la maladie augmente, qu'on ne songe guère à autre chose.

Pierre parfois avait un moment de lucidité ou de demi-lucidité. Sentant toujours cette présence de femme auprès de lui, suivant des yeux les mouvements de sa tante, sans bien la reconnaître; heureux de sentir une main fraîche et douce sur son pauvre front brûlant, il lui rendait parfois caresse pour caresse, et un jour il l'appela « maman!...»

— Oui, je te le promets, je serai ta maman, toujours. Tu verras!

Et Mme Delsart était une femme qui tenait bien ses promesses, une fois qu'elle les avait faites.

M. Delsart avait abandonné toutes ses affaires de Paris. Pour lui, il n'y avait plus qu'une pensée: le rétablissement de Pierre après celui de Maurice.

Il y eut un moment où la fièvre devint si terrible que le médecin ne répondit plus de[1] son malade. Maurice, s'étant glissé dans la chambre, comprit ce qui s'y disait. Il se jeta à côté du lit de son cousin, et répéta en sanglotant:

— Ne meurs pas, Pierre, reste avec moi. Qu'est-ce que je ferais sans toi? Pierre... réponds-moi!

Pierre semblait écouter, comme si le son d'une voix connue lui venait de très loin; et le mouvement furieux de tout son pauvre corps se calma; d'une main qui brûlait, il fit à Maurice une petite caresse, comme s'il avait voulu lui jeter un bras autour du cou. On fit sortir Maurice qui pleurait.

Mais Pierre ne mourut pas; sa forte constitution

finit par prendre le dessus. Seulement la maladie dura longtemps et le laissa brisé, sans forces.

Enfin, l'espoir, d'abord vague, alternant avec des inquiétudes terribles, devint presque une certitude de guérison. Pierre n'avait pas encore bien sa tête, mais les moments de lucidité devenaient de plus en plus fréquents; seulement les choses de la vie réelle, et les choses monstrueuses qui avaient, pendant des semaines, hanté son pauvre cerveau torturé, se mêlaient étrangement.

Une fois, M. Delsart qui le veillait crut comprendre qu'il parlait de la dette qu'il lui fallait payer. Il avait l'air d'en causer avec sa mère, disant qu'il faisait de son mieux, mais que c'était bien difficile!

— Mon pauvre Pierre, nous sommes bien quittes!

Ce mot de « quittes » frappa l'oreille de l'enfant, et un sourire radieux illumina sa pauvre figure, si maigre maintenant qu'elle ne semblait presque plus une figure d'enfant. Il paraissait complètement heureux, et, indéfiniment, il répéta le mot « quittes — nous sommes quittes — maman, nous sommes quittes... qui donc l'a dit? Tu entends, maman: quittes, quittes!...»

Lorsqu'on sut à l'hôtel, et dans tout le pays, que le petit garçon qui avait sauvé son cousin au péril de sa vie était sauvé à son tour, ce fut une explosion de joie. Il leur appartenait à tous; et les petits, qui en avaient fait leur chef, lui envoyaient leurs joujoux, des fleurs cueillies exprès pour lui dans les champs, un peu loin de la mer. Cela lui faisait un très grand plaisir qu'on s'occupât ainsi de lui: cela l'étonnait aussi. Il aimait surtout à recevoir, de temps à autre, une visite des jeunes Parisiens, dont la barque était arrivée si à pro-

pos. Mais il ne parlait jamais de son aventure. Il n'avait fait qu'une chose bien simple, n'est-ce pas?

Maintenant, c'était autour de son lit à lui[1] qu'était « le salon.» Pierre était trop faible pour causer beaucoup; mais il avait un plaisir extrême à voir autour de lui la famille réunie. Depuis qu'il ne divaguait plus, il avait reconnu, naturellement, que la femme qui le soignait avec un dévouement de tous les instants n'était pas sa mère, que c'était sa tante; et c'était elle surtout qu'il avait peine à reconnaître.

Ce curieux sentiment de malaise qu'éprouvait Pierre de voir que Mme Delsart ne songeait pas à le quitter, à faire toilette, à aller en excursion avec les autres belles dames de l'hôtel comme auparavant, augmentait chaque jour. Il lui semblait qu'il volait le plaisir de sa tante, maintenant qu'il n'était plus vraiment malade; et plus il y pensait, moins il savait comment le lui faire comprendre. Mais sa tante n'avait nullement l'air de deviner ce qui le rendait ainsi timide avec elle; au lieu de faire les choses à contre-cœur, elle n'avait jamais été si gaie que pendant les semaines lentes de convalescence. Elle racontait des choses drôles, faisait rire tout son monde, et son mari semblait tout heureux et joyeux aussi. Pierre n'arrivait pas à se persuader que c'était à cause de lui, parce qu'il allait guérir au lieu de mourir, que tout son monde était ainsi gai et content. Il avait peur de guérir tout à fait, craignant que cette nouvelle douceur de vivre ne disparût avec la santé.

Cependant une fois Pierre apprit qu'on devait faire une grande partie de campagne, et que les Delsart refusaient de s'y joindre pour rester avec lui. Il fit alors

un grand effort pour tâcher de dire ce qui pesait sur son petit cœur.

— Ma tante, je suis presque bien, maintenant; j'ai honte de vous voir toujours ici, au lieu de faire comme avant. Quand j'étais très malade, cela semblait naturel de vous voir près de moi... mais, maintenant, il me semble que je vous vole votre plaisir.

— Eh bien! mon petit Pierre, fais comme lorsque tu n'avais pas ta tête, et où tu étais plus raisonnable qu'aujourd'hui — avec tes idées bêtes! Quand tu avais la fièvre tu m'appelais: « maman... ma petite maman! » Continue à m'appeler ainsi encore maintenant — si tu veux me faire grand plaisir. Je ne suis plus ta tante: je suis ta maman. Tu m'as sauvé mon fils, ajouta-t-elle d'un autre ton, et, par la même occasion, tu m'en as donné un autre. Et j'aime mes deux fils d'une tendresse égale. Comprends-tu enfin?

Ah! oui, il comprenait. Il avait réussi à faire ce qui semblait impossible: il s'était fait aimer de sa tante. Maurice dansait comme un petit fou en criant:

— Je n'ai plus de cousin... mais j'ai un frère! Nous sommes Pierre et Maurice Delsart, n'est-ce pas?... deux frères!

L'avocat prit la main de son neveu. Ce fut comme une nouvelle adoption.

Il ne dit qu'un mot, mais un mot qui gonfla le cœur du petit Pierre d'orgueil et de bonheur:

— Quittes... mon fils, nous sommes quittes!

NOTES.

NOTES

Page 1. — 1. **tout enfant,** *when quite a child.*

Page 2. — 1. **y,** *of it.*

2. **été:** *être* is here, as often, used for *aller.*

3. **n'avait que dix ans,** *was only ten years old.*

4. **on a beau être,** *even if one is.*

5. **tout en marchant,** *while walking; tout* is emphatic.

6. **qu'est-ce qu'il allait donc devenir?** *what in the world was going to become of him? Donc* is emphatic.

7. **il faisait peine,** *it was pitiful;* lit., "he caused pain."

Page 3. — 1. **lui,** for *son* (with *cou*).

2. **n'en dit pas plus long,** *said nothing more.*

3. **à perte de vue,** *as far as the eye could reach;* lit., "to loss of sight."

Page 4. — 1. **en,** *for it.*

2. **te,** *with you.*

3. **aura,** *may have.* The compound future is often used to denote probability.

Page 5. — 1. **te voilà,** *there you are.*

2. **une si drôle de moue,** *such a funny face.*

3. **lui;** see page 3, note 1.

Page 6. — 1. **il ne s'agit pas,** *it is not a question.*

2. **si fait,** *yes, indeed.* An emphatic answer to a negative question.

3. **c'est ça même,** *that's it exactly.*

4. **quand même,** *anyhow, in any case.*

Page 7. — 1. **hors de lui,** *beside himself.*

2. **elle ne le pouvait pas;** omit *le* or supply *faire* after *pas.*

3. **il y a quatre ans,** *four years ago.*

Page 8. — 1. **de quoi,** *the means;* lit., "wherewith."

Page 10. — 1. **se prit,** *began.*
2. **bien fort,** *very much.*

Page 11. — 1. **se fit,** *adapted himself, became accustomed.*

Page 12. — 1. **Nantes** (*s* silent), a large city near the mouth of the Loire, about 260 miles from Paris.
2. **ce que c'était qu'un avocat,** *what a lawyer was.*

Page 13. — 1. **que,** for *parce que.*
2. **mais tu dois être de la haute (société),** *why, you must belong to the aristocracy.*
3. **plaît-il?** *what did you say?* (for the impersonal *que vous plaît-il?*).

Page 14. — 1. **troisièmes (classes),** *third-class coaches.*
2. **faut,** supply *il.* See also page 16, line 8.

Page 15. — 1. **fit,** for *dit.*
2. **tout à côté,** *quite near by.*

Page 16. — 1. **pleure,** for *ne pleure.*

Page 19. — 1. **pour le coup,** *at that time, just then.*
2. **se tirât d'affaires,** *get out of the difficulty.*

Page 20. — 1. **rivière,** for *fleuve,* used six lines above and elsewhere.

Page 21. — 1. **n'y tenant plus,** "not holding (himself) longer," *not being able to restrain himself.*

Page 22. — 1. **c'est pas;** colloquial for *ce n'est pas.*
2. **comme pas un,** *like no one else;* i.e. better than any one else.
3. **nouveau venu,** *new comer.*
4. **v'là,** colloquial for *voilà.*

Page 23. — 1. **bon voyage,** *safe journey.*
2. **veut bien,** *is willing.*

Page 26. — 1. See note above.

Page 28. — 1. **la Pichonne** (feminine of Pichon), *Madame Pichon.* This mode of speaking is confined to the lower classes.

Page 29. — 1. **à vue d'œil,** *visibly, perceptibly.*

2. **matinée costumée,** *fancy-dress ball* (given in the afternoon).

3. **tout en causant**; see page 2, note 5.

Page 30. — 1. **se faire des niches,** *playing tricks on each other.*

2. **qu'est-ce qu'ils ont donc,** *what in the world is the matter with them?* See also page 2, note 6.

Page 31. — 1. **cours,** *dancing school.*

2. **tout avocat que je suis,** *even though I am a lawyer.*

3. **en eut quelque dépit,** *was somewhat annoyed at it.*

Page 32. — 1. **c'est bien la peine,** *it is well (worth) the trouble.*

Page 33. — 1. **rien que pour le voir,** *merely to see him;* lit., "nothing but to see him."

Page 35. — 1. **il y a beau temps,** *it is a long time;* compare page 7, note 3.

Page 36. — 1. **fait gronder,** *caused to be scolded.* An active infinitive after *faire* is frequently translated as a passive.

2. **de quoi il s'agissait,** *what the matter was.*

3. **bien justes,** *rather tight.*

4. **cela allait encore,** "that went nevertheless"; *it served the purpose.*

Page 37. — 1. **celui-ci lui irait fort bien,** *this one would suit him very well.*

Page 38. — 1. **rien qu'à voir**; see page 33, note 1.

Page 39. — 1. **pour le coup**; see page 19, note 1.

Page 41. — 1. **ce n'est que là-bas,** *it is only yonder,* that is *au Palais;* see page 45, note 1.

Page 42. — 1. **avant qu'elle n'allât,** *before she went.* The subjunctive is regularly used after *avant que.* The sentence would also be correct without *ne.*

2. **qu'est-ce que cela veut dire,** *what does that mean?*

Page 44. — 1. **drôle de mine**; see page 5, note 5.

Page 45. — 1. **Palais,** for *Palais de Justice, court-house.*

Page 47. — 1. **cela ne veut pas dire**; see page 42, note 2.

Page 48. — 1. **ne tenait plus que,** *wanted only;* lit., "nothing more than."

Page 49. — 1. **livres d'étrennes,** *gift books. Étrenne* is a New Year's gift. Among the French, presents are more freely made at New Year than at Christmas.

2. **plus,** *no more.* Without a verb *plus* is negative.

Page 50. — 1. **je ne tiens pas;** see page 48, note 1.

Page 51. — 1. **si tu me faisais donner,** *if you should have (some one) give me.*

2. **Amboise,** a town with a famous old castle, about 125 miles south-west of Paris.

Page 52. — 1. **s'était un peu fait tirer l'oreille,** *had to be coaxed a little;* lit., "had to have his ears pulled a little."

Page 53. — 1. **d'une semelle,** *one step; semelle* is, literally, a shoe-sole.

Page 54. — 1. **il se fit;** see page 11, note 1.

2. **il faisait très beau,** *it was very fine (weather).*

Page 55. — 1. **faisait jeter . . . à la poule,** *made the hen utter.*

Page 56. — 1. **jouait . . . voir,** *played the queen who wishes to be well received.*

Page 57. — 1. **en avait le cœur gros,** *was affected by it.*

2. **c'est pas,** colloquial for *ce n'est pas.*

Page 58. — 1. **à part lui,** *to himself.*

Page 59. — 1. **il m'a tout . . . figure,** "he has the appearance of making a rather sorry figure," *he doesn't seem to be doing very well.*

Page 60. — 1. **à quoi bon faire des économies,** *what's the use of economizing.* You may as well have things as grand as possible.

2. **sais pas,** for *je ne sais (pas).*

3. **qu'est-ce que cela fait,** *what does that matter?*

Page 63. — 1. **travailleurs de la mer;** an allusion to the title of a well-known novel by Victor Hugo.

2. **que de,** *what.*
3. **bien,** *comfortable.*

Page 64. — 1. **à plat ventre,** *flat on his stomach.*
2. **Simbad le marin,** "Sindbad the Sailor" (Arabian Nights).

Page 66. — 1. **il ne s'agissait pas,** *it wouldn't do.*

Page 68. — 1. **lui,** for *il,* because there is no verb.
2. **hors de lui;** see page 7, note 1.

Page 69. — 1. **qu'as-tu?** see page 30, note 2.

Page 70. — 1. **que ça n'en a l'air,** *than it looks.* Compare page 59, note 1.

Page 71. — 1. **va-t'en,** imperative of *s'en aller.*

Page 72. — 1. **il s'en voulait,** *he was angry with himself.*
2. **à lui** (*his*), explains *sa,* which might mean *her.*

Page 75. — 1. **fit,** for *dit.*

Page 77. — 1. **ne répondait plus,** *would no longer be responsible* (*for his recovery*).

Page 79. — 1. **à lui;** see page 72, note 1.

VOCABULARY

A

à, to, at, in, by.
abandon, *m.*, abandonment, desertion.
abandonner, to abandon, desert.
abeille, *f.*, bee.
abord (d'), at first.
aborder, to land.
abords (aux), in. in the vicinity.
absence, *f.*, absence.
absolu-e, absolute, complete.
absolument, absolutely, completely.
abri, *m.*, shelter, lodging.
absorber, to absorb, engross.
abuser, to abuse, take advantage of.
accabler, to overwhelm.
accaparer, to take possession of.
accent, *m.*, accent.
accepter, to accept.
accès, *m.*, attack.
accident, *m.*, accident.
acclamer, to proclaim.
accompagner, to accompany.
accomplir, to accomplish, do.
accourir, to come quickly.
accueillir, to welcome, receive.
accuser, to accuse.
acheter, to buy.
achever, to finish, "settle."
acquitter, to free, acquit.
âcre, pungent.
acti-f, -ve, active.
adieu, *m.*, good-bye.
admettre, to admit; **admis**, admitted.
admirer, to admire.
admis, *part. of* **admettre**.
adopter, to adopt.
adoption, *f.*, adoption.
adresse, *f.*, address.
adresser, to address, direct.
adresser à (s'), to inquire of.
adroit, -e, clever, skilful.
affaire, *f.*, business, work, matter.
affairé, busy, bustling.
affamé, *m.*, starved, famished.
affection, *f.*, affection.
affectueu-x, -se, affectionate.
affreu-x, -se, horrible.
afin de, in order to.
agacer, to annoy.
âge, *m.*, age.
âgé, -e, aged, old.

agir, to act; **il s'agit**, the question is.
agiter, to agitate, wave, move.
agneau, *m.*, lamb.
agrandir, to enlarge.
agréable, agreeable.
agrémenter, to adorn.
ah! oh!
ahuri, bewildered.
aide, *f.*, aid, help.
aider, to help.
aigre, sharp.
aiguille, *f.*, needle.
aille, *pres. subj. of* **aller**.
ailleurs, besides, elsewhere.
aimable, amiable.
aimer, to love, like.
aîné, **-e**, older, oldest.
ainsi, thus, so.
air, *m.*, air, atmosphere, look; **-s**, manners, airs.
aise, *f.*, contentment, ease; glad.
aisé, **-e**, easy.
ajouter, to add.
aller, to go, fit, suit; **s'en aller**, to go away.
allonger, to lengthen.
allons! come!
allumer, to light.
allure, *f.*, gait.
alors, then.
alternant, alternating.
amasser, to accumulate, put aside.
ambition, *f.*, ambition.
âme, *f.*, soul.
amener, to bring.
Amérique, *f.*, America.
amical, **-e**, friendly.
ami, **-e**, *m. and f.*, friend.
amitié, *f.*, friendship.
amortir, to soften, break.
amour, *m.*, love.
amour-propre, *m.*, vanity, self-love.
amusant, **-e**, amusing.
amuser, to amuse.
an, *m.*, year.
anglais, English.
Anglaise, *f.*, English woman.
angoisse, *f.*, anguish.
anim-al, **-aux**, *m.*, animal.
animé, animated, lively.
année, *f.*, year.
anniversaire, *m.*, anniversary.
anse, *f.*, bay, cove.
antérieur, former, previous.
antichambre, *f.*, antechamber.
apaiser, to quiet.
apercevoir, to perceive, see.
aperçu, *part. of* **apercevoir**.
apparaître, to appear.
appareil, *m.*, dressing, apparatus.
apparent, **-e**, apparent.
appartement, *m.*, apartment.
appartenir, to belong.
apparu, *part. of* **apparaître**.
appel, *m.*, call.
appeler, to call; **s'appeler**, to be called, named.
appétit, *m.*, appetite.
applaudir, to applaud.
apporter, to bring.
apprendre, to learn, teach.
appris, *part. of* **apprendre**.
approche, *f.*, approach.

approcher, to approach.
appui, *m.*, footing, support.
appuyer (s'), to lean.
après, after.
après-midi, *f.*, afternoon.
araignée, *f.*, spider.
arbre, *m.*, tree.
architecture, *f.*, constructior.
argent, *m.*, money, silver.
argument, *m.*, argument.
armoire, *f.*, closet.
arracher, to pull out.
arrangement, *m.*, arrangement.
arranger (s'), to make an arrangement.
arrêter, to stop.
arrivée, *f.*, arrival.
arriver, to arrive, happen, come, succeed.
aspect, *m.*, aspect, appearance.
assaillir, to assault, attack.
asseoir (s'), to sit down.
asseyant, *pres. part of* **asseoir**.
assez, enough, quite.
assiette, *f.*, plate.
assis, *part of* **asseoir**.
assoupir (s'), to fall asleep.
assourdir, to deafen.
atroce, cruel.
attablé, **-e**, seated at table.
attacher, to fasten, attach.
attendant (en), in the meantime.
attendre, to wait, expect, wait for.
attendrir, to move, touch.
atteindre, to reach, seize.
atteinte, *f.*, reach.
attente, *f.*, waiting.
attentif, **-ve**, attentive.
attention, *f.*, attention.
attirant, **-e**, attractive.
attirer, to attract, draw.
attraper, to catch.
attribuer, to attribute.
attrister, to sadden.
attrouper (s'), to gather, flock.
au = **à le**.
aubaine, *f.*, good luck, windfall.
auberge, *f.*, inn.
aucun, **-e**, any; *with neg.*, no.
au-dessous, under, below.
au-dessus, on, above.
augmenter, to increase.
aujourd'hui, to-day.
auparavant, before, formerly.
auprès de, to, near.
aura, *fut. of* **avoir**.
aussi, also, therefore, as.
autant, as much.
automatique, automatic.
autoriser, to authorize.
autour, around.
autre, other.
autrefois (d'), former.
aux = **à les**.
avaler, to swallow.
avancer, to advance, help.
avant, before, formerly.
avantage, *m.*, advantage.
avec, with.
avenir, *m.*, future.
averse, *f.*, shower.
aventure, *f.*, adventure; **à l'—**, at random.
aventurer (s'), to venture.
aviser, to see.

avocat, *m.*, lawyer.
avoir, to have; **il y a**, there is, are; **il y avait**, there was, were; **avoir faim**, to be hungry.
avril, April.
ayant, *pres. part. of* **avoir**.

B

baguette, *f.*, stick, rod.
bah! pooh! pshaw!
baigner, to bathe.
baigneur, *m.*, bather.
baîller, to yawn.
bain, *m.*, bath.
baiser, *m.*, kiss.
baisser, to lower, bend.
bal, *m.*, ball, dance.
balai, *m.*, broom.
balayer, to sweep.
balancement, *m.*, rocking.
baleine, *f.*, whale.
ballottement, *m.*, tossing.
banc, *m.*, bench.
bande, *f.*, band, troupe.
barque, *f.*, little boat.
baroque, queer.
barrière, *f.*, fence.
bas, **-se**, low; **en —**, below, down; **là-—**, over there.
bastingage, *m.*, deck railing.
bat, *pres. of* **battre**.
bataille, *f.*, battle.
bateau, *m.*, boat, ship; **— à vapeur**, steamboat.
bâtiment, *m.*, building.
bâtir, to build.
battre, to beat; **se —**, to fight.
bavard, **-e**, talkative.
bavardage, *m.*, talk, chattering.
bavarder, to chatter, talk.
beau, **belle**, fine, handsome.
beaucoup, much, many.
bébé, *m.*, baby.
bêcher, to dig.
bel, **-le**, fine, handsome.
besogne, *f.*, work.
besoin, *m.*, want, need.
bétail, *m.*, cattle.
bête, stupid, silly; *f.*, beast.
bêtise, *f.*, nonsense.
beurre, *m.*, butter.
biais, *m.*, bias.
bien, well, much, very, very much, indeed, good, really, many; **— que**, although; **ou —**, or else.
bien-être, *m.*, happiness, comfort.
bientôt, soon.
billes, *f. pl.*, marbles.
billet, *m.*, ticket.
bis, brown, dark.
blanc, **-he**, white.
blessé, wounded (person).
blesser, to wound, hurt.
bleu, **-e**, blue.
blond, **-e**, pale, fair.
blondinette, light-haired girl.
blottir, to curl up, crouch.
blouse, *f.*, blouse.
bœuf, *m.*, ox.
boire, to drink; **but**, **drank**.
bois, *m.*, wood.
bol, *m.*, bowl.
bombé, curved, rounded.

bon, -ne, good, kind.
bondir, to bound, spring, leap.
bonheur, *m.*, happiness, good luck.
bonjour, good day, good morning.
bonne, *f.*, nurse; *adj.* good.
bonhomme, *m.*, gentleman.
bord, *m.*, bank, edge, shore.
border, to tuck up.
borne, *f.*, stone, mile-stone.
bosse, *f.*, hump, bump.
botanique, botanical.
bottines, *f. pl.*, boots, shoes.
bouche, *f.*, mouth.
bouchée, *f.*, mouthful, bite.
boucle, *f.*, curl.
boucler, to curl.
bouger, to move, stir.
bougie, *f.*, candle.
bouillir, to boil.
boule, *f.*, ball.
bouquet, *m.*, bunch, nosegay.
bourdonner, to buzz, hum.
bourg, village, hamlet.
bourru, -e, gruff, rude.
bourse, *f.*, purse.
bousculade, *f.*, hustling.
bout, *m.*, bit, piece, end.
bouteille, *f.*, bottle.
branle, *m.*, movement, motion.
bras, *m.*, arm.
brave, brave, honest; good, kind.
bravement, courageously.
brillant, -e, bright, shining.
briller, to shine.
brindilles, *f. pl.*, little straws.
brins, *m. pl.*, straws.
brisé, -e, broken, weak.
broder, to embroider.
broderie, *f.*, embroidery.
broncher, to flinch.
brouiller, to blur, trouble.
bruit, *m.*, noise.
brûler, to burn.
brun, -e, brown, dark.
brusque, rough, abrupt.
brusquement, suddenly.
brutal, -e, brutal, rude.
bruyant, -e, noisy.
buffet, *m.*, sideboard, refreshment room.
bureau, *m.*, study, office.
but, *pret. of* **boire**.

C

ça (cela), that.
cabinet, *m.*, room, office.
cacher, to hide, conceal.
cadeau, *m.*, present.
cadet, *m.*, younger brother.
cage, *f.*, cage.
calculer, to calculate.
câlin, -e, caressing, affectionate.
calme, quiet, peaceful.
calmer, to calm.
camarade, *m. and f.*, comrade.
campagne, *f.*, country.
campagnard, *m.*, countryman.
canapé, *m.*, sofa.
canard, *m.*, duck.
caneton, *m.*, duckling.
capable, able.
capitale, *f.*, capital.
capricieu-x, -se, capricious.

car, because, for.
caractère, *m.*, character.
caressant, **-e**, affectionate.
caresse, *f.*, caress.
caresser, to caress.
carte, *f.*, map, card.
cas, *m.*, case, event.
casser, to break.
cause, *f.*, cause.
causer, to cause, talk.
ce, that, this.
ceci, this.
céder, to yield.
cela, that.
célèbre, famous.
celui, that, that one.
celui-ci, **celui-là**, this one, that one.
cendres, *f. pl.*, ashes.
cent, one hundred.
cependant, nevertheless, yet.
cercle, *m.*, circle.
cercueil, *m.*, coffin.
certain, **-e**, certain, sure.
certainement, certainly.
certes, certainly.
certitude, *f.*, certainty.
cerveau, *m.*, brain.
cesse, *f.*, ceasing, end.
cesser, to cease.
cet, **cette**, this, that.
ceux, those.
chacun, each.
chagrin, *m.*, sorrow, grief.
chagriner, to pain, grieve.
chaise, *f.*, chair.
châle, *m.*, shawl.
chaleur, *f.*, heat.
chambre, *f.*, room.
chambrette, *f.*, little room.
champ, *m.*, field.
chance, *f.*, luck, chance.
changement, *m.*, change.
changer, to change.
chapeau, *m.*, hat.
chaque, each, every.
charcuterie, *f.*, pork.
charge, *f.*, charge, load.
charger, to charge, load; **se —**, to take charge of.
charitable, charitable.
charité, *f.*, charity.
charmant, charming.
charme, *m.*, charm.
chasser, to drive away, to hunt.
chat, *m.*, cat.
château, *m.*, castle.
chatouiller, to tickle.
chaud, **-e**, hot.
chauffer, to warm, heat.
chausser (se), to put on shoes.
chef, *m.*, chief, leader.
chemin, *m.*, road, way; **— de fer**, railroad.
cheminée, *f.*, chimney.
cher, **chère**, dear.
chercher, to seek, get.
chéri, dear, darling.
chev-al, **-aux**, *m.*, horse.
chevet, *m.*, bedside.
cheveux, *m.*, hair.
chez, at the house of; **chez eux**, at their house; **chez nous**, at our house; **chez soi**, at home.
chien, *m.*, dog.
chiffon, *m.*, rag.

chirurgien, *m.*, surgeon.
chocolat, *m.*, chocolate.
choisir, to choose.
choix, *m.*, choice.
choquer, to shock, offend.
chose, *f.*, thing.
chou, *m.*, cabbage.
chute, *f.*, fall.
ciel, *m.*, sky.
cigare, *m.*, cigar.
cimetière, *m.*, cemetery.
cinq, *m.*, five.
cinquantaine, *f.*, fifty.
citer, to mention, quote.
clair, -e, light, clear.
clarté, *f.*, light.
classe, *f.*, class.
client, *m.*, client, patient.
clin d'œil, *m.*, instant, wink.
cochon, *m.*, pig.
cœur, *m.*, heart; **de bon —,** cheerfully.
coffre, *m.*, box.
coin, *m.*, corner, piece, patch.
colère, *f.*, anger.
colin-maillard, *m.*, blindman's buff.
colline, *f.*, hill.
combien, how much.
comme, like, as, as it were.
commencement, *m.*, beginning.
commencer, to begin.
comment, how.
commission, *f.*, errand.
commode, *f.*, cupboard.
commode, convenient, comfortable.
compagnie, *f.*, company.
compagnon, *m.*, companion.
comparer, to compare.
compliqué, complicated.
composer, to compose.
complètement, entirely.
comprendre, to understand.
compris, *part. of* **comprendre.**
compter, to count.
concentrer, to concentrate.
concierge, *m. and f.*, porter, door-keeper.
conclusion, *f.*, conclusion.
condition, *f.*, condition.
conduite, *f.*, conduct.
confiance, *f.*, confidence.
confier, to confide, entrust.
congestionné, -e, flushed.
connaissance, *f.*, acquaintance, consciousness; **sans —,** unconscious.
connaître, to know.
connu, *part. of* **connaître.**
conscience, *f.*, knowledge, consciousness.
consentir, to consent.
considérable, considerable.
consoler, to console.
consterné, alarmed, dismayed.
constitution, *f.*, constitution.
conte, *m.*, tale, story.
contenir, to hold back, contain.
content, -e, glad, satisfied.
contenter, to content, satisfy.
continu, -e, continued.
continuer, to continue, go on.
contrarier, to annoy.
contre, against.

contre-cœur (à), unwillingly.
convaincre, to convince.
convalescence, *f.*, convalescence.
conversation, *f.*, talk.
copiste, *m.*, copier, copyist.
coque, *f.*, shell; **œuf à la —**, boiled egg.
coquille, *f.*, shell.
corde, *f.*, rope.
cordial, -e, kind, cordial.
cordial, *m.*, stimulant, restorative.
cordialement, kindly.
corps, *m.*, body.
corridor, *m.*, hall, passage.
costume, *m.*, dress, costume.
costumé, -e, dressed up.
côte, *f.*, shore, hill, side of a hill.
côté, *m.*, side, direction; **à —**, near by.
cou, *m.*, neck.
coucher, to sleep; **se —**, to lie down, go to bed.
couchette, *f.*, little bed.
coude, *m.*, elbow.
coudre, to sew; **cousu**, sewed.
couler, to flow, run.
couleur, *f.*, color.
coup, *m.*, blow; **tout d'un —**, all at once.
coupe, *f.*, cut.
couper, to cut.
couple, *m.*, couple.
cour, *f.*, court, yard.
courage, *m.*, courage.
courageu-x, -se, courageous.
courant, *m.*, current.
courant, *pres. part. of* **courir**.
courir, to run.
couronner, to crown.
cours, *m.*, class.
court, -e, short.
cousait, *imperf. of* **coudre**.
cousin, *m.*, **-e**, *f.*, cousin.
cousu, *part. of* **coudre**.
coûter, to cost.
couvée, *f.*, brood.
couver, to hatch, ruminate.
couvercle, *m.*, top, lid.
couvert, *part. of* **couvrir**.
couverture, *f.*, cover.
couvrir, to cover.
crabe, *m.*, crab.
craindre, to fear.
cramponner (se), to cling.
crêmeux, creamy.
creu-x, -se, hollow.
crêve-cœur, *m.*, heart-break.
crier, to scream, cry.
cri, *m.*, scream, cry.
crime, *m.*, crime.
croire, to believe.
croyais, *imp. of* **croire**.
cru, *part. of* **croire**.
cruauté, *f.*, cruelty.
cruel, -le, cruel.
crut, *pret. of* **croire**.
cueillir, to pick, gather.
cuisine, *f.*, kitchen.
culotte, *f.*, knee-breeches.
cultivateur, *m.*, cultivator, farmer.
cultiver, to cultivate.
curieusement, curiously.
curieu-x, -se, curious.
curiosité, curiosity.

D

dame, *f.*, lady.
danger, *m.*, danger.
dangereu-x, -se, dangerous.
dans, in.
danse, *f.*, dance.
danser, to dance.
danseu-r, *m.*, **-se**, *f.*, dancer, partner.
davantage, more.
de, of, to.
débarbouiller, to wash.
débarcadère, *m.*, landing.
débattre (se), to struggle, fight.
debout, standing.
débris, *m.*, remains.
débrouiller (se), to get along.
début, *m.*, beginning.
déchiqueté, -e, broken, jagged.
décidément, decidedly, certainly.
décider (se), to decide.
déclarer, to declare.
déconcerté, -e, confused.
décontenancé, -e, abashed.
découdre, to rip.
découvrir, to uncover, discover.
décrire, to describe.
décrocher, to take down.
dédale, *m.*, labyrinth.
dédaigner, to disdain, neglect.
dedans, inside.
défaut, *m.*, fault, want, lack.
défendre, to forbid, defend.
défigurer, to disfigure.
dégager (se), to appear.
dégonfler, to lessen, lower.
dégringoler, to tumble down.
déguisement, *m.*, disguise.
dehors, out of doors, outside.
déjà, already.
déjeuner, *m.*, breakfast, lunch.
delà (au), beyond.
délicat, -e, delicate, fastidious.
délices, *m. pl*, joys, pleasures.
délivrer, to deliver.
demain, *m.*, to-morrow.
demande, *f.*, demand, request.
demander, *f.*, to ask, ask for.
démesurément, excessively.
demeurer, to live, remain.
demi, -e, half; **— sourire**, *m.*, slight smile.
dent, *f.*, tooth.
dentelle, *f.*, lace.
départ, *m.*, departure.
dépasser, to surpass, go beyond, pass by.
dépaysé, -e, lost, out of one's element.
dépêche, *f.*, telegram.
dépêcher (se), to make haste.
dépendre, to depend.
dépenser, to spend.
dépérir, to waste away.
dépit, *m.*, annoyance, spite.
déplaisante, disagreeable.
déplaisir, *m.*, annoyance.
déplier, to unfold.
déployer, to display.
déposer, to put down, deposit.
depuis, since, from.
derni-er, -ère, last.
dérober, (se), to disappear.
derrière, behind.

dès, from; — **que**, as soon as.
descendre, to descend, come down, stop.
descente, *f.*, going down, descent.
désert, -e, deserted.
désespéré, hopeless, despairing.
désespérer, to despair.
désespoir, *m.*, despair.
déshabiller (se), to undress.
déshonneur, *m.*, disgrace.
désigner, to designate, point out.
désir, *m.*, desire, wish.
désirer, to desire, to wish.
dessus (au), above.
dessus (le), *m.*, the upper hand.
détacher, to detach, loose.
détaler, to run away, get out.
déterminé, -e, definite.
déterminer, to determine.
détester, to detest.
détonner, to be out of place.
détruire, to destroy.
dette, *f.*, debt.
deux, two; **tous** —, both.
devant, in front of.
devenir, to become.
deviendrai, *fut. of* **devenir**.
devint, *pret. of* **devenir**.
deviner, to guess.
devoir, to owe, be obliged, to be, must.
devoir, *m.*, duty, task.
dévouement, *m.*, devotion.
dialogue, *m.*, dialogue.
diamant, *m.*, diamond.
dictée, *f*, dictation.
Dieu, *m.*, God.
différent, -e, different.
difficile, difficult, hard.
dilater, to dilate.
dimanche, *m.*, Sunday.
diminuer, to diminish.
dîner, to dine.
dîner, *m.*, dinner.
dînette, *f.*, lunch.
dire, to say, tell.
direction, *f.*, direction.
diriger, to direct.
dis, *pres. of* **dire**.
disait, *imp. of* **dire**.
discrètement, gently, cautiously
disparaître, to disappear.
disparition, *f.*, disappearance.
disposer, to dispose, incline.
distance, *f.*, distance.
distinguer, to distinguish.
distraire, to entertain, divert.
distrait, absent-minded.
dit, from **dire**.
divagations, *f.*, ravings.
divaguer, to rave, wander.
divertir, to amuse.
dix, ten.
dixième, *f.*, tenth.
docteur, *m.*, doctor.
doigt, *m.*, finger.
dois, doit, *pres. of* **devoir**.
domaine, *m.*, domain, department.
domestique, *m.*, servant.
dominer, to dominate, overlook.
dommage, *m.*, pity.
don, *m.*, gift.
donc, then, therefore.

donner, to give, look, open.
dont, whose, of which, from which.
doré, **-e**, golden.
dormir, to sleep.
dort, *pres. of* **dormir**.
doubler, to double, line.
doublure, *f.*, lining.
doucement, gently, quietly.
douceur, *f.*, pleasure.
douleur, *f.*, pain.
douloureusement, painfully.
douloureu-x, **-se**, painful.
doute, *m.*, doubt.
douter, to doubt; **se —**, to suspect.
dou-x, **-ce**, sweet, gentle, soft.
dresser (se), to rise, stand up.
droit, *m.*, right.
droite, *f.*, right, right hand.
drôle, funny.
du = **de le**.
dû, **due**, *part. of* **devoir**.
dur, **-e**, hard.
durer, to last.
dut, *pret. of* **devoir**.
duvet, *m.*, down.

E

eau, *f.*, water.
ébloui, dazzled.
échapper, to escape.
échouer, to fail.
éclaboussement, *m.*, splashing.
éclabousser, to splash.
éclair, *m.*, flash.
éclat, *m.*, brilliancy, burst.
éclater, to burst out; **— de rire**, to burst out laughing, laugh aloud.
école, *f.*, school.
écorcher, to skin, scratch.
écouler, to pass.
écouter, to listen, hear.
écraser, to crush.
écrier (s'), to exclaim.
écrire, to write.
écriture, *f.*, writing, handwriting.
écurie, *f.*, stable.
éducation, *f.*, education.
effacé, dim.
effacer, to rub out; **s'—**, to disappear.
effarement, *m.*, terror.
effarouchement, *m.*, fright.
effet, *m.*, effect; **en —**, in fact, indeed.
effort, *m.*, effort.
effrayer, to frighten.
égal, **-e**, equal.
eh bien! well!
élancer (s'), to rush, run, throw.
élastique, elastic.
élégant, **-e**, elegant.
élève, *m.*, pupil.
élever, to lift, bring up.
elle, she, it; **— -même**, herself.
éloigner, to distance; **s'—**, depart, go away.
embarcation, *f.*, boat.
embarquer, to embark.
embarras, *m.*, embarrassment.
embarrasser, to embarrass.
embaucher, to engage.
embouchure, *f.*, mouth.

embrasser, to embrace, kiss.
emmener, to take away.
émotion, *f.*, emotion, sensation.
émouvoir, to move.
emparer (s'), to take possession of.
empêcher, to prevent.
emporter, to carry away, take along.
empreinte, *f.*, impression.
ému, moved, touched.
en, in, by, into, as, like.
en, of it, of them, some.
enchanté, enchanted.
enchantement, *m.*, magic.
enchanter, to charm, delight.
encombrer, to obstruct.
encore, still, again, yet, too.
encourager, to encourage.
endetter (s'), to go into debt.
endolori, -e, sore.
endormir (s'), to go to sleep.
endroit, *m.*, place.
énergie, *f.*, energy.
énergique, energetic.
enfant, *m.*, child.
enfermer, to shut up, shut in.
enfiler, to thread.
enfin, at last, finally.
enfoncer, to thrust in, bury.
engloutir, to sink, bury.
engraisser, to fatten.
enjamber, to step over, climb.
enlever, to take away,
ennui, *m.*, worry, ennui.
ennuyé, -e, tired, disgusted.
ennuyer (s'), to weary, get tired.
ennuyeu-x, -se, tiresome.
énorme, enormous, large.
enragé, eager, active.
enseigner, to teach.
ensemble, together.
ensoleillé, -e, sunshiny.
entendre, to hear, intend, understand.
enterrement, *m.*, funeral.
enti-er, -ère, entire.
entourer, to surround.
entrain, *m.*, vim, enthusiasm.
entre, between, among.
entrée, *f.*, entrance.
entrer, to go in, enter.
entrevoir, to perceive.
entr'ouverte, half-open.
envelopper, to envelop, hold.
enverrai, *fut. of* **envoyer.**
envers, toward.
envie, *f.*, desire.
envoi, *m.*, a sending, shipment.
envoyer, to send.
épais, -se, thick, heavy.
épaule, *f.*, shoulder.
épée, *f.*, sword.
épouser, to marry.
épuiser, to exhaust.
escalier, *m.*, staircase, stairs.
espace, *m.*, room, space.
espèce, *f.*, sort, kind.
espérer, to hope, expect.
espoir, *m.*, hope.
esprit, *m.*, mind.
esquiver (s'), to escape.
essayer, to try.
essuyer, to wipe.
estomac, *m.*, stomach.
et, and.

étable, stable, shed.
étage, *m.*, floor, story.
étaler, to show.
étape, *f.*, day's journey.
état, *m.*, state.
été, *m.*, summer.
été, *part. of* **être**.
éteindre, to put out.
étendre, to stretch out.
éternellement, constantly.
étincelant, **-e**, shining, sparkling.
étoffe, *f.*, stuff, material.
étoile, *f.*, star.
étonnement, *m.*, wonder, astonishment.
étonné, **-e**, astonished.
étonner, to astonish; **s'—**, be astonished.
étouffer, to suffocate, stifle.
étourdi, stunned.
étrange, queer, strange.
étrangement, singularly.
étranger, *m.*, stranger.
étranger, **-ère**, strange.
être, to be.
être, *m.*, being.
étroit, **-e**, narrow.
étude, *f.*, study.
étudier, to study.
eu, *part.*, **eut**, *pret. of* **avoir**.
eux, they, them.
évanoui, fainting.
éveiller (s'), to awake.
événement, *m.*, event.
évident, evident.
éviter, to avoid.
évolution, *f.*, evolution.
exact, precise.
exaltation, *f.*, enthusiasm.
examiner, to examine.
exclamation, *f.*, exclamation.
excursion, *f.*, excursion.
excuse, *f.*, excuse.
excuser, to excuse.
exemple, *m.*, example.
exiger, to order, require, demand.
existence, *f.*, existence.
expédier, to hurry through, send.
explication, *f.*, explanation.
expliquer, to explain.
explosion, *f.*, outburst.
exprès, on purpose, expressly.
exquis, **-e**, exquisite.
extérieur, *m.*, exterior, outer.
extraordinaire, extraordinary.
extrême, great, extreme.

F

fabriquer, to make.
fâché, **-e**, angry, sorry.
fâcheu-x, **-se**, annoying, disagreeable.
facile, easy.
facilement, easily.
facilité, *f.*, facility, opportunity.
façon, *f.*, manner; **de — que**, so that.
faible, weak, fainting.
faible, *m.*, weakness.
faiblesse, *f.*, weakness.
faiblir, to yield, give way.
faillir, to fail, miss, come near.
faim, *f.*, hunger; **avoir —**, be hungry.

faire, to do, make, act, be.
fait, *m.*, fact; **tout à —**, altogether.
falaise, *f.*, cliff.
falloir, to be obliged, to be necessary, must.
fameu-x, -se, famous, large.
famille, *f.*, family.
fantastique, fantastic.
fatigue, *f.*, fatigue.
fatigué, -e, tired.
fatiguer, to tire.
faucher, to reap.
faudra, *fut. of* **falloir**.
faut, *pres. of* **falloir**.
faute, *f.*, fault.
faute (de), for want of.
fauteuil, *m.*, armchair.
favori, *m.*, favorite.
fée, *f.*, fairy.
féerie, *f.*, enchantment, fairyland.
femme, *f.*, woman, wife.
femme de chambre, *f.*, maid.
fenêtre, *f.*, window.
fente, *f.*, crack, chink.
fer, *m.*, iron.
fera, *fut. of* **faire**.
ferme, *f.*, farm, farm-house.
ferme, firm, solid.
fermer, to shut.
fermeté, *f.*, firmness.
fermier, *m.*, farmer.
fermière, *f.*, farmer's wife.
fervent, -e, fervent.
ferveur, *f.*, devotion, fervor.
fête, *f.*, feast.
fêter, to celebrate.
feu, *m.*, fire.
feuille, *f.*, leaf, sheet.
fi-er, -ère, proud, haughty.
fièvre, *f.*, fever.
figure, *f.*, face.
figurer (se), to imagine.
fil, *m.*, thread.
file, *f.*, file, line.
fille, *f.*, girl, daughter.
fils, *m.*, son.
fin, *f.*, end; **à la —**, finally.
fin, -e, fine.
finir, to finish.
firent, *pret. of* **faire**.
firmament, *m.*, firmament, sky.
fisses, *past subj. of* **faire**.
fit, *pret. of* **faire**.
fixement, steadily.
flairer, to smell, scent.
flambé, ruined, done for.
flâner, to idle, "loaf."
flaque, *f.*, puddle, patch.
fleur, *f.*, flower.
fleuve, *m.*, river.
foi, *f.*, faith.
foin, *m.*, hay.
fois, *f.*, time; **une —**, once.
folie, *f.*, madness.
folle, foolish.
folle, *f.*, mad woman.
follement, madly, greatly.
fond (au), at bottom, at heart.
font, *pres. of* **faire**.
force, *f.*, strength, force.
forcer, to force, compel.
forêt, *f.*, forest.
former, to form, make.
fort, -e, strong, loud, hard.

fort, *adv.*, very, much.
fort, *m.*, fort, fortress.
fortement, largely.
fortification, *f.*, fort.
fortifié, strong.
fortifier (se), to grow strong.
fortune, *f.*, fortune.
fossé, *m.*, ditch.
fou, folle, crazy, mad, too fond of.
fou, *m.*, madman.
foule, *f.*, crowd.
fourmilière, *f.*, ant-hill.
fourmis, *f.*, ant.
fourrer, to cram, stuff, put.
fragment, *m.*, fragment.
frais, fraîche, fresh, cool.
France, *f.*, France.
français, -e, French.
franchement, frankly.
frange, *f.*, fringe.
frapper, to strike, rap.
frêle, frail, delicate.
fréquent, -e, frequent.
frère, *m.*, brother.
friand, -e, fond of.
frisé, -e, curly.
friser, to curl.
frisson, *m.*, shiver, shudder.
froid, -e, cold; **avoir —**, be cold.
froisser, to hurt, offend.
froncé, -e, wrinkled, frowning.
front, *m.*, forehead.
frotter, to rub.
fumée, *f.*, smoke.
fumer, to smoke.
furieusement, furiously.
furieu-x, -se, furious.
fut, *pret. of* **être**.

G

gagner, to earn, win.
gai, -e, gay, cheerful, lively.
gaillard, *m.*, fellow.
gaîment, gaily.
gamin, *m.*, boy, urchin.
gamine, *f.*, girl.
garçon, *m.*, boy.
garçonnet, *m.*, little boy.
garde, *f.*, care; **prendre —**, pay attention.
garder, to keep.
gare, *f.*, railway station.
gâteau, *m.*, cake.
gâter, to spoil; **se —**, become bad.
gauche, *f.*, left, awkward.
gauchement, awkwardly.
gazon, *m.*, grass, sod, turf.
gémir, to moan, groan.
gémissement, *m.*, moaning.
gêne, *f.*, embarrassment.
gêné, -e, embarrassed.
gêner, to embarrass, trouble.
général, *m.*, general; **en —**, generally.
généralement, generally.
genou, *m.*, knee.
genre, *m.*, sort, kind.
gens, *m. pl.*, people.
gentil, -le, nice, pretty.
gentillesse, *f.*, grace, amiability.
gentiment, pleasantly, kindly.
géographie, *f.*, geography.
gésir, to lie.

geste, *m.*, gesture, movement.
gisait, *imperf. of* **gésir.**
gîte, *m.*, resting-place, lodging.
glace, *f.*, mirror, ice.
glisser, to slip, glide, put.
gonfler, to swell, inflate.
gorge, *f.*, throat.
gourmand, -e, gluttonous.
goût, *m.*, taste.
goûter, *m.*, lunch.
goûter, to taste.
grâce, *f.*, pardon, mercy.
gracieusement, gracefully.
grain, *m.*, grain, corn.
grand, -e, big, tall, large, great.
grandeur, *f.*, greatness.
grandir, to grow.
grange, *f.*, barn.
gras, -se, greasy.
gravement, gravely.
grelotter, to shiver.
grimper, to climb.
gris, -e, gray, dull, cloudy.
gronder, to scold.
gronderie, *f.*, scolding.
gros, -se, large, heavy, great.
groupe, *m.*, group.
guère (ne), hardly, scarcely.
guérir, to cure, recover, get well.
guérison, *f.*, cure, recovery.
guerre, *f.*, war.
guetter, to watch for.
guide, *m.*, guide.

H

habile, clever, skilful.
habilement, skilfully.
habiller, to dress.
habitation, *f.*, house.
habiter, to live in, inhabit.
habitude, *f.*, habit.
habitué, -e, accustomed.
habituer (s'), to become accustomed.
haillon, *m.*, rag, tatter.
haine, *f.*, hatred.
hallucination, *f.*, hallucination.
hanter, to haunt.
hardiment, boldly.
hâte, *f.*, haste, hurry.
hâter (se), to hasten.
hausser, to raise, shrug.
haut, -e, high, loud.
haut, *m.*, top; **là- —,** above, up there.
hauteur, *f.*, height.
hébété, -e, dazed.
herbe, *f.*, herb, grass; **mauvaise —,** weeds.
héroïque, heroic.
héros, *m.*, hero.
hésiter, to hesitate.
heure, *f.*, hour, o'clock.
heureu-x, -se, happy.
heureusement, happily, fortunately.
hier, yesterday.
hirondelle, *f.*, swallow.
histoire, *f.*, history, story.
hiver, *m.*, winter.
homme, *m.*, man, husband.
honnête, honest.
honneur, *m.*, honor
honte, *f.*, shame.

honteu-x, -se, ashamed, confused, disgraceful.
horreur, *f.*, horror.
horriblement, terribly.
hors, outside, beside.
hospitalière, friendly, hospitable.
hostile, hostile.
hôtel, *m.*, hotel.
humide, damp.
humilier, to mortify.
hurler, to scream, howl.

I

ici, here.
idée, *f.*, idea.
ignorer, to be ignorant of.
il, he, it.
île, *f.*, island.
illuminer, to illuminate, light up.
image, *m.*, picture, image.
imaginaire, imaginary.
imaginer, to imagine, think.
imiter, to imitate.
immense, great.
immobile, unmoved.
impatience, *f.*, impatience.
impatient, impatient.
impatientant, -e, irritating.
importance, *f.*, importance.
importer, to matter.
impossible, impossible, unable.
imprudent, -e, imprudent.
impuissant, -e, incapable.
inanimé, -e, inanimate, lifeless.
inaperçu, -e, unnoticed.
inattendu, -e, unexpected.
inattentif, inattentive.
incapable, unable.
incommoder, to incommode, disturb.
inconnu, -e, unknown.
indécis, -e, undecided, hesitating.
indéfiniment, vaguely.
indépendance, *f.*, independence.
indication, *f.*, sign, indication.
indignation, *f.*, indignation.
indigné, indignant.
indigner (s'), to be indignant.
indiquer, to indicate, point out.
individu, *m.*, individual, man.
inférieur, lower.
influencer, to influence.
informer, to inform; **s'—,** to inquire.
ingrat, -e, ungrateful.
injuste, unjust.
injustice, *f.*, injustice.
inoccupé, -e, unoccupied.
inouï, -e, unheard of.
inquiétude, *f.*, uneasiness.
insensé, -e, excessive, foolish.
insensible, indifferent
installation d'été, *f.*, summer home.
installer, to place, install.
instant, *m.*, instant, moment.
instinct, *m.*, instinct.
intelligence, *f.*, intelligence, mind.
intelligent, intelligent.
intention, *f.*, intention.
intéresser, to interest.
intérêt, *m.*, interest.

interminable, endless.
introduire, to introduce, present.
inutile, useless.
inventer, to invent.
invention, *f.*, invention.
inviter, to invite.
involontaire, involuntary.
irai, *fut. of* **aller**.
irréguli-er, -ère, irregular.
irregulièrement, irregularly.
ivoire, *m.*, ivory.

J

jaillir, to spurt.
jalou-x, -se, jealous.
jamais, ever; **ne . . . —**, never.
jambe, *f.*, leg.
jambon, *m.*, ham.
jaquette, *f.*, jacket.
jardin, *m.*, garden.
jargon, *m.*, jargon, dialect.
jatte, *f.*, milk pan.
jaune, yellow.
jaunâtre, yellowish.
je, I.
Jean, John.
jeter, to throw, place, put.
jeu, *m.*, game, play.
jeune, young.
joie, *f.*, joy, pleasure.
joindre (se), to join; **joint**, joined.
joli, -e, pretty.
joue, *f.*, cheek.
jouer, to play, gamble.
jouet, *m.*, plaything, toy.
joueur, *m.*, player.
joujou, *m.*, toy.
jour, *m.*, day.
journal, *m.*, newspaper, **diary**.
journée, *f.*, day.
joyeusement, joyfully, **brightly**.
joyeu-x, -se, joyful, **pleasant**, cheerful.
jucher, to perch, sit.
juger, to judge.
juillet, July.
juin, June.
jurer, to swear.
jusqu'à, to; **jusque là**, there, to there.
justaucorps, *m.*, short coat, jacket.
juste, just, tight, right; **au —**, exactly.

K

kilomètre, *m.*, kilometre (about $\frac{5}{8}$ of a mile).

L

là, there; **—bas**, yonder.
là-haut, up there.
lâche, *m.*, coward.
lâcher, to let go, release.
laid, -e, ugly.
laine, *f.*, wool.
laisser, to leave, let, **permit**.
lait, *m.*, milk.
laiterie, *f.*, dairy.
laitière, *f.*, milkmaid.
lame, *f.*, blade.
lamenter (se), to lament, complain.
lancer, to throw, cast, **start**, launch.

langue, *f.*, tongue, language.
laquais, *m.*, footman, servant.
laquelle, which.
lard, *m.*, pork.
large, broad, wide; **au —**, out to sea.
larme, *f.*, tear.
las, -se, tired, weary.
lasser, to tire, tire of.
laver, to wash.
lavoir, *m.*, lavatory, washing place.
le, the, him, it.
lécher, to lick, lap.
leçon, *f.*, lesson.
lecture, *f.*, reading.
lég-er, -ère, light, fickle, trifling.
légume, *m.*, vegetable.
lendemain, next day.
lente, slow, heavy.
lentement, slowly.
lequel, which.
lestement, quickly.
lettre, *f.*, letter.
leur, their, them.
lever (se), to get up, rise.
lèvre, *f.*, lip.
liberté, *f.*, liberty.
libre, free.
lier, to bind.
lieu, *m.*, place; **au —**, instead
ligne, *f.*, line.
lime, *f.*, file.
lin, *m.*, flax.
linge, *m.*, linen, clothing.
lire, to read.
lisait, *imperf. of* **lire**.
lit, *m.*, bed.
literie, *f.*, bedding.
litière, *f.*, bedding for animals.
livre, *m.*, book.
livrée, *f.*, livery.
livrer, to deliver.
logement, *m.*, lodging, dwelling.
loger, to lodge, stay.
logis, *m.*, home.
loin, far, far off, afar.
lointain, *m.*, distance.
Loire, name of a river.
longer, to border on, run along.
longtemps, long, a long time.
long, -ue, long; **le — de**, along.
longuement, for a long time.
loque, *f.*, rag, tatter.
lorsque, when.
loterie, *f.*, lottery.
loup, *m.*, wolf.
lourdeur, *f.*, heaviness, weight.
lucidité, *f.*, reason, lucidity.
lugubre, mournful, dreary.
lui, he, him; **—même**, himself.
lumière, *f.*, light.
luxe, *m.*, luxury.

M

ma, my.
machinal, -e, mechanical.
machinalement, mechanically.
maçon, *m.*, mason.
madame, *f.*, madam, Mrs.
mai, May.
maigre, thin, poor.
main, *f.*, hand.
maintenant, now.
mais, but, why.

maison, *f.*, house; **à la —,** at home.
maître, *m.*, master.
maîtresse, *f.*, mistress.
mal, badly, wrong; **se trouver —,** to faint.
mal, *m.*, harm, wrong, pain, trouble, hurt.
malade, sick, ill.
malade, *m.*, *f.*, patient.
maladie, *f.*, illness.
maladresse, *f.*, awkwardness.
maladroit, -e, awkward.
maladroitement, awkwardly.
malaise, *f.*, discomfort.
malgré, notwithstanding.
malheur, *m.*, misfortune.
malheureu-x, -se, unhappy, unfortunate.
malin, *m.*, rogue.
malle, *f.*, trunk.
maman, *f.*, mother, mamma.
manche, *f.*, handle, stick.
manger, to eat.
manière, *f.*, manner, way.
manœuvre, *m.*, workman, laborer.
manœuvrer, to manœuvre.
manquer, to miss, lack, want.
mansarde, *f.*, garret, attic.
manteau, *m.*, cloak, mantle.
marbre, *m.*, marble.
marchand, *m.*, merchant.
marche, *f.*, step, march, walking.
marcher, to walk.
marcheur, *m.*, walker, traveler.
mare, *f.*, pool.
marée, *f.*, tide.
mari, *m.*, husband.
mariée, *f.*, bride, wife.
marier (se), to marry, get married.
marin, *m.*, sailor.
marmot, *m.*, child, brat.
marque, *f.*, mark.
marquer, to mark.
mars, March.
masse, *f.*, heap.
matin, *m.*, morning.
matinée, *f.*, morning.
maudir, to curse.
mauvais, -e, bad, spoiled.
mécanique, mechanical.
médecin, *m.*, doctor.
médecine, *f.*, medicine.
méfier (se), to mistrust.
meilleur, -e, better, best.
mélancoliquement, sadly.
mélange, *m.*, mixture.
mêler, to mix, mingle.
même, same, even.
mémoire, *f.*, memory.
mendiant, *m.*, beggar.
mendier, to beg.
mener, to lead, take.
mentir, to lie.
mépris, *m.*, contempt.
mépriser, to despise.
mer, *f.*, sea.
merci, thank you, thanks.
mère, *f.*, mother.
mériter, to deserve.
merveille, *f.*, marvel.
merveilleu-x, -se, marvelous.
mésaventure, *f.*, mishap.

mesdames, *f. pl.*, ladies.
messieurs, gentlemen.
mesure, *f.*, measure, time; **à — que**, as.
métamorphose, *f.*, change, transformation.
mettre, to put; **se — à**, to begin.
meuble, *m.*, a piece of furniture.
meule, *f.*, stack, cock, pile.
meure, meurt, *pres. of* **mourir**.
meurtrir, to bruise, wound.
mieux, better, best.
miette, *f.*, crumb.
mignon, -ne, cute, small, pretty.
mi-hauteur, middle (of the height).
milieu, *m.*, midst, middle.
mille, thousand.
mince, narrow, thin, slender.
mine, *f.*, grimace, look.
minuscule, tiny.
minute, *f.*, minute.
mirent, *pret. pl. of* **mettre**.
mis, *part. of* **mettre**.
misère, *f.*, trouble.
miss, Miss.
mit, *pret. of* **mettre**.
mobilier, *m.*, furniture.
modèle, *m.*, model, pattern.
moi, I, me.
moindre, less, least.
moins, less; **au —, du —**, at least.
mois, *m.*, month.
moisi, mouldy.
moisson, *f.*, harvest.
moitié, *f.*, half.
mol, mou, *m.*, **molle**, *f.*, soft.
mollement, softly, indolently.
moment, *m.*, moment.
mon, my.
mondain, -e, worldly.
monde, *m.*, world, people; **tout le —**, everybody.
monotone, monotonous.
monsieur, *m.*, sir, Mr., gentleman.
monstre, *m.*, monster.
monstrueu-x, -se, monstrous, horrible.
montagne, *f.*, mountain.
montant, *m.*, rising.
monter, to climb, rise, go up.
montrer, to show, point out.
moquer (se), to make fun of, laugh at.
moquerie, *f.*, jeer, derision.
moqueur, mocking, derisive.
morceau, *m.*, piece, bit.
mordre, to bite.
morsure, *f.*, bite, sting.
mort, -e, dead; *n.*, *f.*, death.
mot, *m.*, word.
motte, *f.*, lump.
mou, soft.
mouche, *f.*, fly.
mouchoir, *m.*, handkerchief.
moue, *f.*, grimace, face.
mouillé, -e, wet.
mouiller, to wet.
mourir, to die.
moutard, *m.*, youngster.
mouvement, *m.*, movement.
moyen, *m.*, way, means.
multiple, numerous, extensive.
mur, *m.*, wall.

mûr, **-e**, ripe.
muraille, *f.*, wall.
mûrir, to ripen.
murmure, *m.*, murmur.
murmurer, to murmur, whisper.
musique, *f.*, music.

N

nager, to swim.
nageur, *m.*, swimmer.
naï-f, **-ve**, simple.
naissance, *f.*, birth.
naître, to be born; **né**, **-e**, born.
nappe, *f.*, table-cloth, sheet, patch.
narines, *f. pl.*, nostrils.
nature, *f.*, nature.
naturel, **-le**, natural.
naturellement, naturally.
naufrage, *m.*, shipwreck.
naufragé, **-e**, shipwrecked (person).
navire, *m.*, ship.
navré, **-e**, grieved, mournful.
né, *part. of* **naître**.
ne . . . pas, not.
net, **-te**, clear.
nettement, clearly.
neu-f, **-ve**, new.
neveu, *m.*, nephew.
nez, *m.*, nose.
ni, neither.
nid, *m.*, nest.
nièce, *f.*, niece.
nœud, *m.*, knot.
noir, **-e**, black, dark, thick.
noix, *f.*, nut.
nom, *m.*, name.
nombre, *m.*, number.
nommer, to name.
non, no, not.
nord, *m.*, north.
note, *f.*, bill.
notion, *f.*, idea.
notre, our.
nôtre, **-s** (**le**, **la**, **les**), ours.
nourrir, to feed.
nourriture, *f.*, food.
nouv-eau, **-elle**, new; **de nouveau**, again, anew.
nouvelles, *f. pl.*, news.
novembre, November.
nu, **-e**, naked, bare.
nuit, *f.*, night.
nul, **-le**, no; — **part**, nowhere.
nullement, (not) at all.

O

obéir, to obey.
obéissant, **-e**, obedient.
obscurité, *f.*, dark.
observer, to watch.
obsession, *f.*, preoccupation.
obstiner (s'), to insist, persist.
obtenir, to obtain.
occasion, *f.*, opportunity.
occuper, to occupy, busy.
océan, *m.*, ocean.
odeur, *f.*, smell, perfume, odor.
odoriférant, **-e**, sweet-smelling.
œil, *m.* (*pl.* **yeux**), eye.
œuf, *m.*, egg; — **à la coque**, boiled egg.

offert, *part. of* **offrir**.
offrir, to offer.
ogre, *m.*, ogre.
oh! ah!
ohé! hallo!
oignon, *m.*, onion.
oiseau, *m.*, bird.
ombragé, **-e**, shaded.
ombre, *f.*, shade.
on, one, some one, somebody, they.
oncle, *m.*, uncle.
onze, eleven.
opération, *f.*, operation.
opinion, *f.*, opinion.
or, *m.*, gold.
or, but, however.
ordinaire, ordinary.
ordre, *m.*, order, command.
oreille, *f.*, ear.
oreiller, *m.*, pillow.
organiser, to organize.
orgueil, *m.*, pride.
orné, **-e**, adorned.
orphelin, *m.*, orphan.
oser, to dare.
ôter, to take away, take off.
ou, or; — **bien**, or else.
où, where, when, in which.
oubli, *m.*, forgetfulness.
oublier, to forget.
oui, yes.
outre, besides.
ouvert, **-e**, *part. of* **ouvrir**.
ouvrage, *m.*, work.
ouvrier, *m.*, workman.
ouvrière, *f.*, working woman.
ouvrir, to open.

P

paille, *f.*, straw.
pain, *m.*, bread, loaf.
paire, *f.*, pair.
pâle, pale.
palier, *m.*, landing.
pâlotte, pale, palish.
panier, *m.*, basket.
pantalon, *m.*, trousers.
papa, *m.*, father.
papier, *m.*, paper.
Pâques, Easter.
paquet, *m.*, bundle, parcel.
par, by, through.
paradis, *m.*, Paradise.
paraître, to appear.
parc, *m.*, park.
parce que, because.
pardon, *m.*, pardon.
pardonner, to pardon.
pareil, **-le**, same, equal, such, like.
parent, *m.*, parent, relative.
paresse, *f.*, idleness.
paresseu-x, **-se**, idle, idler.
parfait, **-e**, perfect.
parfaitement, perfectly.
parfois, sometimes.
parisien, *m.*, **-ne**, *f.*, Parisian.
parler, to talk, speak.
parmi, among.
parole, *f.*, word, speech.
part, *f.*, part, portion; **à —**, aside; **quelque —**, somewhere.
partager, to divide, share.
particuli-er, **-ère**, particular, special.

partie, *f.*, game, part, trip; — **de campagne**, *f.*, excursion to the country.
partir, to leave, go, start; **à** — **de**, beginning with.
partout, everywhere.
parut, *pret. of* **paraître**.
parvenir, to attain, reach, come to.
pas (ne), not; — **de**, no.
pas, *m.*, step, pace.
passé, *m.*, past.
passer, to pass, go, put on; **se** — **de**, to do without.
passerelle, *f.*, foot-bridge, gang-way.
passion, *f.*, passion, enthusiasm.
passionnément, passionately.
passionner, to interest.
pâte, *f.*, dough.
pâté, *m.*, blot, cake, pie.
patron, *m.*, master, employer.
patte, *f.*, claw, foot, leg.
pâturage, *m.*, pasture.
pauvre, poor.
payer, to pay.
pays, *m.*, country.
paysans, *m. pl.*, country people.
peine, *f.*, trouble, pain, difficulty.
peine (à), hardly, scarcely.
penchant, *m.*, inclination.
pencher (se), to lean over.
pendant, during.
pendre, to hang.
pendule, *f.*, clock.
pénétrer, to enter, go in.
pensée, *f.*, thought.
penser, to think.
pensi-f, -ve, thoughtful.
pension, *f.*, school, board.
pensionnaire, *m. or f.*, boarder.
percé, torn.
percer, to pierce.
percher, to perch.
perdre, to lose; **perdu**, lost.
perdreau, *m.*, young partridge.
père, *m.*, father.
péril, *m.*, peril, risk.
périlleu-x, -se, perilous.
période, *f.*, time.
périr, to perish.
périssoire, *f.*, row-boat.
perle, *f.*, pearl.
perler, to start.
permettre, to permit.
permis, *part. of* **permettre**.
perpétuel, continued.
perpétuellement, continually.
personne, *f.*, personne; **ne . . .** —, nobody.
persuader, to persuade.
perte, *f.*, loss.
peser, to weigh, rest.
petit, -e, small, little.
petit, *m.*, little one.
peu, little.
peuple, *m.*, people; common people.
peuplé, filled, populated.
peuplier, *m.*, poplar.
peur, *f.*, fear, fright.
peut, *pres. of* **pouvoir**.
peut-être (que), perhaps.
peuvent, peux, *pres. of* **pouvoir**.

phrase, *f.*, sentence.
pièce, *f.*, piece; — **blanche**, piece of silver.
piécette, *f.*, little piece.
pied, *m.*, foot.
Pierre, Peter; *dim.*, **Pierrot**.
pierre, *f.*, stone.
pigeon, *m.*, pigeon.
pincer, to pinch.
pipe, *f.*, pipe.
piqué, **-e**, fixed, stuck.
piquer, to prick, sting.
piquette, *f.*, sour wine.
piqûre, *f.*, prick, puncture.
pire, worse.
piteusement, sadly.
piteu-x, **-se**, pitiable.
pitié, *f.*, pity.
place, *f.*, place, square.
placer, to place.
plafond, *m.*, ceiling.
plage, *f.*, beach, shore.
plaindre, to pity; **se —**, to complain.
plainte, *f.*, wail.
plaire, to please.
plaisanterie, *f.*, joke.
plaisir, *m.*, pleasure.
plaît, *pres. of* **plaire**.
planche, *f.*, plank, board.
planter, to plant.
plat, **-e**, flat.
plateforme, *f.*, platform.
plein, **-e**, full, open.
pleurer, to cry, weep.
pleurs, *m. pl.*, tears.
pleuvoir, to rain.
plomb, *m.*, lead.
plonger, to plunge, dive, thrust.
pluie, *f.*, rain.
plumage, *m.*, plumage.
plume, *f.*, feather, pen, plume.
plus, more.
plutôt, rather.
poche, *f.*, pocket.
poids, *m.*, weight.
poing, *m.*, fist.
point, *m.*, stitch.
pointu, sharp.
poison, *m.*, poison.
poisson, *m.*, fish.
poli, **-e**, polite.
polka, *f.*, polka, dance.
poliment, politely.
poltron, **-ne**, coward.
pomme, *f.*, apple.
pondre, to lay eggs.
pont, *m.*, bridge, deck.
porcelaine, *f.*, china.
port, *m.*, harbor, port.
porte, *f.*, door.
porte-fenêtre, French window.
porter, to carry, bring, wear.
portion, *f.*, helping.
poser, to set, place, put, stand.
positif, practical, prosaic.
position, *f.*, position.
posséder, to possess.
possession, *f.*, possession.
possible, possible.
pot, *m.*, pot.
potager, *m.*, kitchen garden.
potelé, **-e**, chubby, fat.
pouce, *m.*, thumb.
poudre, *f.*, dust, powder, sand.
poulailler, *m.*, henhouse.

poule, *f.*, hen.
poulet, *m.*, chick, chicken.
poupée, *f.*, doll.
pour, for, to, in order to.
pourpre, *m.*, purple.
pourquoi, why.
pourrai, *fut. of* **pouvoir.**
pourtant, however, nevertheless.
pousser, to push, grow.
poussière, *f.*, dust.
poussin, *m.*, chick.
pouvoir, to be able.
pré, *m.*, field, meadow.
précaution, *f.*, precaution.
précieu-x, -se, precious, costly.
précipiter, to precipitate; **se —**, to rush.
préférence, *f.*, preference.
préférer, to prefer.
premi-er, -ère, first.
prendre, to take, get.
préoccupation, *f.*, thought, idea.
préoccuper, to preoccupy.
préparer, to prepare.
près, near; **à peu près**, about.
présence, *f.*, presence.
présentation, *f.*, introduction.
presque, nearly, almost.
pressé, -e, urgent.
presser (se), to make haste, hurry.
prêt, -e, ready.
prétendre, to pretend.
prêter, to lend.
prêtre, priest.
prévenir, to warn, notify.
prévenu, -e, prejudiced, warned.
preuve, *f.*, proof, evidence; **faire — de**, to show.
prière, *f.*, prayer.
prince, *m.*, prince.
princesse, *f.*, princess.
printemps, *m.*, spring.
pris, prit, *pret. of* **prendre.**
prison, *f.*, prison.
prisonni-er, *m.*, **-ère**, *f.*, prisoner.
prix, *m.*, price.
probablement, probably.
prochain, -e, next.
proche, near.
professeur, *m.*, instructor.
profession, *f.*, profession.
profond, -e, deep, profound.
profondément, profoundly, soundly.
promenade, *f.*, walk, ride.
promener (se), to walk, ride, go.
promeneu-r, *m.*, **-se**, *f.*, promenader.
promesse, *f.*, promise.
promettre, to promise; **promit**, promised.
prompt, -e, prompt.
propos (à), opportunely.
proposer, to propose.
propre, clean, neat, own.
propreté, *f.*, cleanliness.
propriétaire, *m.*, proprietor, landlord.
protecteur, *m.*, protector.
prouver, to prove, show.
provision, *f.*, supply.
prudent, -e, prudent, careful.
pu, *part. of* **pouvoir.**

puis, then.
puisque, since.
pur, -e, pure, clear.
purent, **put**, *pret. of* **pouvoir**.

Q

quai, *m.*, wharf, landing-place.
quand, when.
quant à, as for.
quarantaine, *f.*, quarantine.
quartier, *m.*, quarter, piece.
quatre, four.
quatrième, fourth, fourth floor.
que, than, as, that, which, whom, how; **ne . . . —**, only.
quel, quelle, what, which.
quelque, some; **— part**, somewhere.
quelquefois, sometimes.
quelqu'un, somebody.
question, *f.*, question.
queue, *f.*, tail.
qui, who, that, whom.
quinze, fifteen.
quitte, quits, even.
quitter, to quit, leave.
quoi, what; **de —**, wherewith.
quoique, although.

R

racheter, to redeem.
racommoder, to mend.
raconter, to relate, tell.
radieu-x, -se, radiant, bright.
raide, stiff.
railler, to ridicule.
raison, *f.*, reason; **avoir —**, to be right.
raisonnable, reasonable, sensible.
ramasser, to pick up.
ramener, to bring back.
ramer, to row.
rappeler, to call back, recall.
rapporter, to bring back.
rapprocher, to bring nearer.
rassemblement, *m.*, gathering.
rassembler, to gather, collect.
rassurer, to reassure.
rattrapper, to take back, overtake, make up for; **se —**, catch up.
réalité, *f.*, truth, reality.
rebrousser chemin, to turn back.
recevoir, to receive.
recherche, *f.*, search.
rechercher, to search.
récit, *m.*, tale, narration.
récitation, *f.*, recitation.
réciter, to recite.
recommandation, *f.*, recommendation.
recommander, to recommend.
recommencer, to begin again.
réconforter, to comfort.
reconnaissance, *f.*, gratitude.
reconnaissant, -e, grateful.
reconnaître, to recognize, acknowledge.
reçu, *part. of* **recevoir**.
recueillir, to take in, receive.
redevenir, to become again.
redire, to repeat.
réel, -le, real, actual.
refaire, to make again.

refermer, to close, shut up.
réfléchir, to reflect, think.
reflet, *m.*, reflection.
refroidir, to cool, get cold.
réfugier (se), to take refuge.
refuser, to refuse.
regard, *m.*, look.
regarder, to look, look at.
règle, *f.*, rule.
regretter, to regret.
réguli-er, -ère, regular.
réhabiliter, to reinstate, restore.
rejoindre, to rejoin, meet, get to.
réjouir, to rejoice, gladden.
relever, to recover.
remarquable, remarkable.
remarquablement, remarkably.
remarque, *f.*, remark.
remarquer, to remark, notice.
remercier, to thank.
remettre, to put back; **se —**, to get well, begin again, sit down.
remonter, to go up, go up again; **se —**, to be wound up.
remous, *m.*, eddy of the water.
remplir, to fill.
remue-ménage, *m.*, bustle.
remuer, to move.
renaître, to revive, be refreshed.
rencontrer, to meet.
rendre, to give back; **se —**, to go.
rengorger (se), to make one's self important.
renseigner (se), to inform one's self, find out.
rentrer, to come in, return.
renverser, to upset.
renvoyer, to send away.
reparaître, to reappear.
repas, *m.*, meal.
repasser, to pass again, go back.
repentir, *m.*, repentance.
repentir (se), to repent.
répéter, to repeat.
répit, *m.*, rest.
répondre, to answer, reply.
réponse, *f.*, answer.
repos, *m.*, rest.
reposer, to repose, rest.
reprendre, to take up again, recover.
représenter, to represent.
reprit, *pret. of* **reprendre**.
reproche, *m.*, reproach.
reprocher, to reproach.
réputation, *f.*, reputation.
reputé, considered.
réserver, to reserve.
résigner (se), to resign one's self.
résolution, *f.*, resolution.
résoudre (se), to resolve.
respirer, to breathe.
ressembler, to resemble.
ressentir, to feel.
resservir, to serve again.
restant, *m.*, remainder.
restaurer, to restore, refresh.
reste, *m.*, remainder; **du —**, moreover, however.
rester, to remain.
rétablissement, *m.*, recovery.
retard, *m.*, delay; **en —**, behindhand.
retirer, to retire, withdraw.

retomber, to fall back.
retourner, to turn back, return; **se —**, turn around, up side down.
retrouver, to find again.
réunir, to unite, assemble.
réussi, successful.
réussir, to succeed.
rêve, *m.*, dream.
réveiller (se), to awake.
revenir, to come back, return, recover; **revenu, -e**, returned.
rêver, to dream, think.
revint, *pret. of* **revenir**.
revit, *pret. of* **revoir**.
revoir, to see again.
revolter, to shock; **se —**, to rebel.
riche, rich.
richesse, *f.*, wealth.
ridicule, ridiculous.
rien, nothing, anything.
rire, to laugh.
rire, *m.*, laughter.
rive, *f.*, shore, bank.
rivière, *f.*, river.
robe, *f.*, dress, gown, robe.
roche, *f.*, **rocher**, *m.*, rock.
roi, *m.*, king.
roman, *m.*, novel.
rompre, to break.
rond, -e, round.
ronde, *f.*, circle.
rose, *f.*, rose.
rose, pink, rosy.
rouge, red.
rouler, to roll.
roussi, -e, burnt, reddened.
route, *f.*, road, way.
rouvrir, to open again.
royaume, *m.*, kingdom.
rubis, *m.*, ruby.
ruche, *f.*, hive.
rudoyer, to treat harshly.
rue, *f.*, street.
ruine, *f.*, ruin.
ruiner, to ruin.
ruisselant, -e, dripping.
ruminer, to meditate on.

S

sa, his, her.
sable, *m.*, sand.
sac, *m.*, bag; **— de voyage**, sachel.
sachant, *pres. part. of* **savoir**.
sage, good, serious.
sagesse, *f.*, good-behavior.
saillant, -e, projecting.
sain, -e, healthy; **— et sauf**, safe and sound.
sais, sait, *pres. of* **savoir**.
saisi, -e, overcome.
saisir, to seize, frighten.
saison, *f.*, season, time.
sale, dirty.
salle, *f.*, room, hall.
salle-à-manger, dining-room.
salon, *m.*, parlor, sitting-room.
sang, *m.*, blood.
sang-froid, *m.*, presence of mind.
sanglot, *m.*, sob.
sangloter, to sob, weep.
sans, without.
santé, *f.*, health.

T

tabac, *m.*, tobacco.
table, *f.*, table.
tablier, *m.*, apron.
tache, *f.*, spot, stain.
tâche, *f.*, task.
tâcher, to try.
tact, *m.*, tact.
taille, *f.*, size.
taire (se), to be silent.
tandis que, whereas, while.
tant, so much, so many.
tante, *f.*, aunt.
tape, *f.*, tap, blow.
taper, to strike.
tapis, *m.*, carpet.
tapisser, to cover, carpet.
tard, late.
tarder, to be late.
tardi-f, -ve, late.
tarte, *f.*, tart, pie.
tas, *m.*, heap, mass.
tasse, *f.*, cup.
tasser, to settle.
tâter, to feel, grope.
te, thee, you.
tel, -le, such, so great.
tellement, so much.
témoigner, to witness, show.
témoin, *m.*, witness.
tempête, *f.*, tempest, storm.
temps, *m.*, time, weather.
tendre, gentle.
tendre, to extend, stretch.
tendrement, gently.
tendresse, *f.*, tenderness, affection.
tenir, to hold, keep, care; **se —,** to stand.
tentation, *f.*, temptation.
tenter, to tempt.
tenu, -e, expected, held.
terminer, to finish.
terrasse, *f.*, terrace.
terre, *f.*, earth.
terreur, *f.*, fear.
terrible, terrible.
terriblement, terribly.
terrifié-e, frightened.
tête, *f.*, head.
thé, *m.*, tea.
tien, -ne, thine, yours.
tiendrai, *fut. of* **tenir.**
tiens, look, hold!
timide, *f.*, timid.
tint, *pret. of* **tenir.**
tirer, to pull, draw.
toi, thou, thee, you; **—-même,** thyself, yourself.
toile, *f.*, linen; **— d'araignée,** cobweb.
toilette, *f.*, toilet.
toit, *m.*, roof.
tolérer, to tolerate.
tomber, to fall.
ton, *m.*, tone, accent.
ton, thy, your.
tonneau, *m.*, cask.
tonnerre, *m.*, thunder.
torchon, *m.*, cloth, rag.
tordre, to wring.
tort, *m.*, wrong, mistake.
torturer, to torture, trouble.
tôt, soon.
toucher, to touch.

toujours, always.
tour, *m.*, turn, trick, walk.
tour, *f.*, tower.
tourbillon, *m.*, whirlpool, eddy.
tourmenter, to torment, trouble.
tourner, to turn, walk, go.
tous, *plur. of* **tout**.
tousser, to cough.
tout, **-e**, all, quite, very; **—à fait**, quite, altogether; **— d'un coup**, all at once; **du —**, (not) at all.
trace, *f.*, trace.
tragique, tragic.
trahir, to betray.
train, *m.*, train; **en —**, in the act.
traîner, to drag.
traire, to milk.
trait, *m.*, trait, dash.
traiter, to treat.
traître, *m.*, traitor.
tranche, *f.*, slice.
tranquille, quiet.
tranquillement, quietly, calmly.
transporter, to take, carry.
trav-ail, **-aux**, *m.*, work, occupation.
travailler, to work, study.
travailleur, *m.*, worker, workman.
travers (à), across, through; **de —**, askance, wrongly.
traverser, to cross, go, pass through.
trébucher, to stumble.
trèfle, *m.*, clover.
trembler, to tremble.
tremper, to saturate, soak.
trépigner, to stamp.
très, very.
triomphant, **-e**, triumphant.
triomphe, *m.*, triumph.
triompher, to triumph.
triste, sad, gloomy.
tristement, sadly.
tristesse, *f.*, sadness.
trois, *m.*, three.
troisième, *f.*, third.
tromper, to deceive; **se —**, to be mistaken.
trône, *m.*, throne.
trop, too much; **de —**, superfluous, in the way.
tropique, *m.*, tropic.
trou, *m.*, hole.
trouble, *m.*, trouble, confusion.
troubler, to disturb, trouble.
troupeau, *m.*, herd.
trouver, to find; **se —**, to be.
tu, thou, you.
tuer, to kill.
un, **-e**, a, an, one.
unique, only.
usage, *m.*, use.
utile, useful.

V

va, *pres. of* **aller**.
va et vient, going and coming.
vacances, *f.*, holidays, vacation
vache, *f.*, cow.
vagabond, *m.*, vagabond, tramp.
vague, *f.*, wave.
vague, *m.*, dimness, vagueness.

vague, vague, indistinct.
vaguement, vaguely, dimly.
vain, **-e**, vain.
vais, *pres. of* **aller**.
vaisseau, *m.*, vessel.
valet, *m.*, footman, servant.
valeur, *f.*, courage.
vallée, *f.*, valley.
valoir, to be worth.
valse, *f.*, waltz.
valser, to waltz.
vanité, *f.*, vanity.
vaniteu-x, **-se**, vain.
vapeur, *f.*, steam; **bateau à —**, steamboat.
varier, to change, vary.
vas, *pres. of* **aller**.
vase, *m.*, vase.
vaste, large, vast, great.
veau, *m.*, calf.
vécu, *part. of* **vivre**.
veille, *f.*, day before.
veiller, to watch, look after, attend to.
vendre, to sell.
venir, to come.
vent, *m.*, wind.
ventre, *m.*, stomach.
venu (nouveau), newcomer.
ver, *m.*, worm.
verdure, *f.*, foliage, verdure.
véritable, real, true.
véritablement, truly.
vérité, *f.*, truth.
verrai, **verras**, *fut. of* **voir**.
verre, *m.*, glass.
vers, toward.
vert, **-e**, green.
vertige, *m.*, vertigo, dizziness.
veste, *f.*, waistcoat, vest.
vêtements, *m.*, clothes, clothing.
vêtir (*part.* **vêtu**), to clothe.
veulent, **veux**, *pres. of* **vouloir**.
viande, *f.*, meat.
vibrer, to vibrate.
vide, empty.
vide, *m.*, space.
vie, *f.*, life, living.
viendrai, *fut. of* **venir**.
viens, *pres. of* **venir**.
vieux, **vieille**, old.
vi-f, **-ve**, brisk, quick, strong, bright.
vigoureu-x, **-se**, vigorous.
vil, **-e**, vile.
vilain, **-e**, bad, ugly.
village, *m.*, village.
ville, *f.*, town, city.
vin, *m.*, wine.
vingt, twenty.
vint, *pret. of* **venir**.
violence, *f.*, violence.
violent, **-e**, violent.
vis, *pres. of* **vivre**.
visage, *m.*, face.
visible, visible.
visiblement, visibly.
visite, *f.*, visit.
visiter, to visit.
visiteu-r, *m.*, **-se**, *f.*, visitor.
vit, *pret. of* **voir**.
vite, quickly.
vivant, **-e**, alive.
vive; *see* **vif**.
vivement, quickly, keenly.
vivre, to live; **vécu**, lived.

voici, here is, are.
voie, road, way.
voilà, there is, are.
voile, *f.*, sail.
voir, to see.
voisin, *m.*, **voisine**, *f.*, neighbor.
voisin, **-e**, neighboring, near by.
voiture, *f.*, carriage.
voix, *f.*, voice.
vol, *m.*, theft.
volaille, *f.*, poultry.
voler, to fly.
voler, to steal, rob of.
voleur, *m.*, thief.
volonté, *f.*, will, wish.
volontiers, willingly.
votre, your.
vouloir, to wish, be willing.
voulu-e, wished for.
vous, you.
voyage, *m.*, voyage, journey.
voyager, to travel.
voyageur, *m.*, traveler.
voyait, *impf. of* **voir**.
vrai, true, real.
vraiment, really.
vu, *part. of* **voir**.
vue, *f.*, sight, view.

Y

y, there, to it, of it.
yeux, *m. p.*, eyes.

EXERCISES FOR TRANSLATION INTO FRENCH

I. Page 1.

1. The little boy was very fond of play. 2. The children in the attic were hungry and cold. 3. The town was situated on the other side of the Loire. 4. The hives were quite full of bees. 5. The house in which the workmen lived was very large and very ugly.

II. Page 3.

1. When I am (shall be) in front of the house, the tears will come into my eyes. 2. His mother had often gone up the stairs holding him by the hand. 3. The doctor met me and put his arms around my neck. 4. He says that he wishes you to wait for him in his room. 5. The children said nothing because they had an idea that one ought to keep silent.

III. Page 5.

1. All at once the children began to laugh, and they laughed very loud. 2. The doctor said that it was necessary for him to go (that he go) quickly, because

he had many patients to visit. 3. Lisette did not wish to go out because (*parce que*) she wished to hear what the doctor said. 4. He said he was not afraid to fight with the big boys, but that he was sometimes afraid in the dark.

IV. Page 7.

1. If you listen to me, you will pity me instead of cursing me. 2. The employer will go and find the younger brother, and will tell him the whole (*toute*) affair. 3. He said that he would give me all he possessed, but only (*seulement*) on one condition. 4. For a year they thought only of two things: to go to America and to make their fortune. 5. He wishes to do great things, but he cannot (see l. 5).

V. Page 11.

1. The doctor left the boat and hastened to begin his visits. 2. He runs after him and says: "I must consider you very badly brought up; you have not even thanked me." 3. The boy did not know how to say it, but the doctor understood it. 4. You must write me a few lines when you are settled at the doctor's. 5. The little eddies formed in the water by the boat made my head swim.

VI. Page 13.

1. He was amusing himself by (*en*) taking his money from his pocket and counting it. 2. While

(*pendant que*) he was counting his money, two men were playing cards on an empty cask. 3. When the game was ended they started towards Peter, all the while smoking their pipes. 4. I shall go to Nantes and remain there, and I have my bundle by my side. 5. One of the players said to him: "Why, your uncle must belong to the aristocracy, if he is a lawyer."

VII. Page 17.

1. We shall find a good place a short distance from the town, where we shall sit down and take our lunch. 2. They found a barn near by, where they slept on a pile of hay and, at least, had no bill to pay. 3. He is very glad to think that he will not have to spend his money. 4. He is very hungry and thirsty, but there is no water and he drinks much wine. 5. Peter would sleep soundly if the hay did not tickle his cheeks.

VIII. Page 21.

1. He took care to see whether any one was watching him, but this precaution was rather useless. 2. He took a needle from his mother's basket and closed up again the lining. 3. She promised him to be so courageous and do so well that he would be satisfied with her. 4. If he had not been afraid he would have started again on his way. 5. A pretty village was a little farther off and was shaded by beautiful trees. 6. If he had remained in such a village he would have worked in the fields and tended the cattle.

IX. Page 25.

1. He could only buy a little bread and, consequently (*par conséquent*), he could never satisfy his hunger. 2. I must not often count on such a meal. 2. The village where I used to play (impf. of *jouer*) is only an indistinct recollection. 4. He wished to make the lawyer forget his father's fault. 5. If I do not show my money, the robbers will pay no attention to me. 6. If I ever get to Paris, will not my uncle be ashamed of a nephew who wears (*porte*) such ragged clothes?

X. Page 27.

1. No farmer worked harder than this poor little boy worked. 2. The little boy had caught a bird of large size which had fallen from the nest. 3. The woman's face became quite white on looking at Peter's face because she thought he resembled her little John. 4. When the boy came to himself he opened his eyes wide. 5. They were persuaded that their mother would give them a piece of bread. 6. The child had not eaten for a long time and was very hungry.

XI. Chapter IV, First 3 Paragraphs.

1. The parlors of Mr. Delsart were filled with very loud sounds. 2. It is always cold and gloomy in the month (*mois*) of November. 3. The children, seated in the midst of flowers, scarcely thought of the cold weather (*temps*). 4. I cannot resist the pleasure of speaking of his amusing expressions. 5. The boys are very awkward and although (*quoique*) proud of

their pretty costumes, were not at ease. 6. A child requires some time before it gets accustomed (*s'accoutumer*) to grown persons.

XII. Page 32.

1. It is not worth the trouble to give a ball if the children wish to play blindman's buff. 2. They will be quite right in rebelling if you wish them to act (that they act) like grown persons. 3. He set the little ones in motion and then (*alors*) went through the room into his office. 4. Mr. Delsart on (*en*) turning around heard a child's voice saying (which said), "I must see Mr. Delsart." 5. The servants will be silent when they see the master.

XIII. Page 34.

1. He said he had a brother, but that he had not heard from him for a long time. 2. My mother does not wish to tell it to me, but she will get the doctor to tell me. 3. He knew that you were seeking some means of earning a living (see p. 4, l. 25). 4. He believed that a day would come when (*où*) he would be able to pay his father's debts. 5. He had come from the city on foot and had eaten only bread. 6. He earned at his uncle's the means of travelling by rail.

XIV. Page 37.

1. He had often asked his father (indir. object) for a new playmate (direct object). 2. The sisters had

stopped suddenly because they were dazzled by the lights. 3. They were a little afraid of all those rosy children with long white hair. 4. This one is rather small. I prefer him larger than myself. 5. She was dressed as her sister had been the day before. 6. If she had not been so much affected she would have said something nice.

XV. Page 38.

1. When I saw the manner in which he played the wolf, I knew that he had been well brought up. 2. A little gentleman ten years old was playing marbles in the room. 3. The children wish to be with you everywhere because you are their natural leader. 4. When the children's lunch comes (future) the girls will be seated at the table and the boys will eat standing. 5. If he sees that I am everybody's friend his vanity will be pricked.

XVI. Page 40.

1. An English professor comes every morning and gives me lessons. 2. I, who find myself behindhand, ask nothing better than to overtake my cousin. 3. For the time being it is not a question of learning lessons; I must (*falloir*) write a letter. 4. The bedroom is a large room and serves also as a study. 5. The pupil has to return at two o'clock in order to take his lesson. 6. The boy looks steadily at his white paper, but that does not help along his task very much.

XVII. Page 42.

1. If we had been there, perhaps he would not have found the thing so funny. 2. He said that he had

never been hungry and that he would never wear a hat in which there was a hole. 3. My mother did not like me to tell him such things, but one must talk. 4. Tomorrow evening we are going to see my aunt before she goes to dinner. 5. She said I was not as stupid as she thought. 6. We shall not hurry because we can be ready before you.

XVIII. Page 45.

1. I cannot tell you what I am thinking of. 2. You remind me of another boy who was very affectionate but who was too fond of play. 3. I do not understand what troubles you. 4. I afterwards recalled the words which I did not then understand. 5. I have seized the leaden soldiers and I shall cause them to make some fine (*beau*) evolutions. 6. I consider it a great pity that you have so much to do in the garden.

XIX. Page 47.

1. He said: "I can return home if I am in the way here." 2. Even in winter there was some work to do, and he was trying to earn some money. 3. He laid aside all his money in order to be able to repay what she had spent for him. 4. He did not wish that I should go away to Pichon's. 5. If she promises him that the boy shall remain she will be able to console him. 6. She did not wish that her son should get lonesome.

XX. Page 49.

1. That was the only (*seul*) thing that I had seen, and I had almost forgotten it. 2. She will serve us

some cabbage soup on a long table. 3. A calf is very awkward on its long legs, but it runs all the same. 4. He said that the boy had worked better in the sunshine than by the light of the stars. 5. Without you I should have become very tired during my long illness. 6. If he had not been a little ill he would have done his tasks.

XXI. Page 52.

1. She will keep her promise and take the boys to a farm that is some kilometers from the castle. 2. He knows that it depends only on himself to make good use of his time. 3. The farmer says he will receive them as (*comme*) boarders if they will work hard. 4. Nobody will have time to concern himself with the boys who do not know the ways of the farm. 5. The man is indifferent to the price of chickens since he does not wish to enlarge his poultry yard.

XXII. Page 55.

1. It seems to me that he does not begin soon enough for what he has to do. 2. He could not help in the work that was done at this season as he could do in harvest. 3. If the boy persists in going into the garden he will make his mother utter cries of terror. 4. Nobody must touch the field that I am cultivating. 5. I never should have believed that the girl would grow so (*tellement*) strong and that she would be so happy. 6. I do not understand how one can be interested in animals.

XXIII. Page 59.

1. The boy would have promised to do better in the future if his pride had not hindered him. 2. He made a resolution that he would do his best. 3. He promised to forget his playthings and make up for the lost time. 4. Those who received the presents were more amused than those who made them. 5. The boat had for a sail a cloth on a broom-stick. 6. Their ship was a trunk top turned upside down.

XXIV. Page 63.

1. The children were building a castle surrounded by a ditch full of water. 2. They forgot that the waves must pass that way a few hours later, and that they would destroy everything. 3. If it is very warm we shall wait until the sun is less scorching. 4. One of the boys will go on each side of the rock in search of thicker shade. 5. Peter discovered a corner of the bay which seemed to be a fairy castle carpeted with sand. 6. It will be cooler up there than here.

XXV. Page 67.

1. When the boy gets half way up he thinks he is going to be dizzy. 2. If I look down my head will swim. 3. A piece of rock forms a wide step on which he puts both feet at the same time. 4. When they see that the wall disappears under them, the perspiration

stands on their foreheads. 5. He does not dare to look at the tide which has already arrived at the foot of the rock. 6. The water was not very deep above my head.